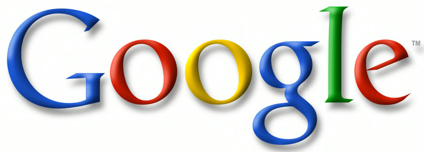
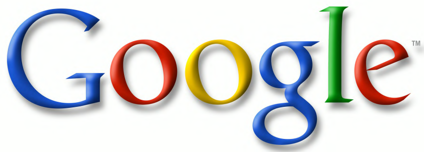








Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.

Elizabeth Radcliffe
185[illegible]





LE SIÉGE
DE
LA ROCHELLE,
OU
LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

ADRIEN ÉGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR, DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n° 37.

LE SIÉGE
DE
LA ROCHELLE,
OU
LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

PAR Mme DE GENLIS.

CINQUIÈME EDITION.

TOME PREMIER.

O! thou, eternal power, whose piercing eye
Discerns each secret guilt, scharch thro' my heart;
And as thou know'st me innocent, support me,
And to the world acquit my blemish'd fame.
PHILLIPS.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1816.

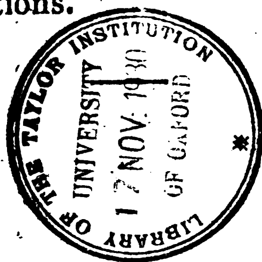
AVERTISSEMENT

DE LA TROISIÈME ÉDITION,

A laquelle on n'a rien changé dans celle-ci.

La constante bienveillance du public pour mes ouvrages (et depuis trente-cinq ans), et l'accueil si favorable qu'il a daigné faire à celui-ci, pouvoient m'autoriser à ne rien changer à cette troisième édition ; mais quelques critiques ayant trouvé qu'il n'étoit pas digne du caractère du père Arsène de soupçonner que le plus horrible scélérat alloit commettre un nouveau crime, alors même qu'il s'a-

gissoit de veiller à la sûreté de l'héroïne, objet de l'affection paternelle de ce religieux, j'ai supprimé cet incident. En outre, j'ai ajouté environ cinquante pages à ce volume, parce qu'il m'a semblé que cette augmentation produisoit des scènes frappantes et jetoit un grand intérêt de curiosité sur la dernière partie de cet ouvrage; du reste, je n'ai fait d'ailleurs à ce roman ni retranchements ni corrections.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

PAULINE BRADY.

Mon amie,

Cet ouvrage composé sous vos yeux vous a intéressée, et je trouve un grand plaisir à vous en faire hommage. Vous devez aimer mon

héroïne; en la peignant, j'ai plus d'une fois pensé à vous, et tous ceux qui vous connoissent seroient bien étonnés que la vertu de Clara vous parût exagérée. Votre modestie m'interdit tout éloge, votre amitié n'a pas besoin des assurances de la mienne. Vous savez que, malgré votre jeunesse, je vous regarde comme l'amie la plus solide; ainsi je ne puis vous parler ici que de cet ouvrage. Il est bien médiocre peut-être, mais il est aussi pur, je l'espère, que le nom qui honore sa première page. Pendant quelques années, de grands excès commis ont fait penser trop généralement que la force, la violence et la férocité étoient du talent, de l'énergie et du génie : cette opinion eut une funeste in-

fluence sur la littérature, et donna naissance à des productions monstrueuses. Les passions avoient bouleversé la France, il fallut déifier les passions, en les exaltant, jusqu'au crime, on osa les offrir à l'admiration publique. Le suicide fut représenté comme *un acte sublime* : on ne trouva plus que de la fadeur dans la véritable sensibilité : l'amour, dans les ouvrages d'imagination, ne fut plus appelé une foiblesse ; on lui fit commettre des cruautés atroces : on ne le représenta plus qu'enveloppé de crêpes noirs, un poignard à la main, planant sur des tombeaux et méditant des crimes ; et ce fut sous cette forme qu'on en fit *une vertu!* Le char de Vénus ne fut plus traîné par des colombes ; Vé-

nus elle-même, se dépouillant de la ceinture des Grâces, se transforma en Bacchante, et souvent en Furie. Alors les héros de roman, d'après cette mythologie révolutionnaire, devinrent tous des frénétiques barbares, toujours menaçants, toujours furieux avec l'objet de leur idolâtrie : les uns, dans leurs rendez-vous, attendant leurs maîtresses avec l'impatience féroce qu'un brigand sanguinaire pourroit avoir en attendant sa proie, *mordoient la pierre* dans cette attente; les autres, dans un dépit amoureux, faisaient *jaillir leur sang* sur leurs maîtresses, ou les menacaient de les jeter dans la Seine; et presque tous finissoient par se tuer. Les héroïnes, de leur côté, plus passionnées encore, se

prosternoient devant leurs amants, se rouloient *dans la poussière à leurs pieds*, ou s'empoisonnoient, ou se précipitoient dans des fleuves, en faisant périr avec elles le fruit de leur amour qu'elles portoient dans leur sein...... (1)

Les personnes *sensibles* qui ont trouvé ces peintures fort nobles et fort touchantes, diront peut-être qu'on n'auroit jamais dû présenter l'image du crime sur lequel toute la fiction de cet ouvrage est fondée. Ce crime est atroce; mais il

(1) Je ne blâme dans ces ouvrages que ce qu'ils ont d'immoral, et cet amour effroyable. D'ailleurs, j'ai loué sincèrement les talents des auteurs; et, loin de me rétracter, j'ajoute avec plaisir que leurs dernières productions sont, à tous égards, beaucoup plus dignes de talents si distingués.

n'est point produit par l'amour, et il est conté sans détail : cet affreux récit tient six lignes dans ce roman, et il n'offre rien de plus révoltant que les vers dans lesquels Racine représente *l'implacable Athalie un poignard à la main*, égorgeant tous ses petits-fils au berceau. Cléopâtre, s'empoisonnant pour empoisonner son fils, n'est pas non plus un crime commun; enfin, ce qui, dans ce genre, se supporte au théâtre, est encore plus supportable à la lecture. Peut-être, en cherchant ainsi à me faire un appui de l'autorité des grands maîtres, ne retirerai-je d'autres fruits de cette espèce d'apologie qne de lire dans quelque journal que je me suis comparée à Corneille et à Racine.

On a peint le fanatisme, c'est-à-dire un zèle extravagant et sanguinaire, beaucoup plus réprouvé par l'Evangile que par la seule sagesse humaine : on a peint l'exaltation de toutes les passions dangereuses. Pour moi, j'ai voulu peindre, dans cet ouvrage, la seule exaltation qui ne puisse produire des excès nuisibles aux autres et à soi-même; la seule qui soit toujours accompagnée d'une invariable modération de principes; la seule qui laisse subsister ensemble ce qui, dans toutes les autres, se détruit mutuellement, la douceur et l'énergie, l'enthousiasme et la raison, l'ardeur passionnée et la constance : j'ai voulu peindre enfin l'exaltation de la véritable piété. J'ai réfléchi à l'utilité dont elle

pouvoit être aux autres et à soi-même, dans toutes les situations de la vie et dans l'abîme le plus profond du malheur; et c'est uniquement d'après cette recherche que j'ai composé le plan de ce roman. Ce plan exigeoit nécessairement une *héroïne parfaite*; et pour la peindre telle, avec vérité et vraisemblance, je l'ai supposée humble, docile, et suivant les conseils d'un guide vertueux; car il est impossible qu'une jeune personne, quels que soient ses principes et la pureté de son cœur, puisse se conduire toujours d'une manière irréprochable, si elle compte trop sur ses propres forces, et si elle dédaigne les conseils de l'expérience.

Il m'a semblé que, indépen-

damment de toute idée religieuse; cette exaltation de l'imagination et ces mouvements passionnés de l'âme devoient intéresser, comme études et développements du cœur humain; mais cette pensée n'a eu aucune influence sur le choix d'un tel sujet, et personne n'imaginera qu'en écrivant cet ouvrage j'aie été guidée par le désir de plaire à tout le monde (1).

---

(1) M. de Chateaubriand a peint le premier dans un roman, d'une manière admirable, l'exaltation de la piété (dans Atala); mais elle est représentée ici sous des rapports tout-à-fait différents. M. de Chateaubriand a décrit avec un talent incomparable les mœurs sauvages; il a montré la vertu sublime dans des déserts: ici, elle est voilée, méconnue, persécutée dans la société, et forcée par un devoir positif et sacré, non seulement de s'immoler elle-

même, mais de se cacher, de s'anéantir aux yeux de tous les hommes......... Ainsi ces deux ouvrages, quoique inspirés par la même croyance et par les mêmes principes, n'ont entre eux, heureusement pour celui-ci, aucune espèce de ressemblance.

LE SIÉGE DE LA ROCHELLE, OU LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

Au déclin du plus beau jour d'un été brûlant, le jeune et vertueux Valmore, et sa respectable sœur, fatigués d'une longue promenade dans les champs, s'arrêtèrent sur le bord d'une prairie; Valmore tenoit par la main le petit Jules son enfant; il lui permit d'aller cueillir des fleurs. Jules, avec la gaîté de son âge, s'éloigne en courant. Valmore s'assied à côté de sa sœur sur un tertre de gazon; et, croisant ses mains sur sa

poitrine, il contemple avec ravissement les cieux et un paysage enchanteur. De temps en temps ses yeux se reportent et se reposent sur Jules, sur cet enfant charmant, l'objet de sa plus tendre affection et de ses plus chères espérances! Il se livre au charme d'une délicieuse rêverie; il jouit de son bonheur, de ses projets; il peut sans remords et sans repentir se rappeler le passé; il ose compter sur l'avenir!....... Après un long silence, il se retourne vers sa sœur, et prenant affectueusement une de ses mains qu'il presse dans les siennes: O ma chère Amélie, lui dit-il, sous quel astre heureux je suis né!.... Votre sage vigilance m'a préservé des écarts si communs dans la jeunesse; la différence de nos âges n'est pas assez grande pour détruire entre nous l'égalité fraternelle, et elle a suffi pour vous donner sur moi tous les droits et toute l'autorité d'une institutrice et d'une mère. Vous n'avez été exempte ni d'inquiétudes ni de pei-

nes ; vous avez pleuré les auteurs de nos jours : j'étois trop enfant pour partager votre douleur, et depuis, guidé par vous, tout m'a réussi. J'ai perdu, il est vrai, la compagne que vous m'aviez choisie ; une épouse vertueuse, et la mère de Jules devoit sans doute m'être chère ; mais son cœur peu sensible, vous le savez, ne demandait au mien que de l'estime ; je l'ai regrettée sans perdre le bonheur. L'héritage immense du duc de *** assure à Jules un titre brillant, une grande fortune ; et, sans nuire aux intérêts de cet enfant chéri, je puis enfin disposer à mon gré de mon cœur et de ma foi. Sans doute, reprit Amélie en soupirant, je ne dois pas être étonnée que vous ayez à vingt-six ans le désir de vous remarier. Mais vous êtes heureux, et vous allez commencer une nouvelle carrière !........ Votre avenir ne pouvoit m'offrir qu'une perspective douce et brillante ; maintenant il se couvre pour moi d'un nuage !.... Celle

que vous allez épouser est si jeune !... Clara n'a que dix-sept ans !..... — Mais elle est si naïve et si pure ! Elle unit à toute l'innocence de son âge tant de raison et un caractère si parfait !...... — Elle est charmante, j'en conviens, sa naissance est illustre, et je trouve bien simple que vous préfériez Clara, sans fortune, à la riche héritière que le cardinal de Richelieu vouloit vous faire épouser...... — Pourquoi donc, ma sœur, ce mariage paroît-il vous affliger? — Ah! je vous l'ai déjà dit, j'ai le plus invincible éloignement pour le père de Clara, ce taciturne Montalban, dont la physionomie repoussante forme un contraste si frappant avec la douceur affectée de ses discours...... — Je ne conçois pas comment, avec l'indulgence naturelle de votre caractère, vous avez pu prendre une telle prévention contre un homme dont vous n'avez rien vu de répréhensible..... — Que vous dirai-je? Il me fait peur. Je trouve quelque chose

de si effrayant dans son regard sombre, toujours errant dès qu'on le rencontre, toujours fixe quand il croit qu'on ne le voit pas! Il n'observe point, il épie, et c'est avec l'inquiétude d'une mauvaise conscience. D'ailleurs, tout est mystérieux dans sa conduite et dans sa vie. Né Français, il a passé vingt ans en Allemagne, et quinze depuis son veuvage; cependant il envoya sa fille unique en France; elle était encore au berceau. Elle a été élevée au couvent avec une sorte de magnificence : on n'a rien épargné pour son éducation, et néanmoins son père est ruiné; on ne sait ni ce qu'il a fait, ni quelle place il avoit à la cour de l'électeur de ***. Par une bizarrerie inexplicable, il envoyoit à sa fille des bijoux précieux et des pierreries, sans avoir jamais fait un seul voyage pour la voir. Il laisse entendre qu'elle aura un jour une grande fortune, et il refuse de s'expliquer là-dessus. Enfin, il ne la

connaît que depuis un an; et, froid et sévère avec elle, il n'a nullement l'air de l'aimer. — Que nous importe qu'il ait de la singularité dans le caractère? il n'a point élevé Clara..... — Grâce au ciel, elle n'a pas avec lui le moindre trait de ressemblance. A ces mots, Valmore sourit et changea d'entretien. Peu d'instants après, le ciel se couvrit de nuages, et le coup de tonnerre le plus éclatant fit retentir le vallon........ Jules! Jules! s'écrie Valmore éperdu, en s'élançant vers la prairie. A la lueur d'un éclair éblouissant, il avoit cru voir à l'extrémité de la prairie Jules terrassé par la foudre!...... Mais bientôt Jules fut dans ses bras. Après une telle secousse, l'âme tout entière ébranlée ne peut se rouvrir à la joie qu'avec un attendrissement douloureux. Valmore étoit si bouleversé de ce spectacle effrayant, qu'il sembloit qu'il vînt de connoître pour la première fois la possibilité de perdre son fils. Ah! quel cœur

paternel eut jamais de lui-même cette désolante prévoyance ! L'amour fait si facilement une certitude de l'espérance que notre enfant doit nous survivre ! nous voyons sa tombe si loin de la nôtre !....... Hélas ! c'est un vœu de la nature plutôt qu'une loi ; c'est une promesse nécessaire, mais trop souvent trompeuse, et qui, sous nos yeux, peut être trahie mille fois, sans que nous perdions jamais entièrement la sécurité qu'elle donne. Valmore, avec un mouvement passionné, serroit Jules contre son sein. Un profond sentiment de tristesse imprimoit dans son âme abattue le plus funeste pressentiment : ses pleurs inondaient son visage ; Amélie lui parloit en vain, il ne l'écoutoit pas. Cependant au bout de quelques minutes, il parut se calmer. Alors Amélie le pressa de retourner au château, observant que le temps sombre et les éclairs annonçoient un nouvel orage. Oui, reprit Valmore en soupirant, la foudre

paroît cachée sous ces nuages noirs!.... Et tout à l'heure l'horizon qui s'offroit à notre vue étoit si brillant et si pur!.... hélas! trop fidèle image de la vie et de mon avenir peut-être!..... En disant ces paroles, il se leva, il saisit Jules par la main; car dans ce moment de trouble, il n'auroit pas souffert qu'il s'éloignât de lui, et il prit tristement le chemin du château.

Ces douloureuses impressions furent bientôt effacées par la présence de Clara, qui, sortie du couvent, vint le soir même avec son père. On devoit célébrer les noces aussitôt que Montalban seroit de retour d'un voyage de quelques jours qu'il alloit faire.

Clara, âgée de dix-sept ans, sensible, innocente, ingénue, aimoit Valmore sans trouble et sans chercher à cacher le sentiment si pur qu'elle éprouvoit. Elle révéroit tant Valmore, qu'en s'occupant des moyens de lui plaire, elle ne songeoit qu'à gagner son estime.

Le suffrage de Valmore étoit pour elle d'un prix inestimable; elle n'étoit sûre de la droiture même de ses intentions que lorsqu'elle se voyoit approuvée par lui. A cette âme remplie de candeur et de sensibilité, Clara joignoit tous les charmes extérieurs. Elle avoit un teint éblouissant, un visage délicat et régulier, et sa taille, à la fois élevée, élégante et majestueuse, donnoit à sa beauté le caractère le plus frappant.

Clara ne connoissoit son père que depuis un an : ne recevant jamais de lui la plus légère marque de tendresse, elle ne pouvoit que le respecter; elle le craignoit surtout. Montalban avoit d'abord désiré avec passion le mariage de Valmore et de Clara; mais il étoit alors dans l'erreur sur la fortune de Valmore. Lui voyant une des plus belles terres du royaume, il avoit cru qu'il en pourroit disposer en faveur des enfants d'un second lit, et Valmore n'en étoit pas le maître. Le duc de ***,

père de la première femme de Valmore, et du même nom que lui, avoit survécu trois ans à sa fille : en mourant il avoit légué sa terre sous les conditions suivantes : que Valmore en auroit la jouissance toute sa vie, s'il ne se remarioit point; qu'après sa mort seulement elle retourneroit à Jules; mais que, si Valmore se remarioit, Jules, à sa majorité, en auroit la propriété; qu'enfin, si Jules mouroit avant son père et sans enfants légitimes, Valmore hériteroit de la terre.

Aussitôt que Montalban eut connoissance de ces dispositions, il forma le projet de rompre le mariage; non que les intérêts de Clara lui fussent chers, mais par des considérations personnelles qui pouvoient tout sur lui.......... Une ardente passion pour le jeu, des débauches secrètes, avoient épuisé sa fortune. Parmi ses dettes, il en étoit une surtout qui mettoit en péril sa réputation et sa liberté. Si Clara faisoit

un grand mariage, Montalban, sans avoir recours à celui qu'elle épouseroit, avoit un moyen certain d'acquitter cette dette; mais cette ressource manquoit, si Clara ne faisoit qu'un établissement médiocre. Valmore, avec la propriété de la terre du duc de ***, étoit l'un des plus grands partis de France; mais, sans cet héritage, il n'étoit qu'un parti ordinaire. Montalban fut donc tenté de rompre avec Valmore; cependant il dissimula soigneusement ce dessein, et bientôt, changeant de pensée, il se décida à consentir à cette union, sans qu'on eût pu soupçonner son irrésolution à cet égard.

Montalban étoit un de ces êtres monstrueux qu'il est impossible de dépeindre : la connoissance la plus approfondie des hommes, de leurs passions et de leurs vices, ne peut faire pénétrer dans les replis d'un cœur qui n'a plus rien d'humain : une corruption prématurée avoit avili son âme dès l'enfance; des

passions fougueuses exaltoient tous ses vices ; chacun de ses projets étoit un complot ténébreux ; ses désirs, ses vœux, ses espérances même étoient des crimes.

Cependant tout se préparoit pour les noces de Valmore et de Clara. Valmore jouissoit délicieusement de son bonheur, de la gaîté répandue dans toute la maison, et surtout de la joie naïve de Jules, et de la tendresse touchante de Clara pour cet enfant qu'il idolâtroit. Il vouloit, et confondre ensemble ces deux objets si chers, et que Clara elle-même ne séparât jamais dans son cœur Jules et Valmore. Il fit peindre Clara de grandeur naturelle, tenant Jules dans ses bras, il plaça ce tableau dans son cabinet; donna à Clara un bracelet qui renfermoit son portrait et celui de Jules. Clara le fit river à son bras, afin, dit-elle, de le garder jusqu'au tombeau. L'allégresse étoit tellement universelle dans le château, que

Montalban même eut l'air de la partager. Clara en fit la remarque avec une douce satisfaction; mais lorsqu'elle vit son père sans témoins, elle ne put se défendre d'une sorte d'effroi en lui trouvant un ton plus sinistre et des manières plus rudes et plus farouches que jamais.

Un matin que Montalban étoit à la chasse, on apporta à Clara une boîte qui venoit d'Allemagne, que l'on supposoit être pour elle, car on n'avoit pu lire l'adresse écrite eu allemand. Clara recevoit souvent directement d'Allemagne des envois de bijoux et de pierreries. Montalban lui avoit dit que ces présens venoient d'un parent qu'il avoit dans la principauté de ***, et qui ne joignoit point de lettres à ces dons, parce qu'il ne savoit point le français. Clara recevoit avec reconnoissance ces magnifiques présents, sans réfléchir à la singularité de ce profond silence du bienfaiteur. Elle ne douta donc point

que cette boîte ne fût pour elle, et aussitôt, la mettant sur une table, elle l'ouvrit, mais elle fut très-surprise en ne trouvant dans cette petite cassette qu'un mouchoir de soie bleu à bordure rouge, un grand couteau dont le manche d'ébène se terminoit en pied de biche, et une échelle de cordes. Alors elle regarda attentivement l'adresse, et elle connut que cet envoi s'adressoit à son père. Comme elle craignoit excessivement sa dure sévérité, elle fut très-fâchée d'avoir ouvert la boîte. Cependant elle pensa qu'il pourroit la refermer de manière qu'elle ne s'en aperçût pas. Dans ce moment Valmore passa devant sa fenêtre ouverte, qui étoit au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Il s'arrêta : Clara lui tournoit le dos; mais il vit dans ses mains le couteau, le mouchoir de soie bleu et l'échelle de cordes qu'elle tenoit encore, et qu'elle s'apprêtoit à remettre dans la boîte. Après avoir regardé un instant

en silence et sans être vu, Valmore continua son chemin; il vint frapper à la porte de Clara, pour lui demander si elle vouloit aller à la promenade. Au même instant il ouvrit la porte : Clara crut d'abord que c'étoit son père. Elle rougit, et se hâta de refermer la boîte et de la cacher, en jetant dessus un grand voile de mousseline qui se trouvoit sur la table. Valmore vit son embarras et son émotion sans en deviner la cause et sans s'en inquiéter, certain qu'il n'étoit produit que par un enfantillage. Que faisiez-vous donc là? lui dit-il en souriant. A cette question, Clara, déjà troublée, répondit, sans savoir ce qu'elle disoit, *qu'elle brodoit.* Valmore fut un peu surpris de ce petit mensonge; mais, ne voulant pas l'embarrasser davantage, il changea d'entretien et ne resta qu'un instant. Aussitôt qu'il fut parti, Clara referma bien la cassette et la porta dans la chambre de son père, qui ne sut point

que cette boîte eût été ouverte, car Clara, en la recevant, avoit prié le domestique de ne point parler de cet envoi.

Montalban partit pour Pontoise, en assurant qu'il reviendroit sous deux ou trois jours. Valmore, le jour même, se rendit à Paris pour une affaire, en promettant de revenir le lendemain. Sa terre n'étoit qu'à douze lieues de Paris. Amélie et Clara, se trouvant seules dans ce vaste château, se rappelèrent avec quelque frayeur que la forêt qui bordoit une partie du parc étoit remplie de voleurs, et que même on y avoit commis récemment plusieurs meurtres. On savoit qu'un château voisin, trois mois auparavant, en l'absence de ses maîtres, avoit été attaqué à force ouverte et pillé par ces brigands. Près de Valmore on auroit bravé tous les dangers, mais en son absence on craignoit tout. On fit faire aux domestiques la garde toute la nuit, et le lendemain,

au point du jour, toutes les craintes s'évanouirent. Valmore devoit revenir dans la matinée.

Clara se leva de bonne heure. On étoit au mois d'août. Jules, la veille, avoit témoigné le désir d'avoir des pêches, et Clara se faisoit une fête de lui procurer dans cette matinée une agréable surprise.. Après avoir rempli une corbeille de pêches, elle alloit descendre dans le pavillon de Jules, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du père Arsène, un vénérable religieux qui possédoit toute sa confiance, et depuis sa plus tendre enfance. Elle vola au-devant de lui, et l'entraîna dans un cabinet : là, Clara ouvrant son cœur tout entier, peignit au bon religieux tout le bonheur dont elle jouissoit. O ma fille ! dit le père Arsène, puisse le ciel réaliser vos espérances ? — Ah ! mon sort est assuré, j'épouse Valmore dans deux jours !..... Je m'unis à la raison, à la vertu, à la bonté la plus

parfaite ! Mon père, désormais vous n'avez à craindre pour moi ni les dangers du monde et des mauvais exemples, ni l'inexpérience de la jeunesse : Valmore sera mon modèle et mon guide. Pour suivre la route heureuse que vous m'avez tracée, je n'aurai qu'à l'imiter et à lui obéir. Pourrois-je faire une action douteuse, une démarche imprudente ? Son estime et sa confiance me sont plus chères que ma vie ! Ma fille, reprit le saint religieux, vous aurez un devoir à remplir dont je ne vous ai jamais parlé : un enfant d'un premier lit réclamera vos plus tendres soins !..... Ah ! dit Clara, cet aimable Jules m'est si cher!....... N'a-t-il pas mon premier sentiment maternel! et quel autre enfant Valmore pourra-t-il jamais aimer autant ? Il sera donc toujours mon fils bien-aimé !

Le vertueux père Arsène applaudit du fond de l'âme à de tels sentiments. Il lisoit avec délices dans ce cœur

ingénu qu'il avoit formé. Ma fille, lui dit-il, jouissez de votre bonheur; mais songez toujours qu'il est fragile, comme le sont tous les biens de la terre. Soyez prête dans tous les instans de la vie à le sacrifier sans murmure à la volonté toute-puissante de l'Arbitre de nos destinées. En disant ces paroles, le père Arsène se leva. Il étoit obligé de se rendre dans un château voisin; il promit de revenir la veille du jour fixé pour les noces de Clara. Aussitôt qu'il fut parti, Clara prit son panier de pêches pour le porter à Jules. Cet enfant logeoit dans un petit pavillon au bout duquel étoit un joli jardin entièrement séparé par les murs du parc du château. A l'extrémité du jardin se trouvoit une porte donnant dans la forêt, mais qui, depuis les inquiétudes causées par les voleurs, étoit soigneusement fermée, et dont Valmore gardoit la clef. Jules étoit dans ce pavillon communiquant à l'appartement de son

père, sous la garde d'une jeune gouvernante et d'un vieux domestique. Ce dernier, malade de la goutte depuis dix jours, quoiqu'il ne fût pas alité, étoit hors d'état de suivre Jules dans le jardin. La gouvernante, ayant une intrigue secrète, avoit imaginé de recevoir son amant avant que ses maîtres fussent éveillés; elle se hâtoit d'habiller Jules et de l'envoyer tout seul dans son petit jardin. Elle ne l'alloit retrouver ou ne le rappeloit qu'au bout d'une heure et demie. Clara arriva au pavillon un quart d'heure après l'amant de cette fille; elle trouva la première porte entr'ouverte; elle passa sans s'arrêter et sans entrer dans l'appartement de Jules, qu'elle n'alloit jamais voir de si bonne heure. D'ailleurs, lui préparant une surprise, c'étoit dans le jardin qu'elle vouloit aller, ne croyant pas qu'il y fût encore. Elle traversa le jardin sans rencontrer Jules qui s'amusoit dans un bosquet. Elle entra dans un petit cabinet

où elle savoit que Jules alloit déjeûner tous les matins. Elle posa sa corbeille de pêches sur une table ; et, comme la table étoit entièrement couverte d'un grand tapis qui retomboit tout autour jusqu'à terre, elle imagina de se cacher sous ce tapis et d'attendre là Jules, afin de jouir de son étonnement. L'innocente Clara venoit d'entrer dans ce cabinet, heureuse, chérie, florissante de jeunesse, de gaîté, de bonheur, et la foudre alloit tomber sur elle !....... Ce drap fatal, ee drap mortuaire dans lequel elle s'enveloppe en riant, voile déjà la plus infortunée de toutes les victimes ; on ne l'en arrachera que pour la plonger dans le plus profond abîme des misères humaines ! Gloire, félicité, réputation, biens fragiles de la terre, vous serez dans un instant anéantis pour elle. Hélas ! que lui restera-t-il ? le dédommagement de tous les maux, le prix de tous les sacrifices, une conscience pure.

Clara n'étoit que depuis dix ou douze minutes cachée sous la table, lorsqu'elle entendit marcher et s'approcher du cabinet, et bientôt sa surprise fut extrême en reconnoissant la voix de son père qu'elle croyoit à dix-huit lieues. Un sentiment vague de crainte la retint sous la table ; cependant elle alloit en sortir, lorsqu'elle entendit entrer dans le cabinet son père et le jeune Jules. Interdite, étonnée, Clara reste immobile et silencieuse....., Mon Dieu, monsieur de Montalban, dit Jules, que me voulez-vous donc?..... Vous me faites peur........... Je veux aller auprès de ma bonne............ Ici la douce voix de Jules s'arrêta subitement........... Aussitôt un cri étouffé s'échappe de sa bouche, il tombe........ On soulève le tapis, sans regarder sous la table, on jette précipitamment un poignard sanglant sur la robe de Clara; l'infortunée s'évanouit..... Le meurtrier, l'exécrable Montalban s'évade...... Ce

monstre avoit su par son valet de chambre l'intrigue secrète de la gouvernante du malheureux Jules, et que cet enfant, tous les matins, passoit une heure et demie tout seul dans le jardin. Le scélérat étoit muni d'une clef de la porte qui donnoit dans la forêt. Il avoit calculé que si, contre son attente, il eût trouvé la gouvernante dans le jardin, il auroit donné à son apparition un tour de plaisanterie ; car qui jamais eût pu concevoir l'idée d'un tel forfait ! Lorsqu'en entrant dans le jardin il fut assuré que l'enfant y étoit seul, il prit la précaution de fermer à double tour du côté du jardin la porte du pavillon, afin de se donner dans tous les cas le temps de consommer un crime qui devoit s'exécuter en trois minutes....... Après le meurtre, il sortit par la porte de la forêt, qu'il referma soigneusement. Avant de monter à cheval pour retourner à toute bride à Pontoise par un chemin détourné, il jeta sur le mur

et y laissa l'échelle de cordes qu'il avoit reçue d'Allemagne, et que la malheureuse Clara avoit tenue dans ses mains, ainsi que le couteau, le mouchoir, et qu'elle avoit remis ensuite dans la chambre de son père à l'insu de ce dernier. Montalban, certain d'échapper au soupçon de ce forfait inouï, imagina qu'on attribueroit ce meurtre aux brigands de la forêt : l'échelle laissée sur le mur devoit, selon lui, donner cette idée; on savoit qu'ils avoient ainsi escaladé quelques murs de jardins. Enfin, ce crime assuroit à Valmore la propriété pleine et entière du duché de***. Alors Clara épousoit le plus riche seigneur de la cour, et l'on a déjà dit que, par une cause mystérieuse, qui s'éclaircira dans la suite, ce n'étoit qu'ainsi que Montalban pouvoit recevoir une somme considérable qui devoit payer une dette, sans l'acquit de laquelle il étoit, sous trois mois, ruiné et privé pour jamais de sa liberté, ou

forcé de fuir et de s'expatrier sans retour.

Cependant, au bout d'une heure, la gouvernante de Jules voulant aller le rejoindre, fut très-étonnée de trouver la porte fermée du côté du jardin; elle fait d'inutiles efforts pour l'ouvrir, elle appelle vainement cet enfant infortuné qui n'existoit plus!........ Alors elle va chercher des domestiques; on force la serrure; on ouvre la porte, on parcourt le jardin, on n'y trouve point l'enfant. La gouvernante et les domestiques entrent dans le cabinet. Quel spectacle d'horreur s'offrit à leur vue! Jules! un mouchoir attaché sur la bouche, privé de la vie, percé de deux coups de poignard, baigné dans son sang, et couché sur le plancher!......... Les domestiques poussent des cris lamentables! on court au château: l'affreuse nouvelle se répand. Amélie éperdue sort de son appartement. Dans ce moment Valmore arrivoit de Paris, il

descendoit de voiture. Frappé de la rumeur qu'il remarque dans la maison, il interroge, on ne répond que par des pleurs : il se précipite dans le château; il entend prononcer le nom de Jules, il vole au pavillon, il s'élance dans le cabinet, il y voit Amélie pâle, échevelée; elle venoit d'y arriver, elle prenoit dans ses bras le corps sanglant de Jules pour lui prodiguer d'inutiles secours...... Valmore se jette sur le corps de son fils; il l'arrache des mains de sa sœur, il croit qu'il va expirer en le pressant contre son sein; il l'appelle d'une voix étouffée, il répète avec un accent terrible : *Le meurtrier !....... le meurtrier ! où est-il ?* Dans le mouvement convulsif qui l'agite, il tire un pan du tapis de la table; le tapis glisse et tombe, et Valmore découvre Clara qui se soulève en ouvrant des yeux égarés; il voit sur sa robe blanche le couteau teint de sang qu'il a vu dans ses mains deux jours auparavant, il

reconnoît aussi le mouchoir de soie bleu passé encore autour du cou de Jules..... Le désespoir, l'étonnement, l'horreur le pétrifient...... Dans ce moment un domestique apporte l'échelle de cordes prise sur le mur, en disant que sans doute les assassins ont oublié de l'emporter. Dieu! Dieu! dit Valmore, l'échelle de cordes, le mouchoir, le couteau!..... Et cachée sous cette table, et teinte du sang de mon malheureux fils!........ Parlez! poursuivit-il d'une voix tonnante, en s'adressant à Clara, parlez........ A ces mots, Clara, réduite au choix affreux ou de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud, ou de se charger d'un crime exécrable, l'infortunée Clara désespérée, anéantie, répond avec égarement : Je n'ai rien à dire pour ma défense. Qu'on la charge de chaînes, s'écrie impétueusement Valmore, ranimé par la fureur et par la vengeance! qu'elle soit garrottée avec ces cordes que sa ruse infernale a jetées

sur le mur pour donner le change......
Qu'on l'enferme étroitement, jusqu'à ce qu'elle soit remise entre les mains vengeresses de la justice. Monstre! tu périras dans les tourments, et je veux vivre pour voir ton supplice........ En prononçant ces paroles, le malheureux Valmore, perdant l'usage de ses sens, tombe évanoui dans les bras de sa sœur. On le porte dans son appartement, on le met au lit, on le rappelle à la vie; mais il resta dans un état de stupeur qui fit craindre également pour sa raison et pour ses jours. Il ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une plainte; de temps en temps seulement ses mains repoussoient avec horreur un objet qui sembloit l'obséder, et deux ou trois fois le nom de Clara s'échappa de sa bouche!......

Cependant les domestiques de Valmore arrachent avec ignominie la malheureuse Clara de dessous la table; on attache fortement ses innocentes mains

avec de grosses cordes; et dans cet état on la traîne dans la tour du château; on l'y enferme, et on la laisse seule.

Clara, insensible à tous les outrages, ne conservoit que deux idées distinctes, si étroitement unies qu'elles n'en formoient qu'une seule dans son imagination : le meurtre de Jules et la funeste erreur de Valmore. Elle voyoit toujours Valmore lui lançant des regards terribles et menaçants; elle entendoit encore ces paroles foudroyantes : *Monstre!......... je veux vivre pour voir ton supplice!.......* Tu veux voir mon supplice, dit-elle, sois content, tu l'as vu; nul autre n'égalera l'horreur de ce que j'ai senti, de ce que j'éprouve!........ J'ai vu ta fureur et ta haine, j'ai entendu ta bouche me maudire!...... Dans cet instant toutes les douleurs humaines ont déchiré, flétri mon cœur; et j'ai supporté tout l'opprobre réservé aux plus grands forfaits !.......... Quand je monterai sur l'échafaud, du moins j'y

verrai la mort !......... La mort, mon unique refuge !.... A ces tristes plaintes succédoient, non des pleurs, mais une effrayante immobilité. Elle restoit quelques minutes pâle, glacée, les yeux fixés avec égarement devant elle, regardant sans voir, souffrant sans penser, heureusement privée de toutes les facultés de la mémoire et de l'imagination, et soustraite par un accablement apathique à la moitié de ses douleurs. Mais ses tourments ne sembloient être suspendus que pour lui donner la force d'en supporter ensuite sans mourir toute l'énergie. Tout à coup baissant les yeux, ses regards tombèrent sur sa robe teinte de sang......... Dieu ! s'écria-t-elle en se levant avec impétuosité, le crime et le meurtre m'environnent !........ De quel sang, juste ciel, suis-je souillée !.... Du sang innocent que je voudrois racheter au prix de tout le mien !....... Et qui l'a versé !...... A ces mots elle retombe sur sa chaise. Oh ! se peut-il, dit-elle, que

l'auteur de ce forfait inconcevable m'ait donné le jour !.... Et je dois m'immoler pour lui !... Que dis-je ! sacrifier cette vie déplorable que je tiens de lui ne seroit rien; mais mourir déshonorée ! laisser un nom exécrable que l'atrocité du crime immortalisera ! emporter dans la tombe les malédictions de Valmore ! et ne pouvoir prouver mon innocence qu'en commettant un crime affreux ; car je ne puis me justifier que par un parricide, en devenant l'accusatrice de mon père !......... Quand j'aurois la lâcheté de dénoncer le vrai coupable, que ferois-je d'une existence justement flétrie ? Valmore seroit toujours perdu pour moi. Il auroit horreur d'une fille dénaturée ; et j'éprouverois le seul supplice qui me manque, je serois forcée d'approuver son mépris. Du moins ma conscience ne me reproche rien..... Mourons ! le ciel le veut, soumettons-nous. En prononçant ces dernières paroles, ses pleurs enfin coulèrent, et

bientôt ce fut avec une abondance qui sans doute l'empêcha d'expirer dans cette tour, de saisissement et de douleur.

On avoit envoyé chercher les gens de justice pour leur livrer la malheureuse Clara. Le prévôt de la maréchaussée arriva avec sa brigade, à cinq heures après midi. La cour et l'avenue du château étoient remplies de paysans bouillants de fureur contre celle qu'ils croyoient coupable du plus horrible crime. Ils adoroient leur seigneur, et s'étoient promis de le venger; car ils pensoient que Clara séduiroit ses juges par sa jeunesse et sa beauté : ainsi ils avoient résolu de l'immoler eux-mêmes et sans délai. Fort supérieurs en nombre aux archers de la maréchaussée, ils étoient presque tous armés. Cependant ils laissèrent passer sans résistance la brigade qui se rangea au pied de la tour. Le prévôt entra dans la tour, et alla chercher Clara; mais aussitôt que

parut cette infortunée, la multitude furieuse se précipita vers elle pour l'arracher des mains de la maréchaussée. Néanmoins la seule vue de Clara auroit dû désarmer la colère et la haine : ses mains délicates, attachées derrière le dos, laissoient voir toute la perfection de sa taille; ses longs cheveux blonds abattus couvroient ses épaules, et la douleur et l'effroi qui se peignoient sur son visage donnoient à sa physionomie céleste une expression pathétique et sublime. Quoiqu'elle eût fait le sacrifice de sa vie, le genre de mort qui s'offrit à elle lui fit horreur. Le glaive de la loi frappe sans passion et sans emportement; c'est la Parque rendue visible qui coupe avec une morne tranquillité la trame de la vie : il est possible de mourir avec calme sur un échafaud, mais il est affreux de périr victime de la rage inhumaine d'une multitude irritée, et d'exhaler son dernier soupir au milieu des cris féroces de la vengeance et de la

haine. La maréchaussée fit son devoir, elle défendit Clara. Le prévôt la tenoit dans ses bras, et menaçoit de tirer sur le peuple. Cette menace porta la fureur au comble : deux séditieux tirent chacun un coup de fusil, un archer est blessé, un combat terrible s'engage. Clara, pénétrée de terreur, invoque le ciel ; elle désire avec ardeur qu'une mort soudaine puisse la délivrer à l'instant des angoisses inexprimables de cette affreuse agonie.

Le peuple étoit au moment de triompher, de forcer la brigade, dont plusieurs archers étoient déjà culbutés ; il alloit saisir sa proie, lorsque tout à coup une voix révérée, une voix puissante et libératrice se fit entendre en criant avec force : *Arrêtez! arrêtez!*... On obéit... Cette voix retentit jusqu'au fond du cœur de Clara, c'étoit celle de Valmore... La frénésie du peuple fut calmée comme par enchantement : on vit dans cette troupe forcenée la confusion, la crainte

et le repentir succéder subitement à la fureur. Valmore, commençant à sortir d'un long accablement, avoit entendu ce tumulte effrayant, et se jetant hors de son lit, en passant une robe de chambre dans ses bras, il étoit sorti précipitamment pour voler dans la cour; là, perçant la foule du peuple intimidé, et s'élançant au milieu de la brigade qui gardoit la tremblante captive, il se trouva en face de Clara, et à deux pas d'elle!..... A l'aspect de cette figure angélique et touchante dont tous les traits exprimoient la plus cruelle souffrance, Valmore oppressé, glacé, reste immobile..... Une irrésistible pitié, le souvenir désespérant de son amour, celui de l'horrible catastrophe qui excitoit en lui tous les transports violents d'une haine implacable, tous ses mouvements contraires déchiroient, bouleversoient son âme....... Il mit ses deux mains sur son visage, en disant : Qu'on détache ses liens, et qu'on la conduise à Paris avec

les égards dus à son sexe et à sa naissance. Il seroit lâche d'insulter celle que la loi va juger. A ces mots, il s'éloigna rapidement. Le peuple avoit déjà fui. On porta Clara dans la voiture, car elle ne pouvoit se soutenir; et le prévôt se mettant à sa portière, à la tête de sa brigade, fit aussitôt prendre le chemin de Paris. Valmore ordonne à tous ses domestiques d'escorter la voiture jusqu'au bout de l'avenue : ce soin étoit inutile, aucun paysan n'osa la suivre, ni même se montrer.

Valmore rentra au château. Il s'habilla. Son intention étoit de se rendre lui-même sur-le-champ à Paris chez le cardinal de Richelieu, ami de sa famille et son protecteur depuis son enfance. Lorsqu'il fut habillé, voulant prendre quelques papiers dont il avoit besoin, il entra dans son cabinet. Quel objet y frappa ses regards! il y vit le tableau qui représentoit Clara tenant le malheureux Jules dans ses bras!........ Des pleurs de

rage et de douleur inondèrent son visage. O furie sous les traits d'un ange, s'écria-t-il; monstre d'hypocrisie et de cruauté, tu n'embrassois cette innocente victime que pour l'égorger!....... La candeur est sur ton front, et l'homicide trahison est dans ton cœur!...... O Dieu! délivrez-moi du tourment de me rappeler cette figure trompeuse qui trouble ma haine et qui confond ma raison!.... En achevant de prononcer ces paroles il décrocha le tableau; il appela ses gens, et leur ordonna de couper en deux la toile, de conserver l'image de son fils, et de brûler celle de Clara. Ensuite, quoiqu'il eût une fièvre violente, il partit aussitôt pour Paris.

La malheureuse Clara fut conduite à Paris dans les prisons destinées aux grands criminels : un lit de sangle, une chaise de paille, une petite table de bois composoient tout l'ameublement de cette triste chambre. Clara s'assit, en jetant autour d'elle de sinistres regards. Voilà

donc, dit-elle, ma dernière habitation sur la terre! la dernière demeure du crime!.... Que de gémissemens ont fait retentir ces murs! que de larmes ont été versées dans ce lieu!..... Du moins j'y pleure sans remords!.... Pourquoi le sommeil n'y suspendroit-il pas mes maux? Mes jours, il est vrai, sont comptés; dans quelques heures je n'existerai plus!.... Mais, pour l'opprimé dont la conscience est tranquille, dont la vie est irréprochable, le sommeil n'est-il pas ici l'heureux avant-coureur d'un éternel repos ..... Cependant mourir abhorrée de Valmore! Ah! comment supporter ce poids accablant de douleur et d'ignominie!.... Un torrent de pleurs interrompit ce triste discours. Il étoit onze heures du soir : Clara se jeta tout habillée sur son lit; l'accablement lui procura quelques heures d'assoupissement. Que son réveil fut affreux!....... Toutes ses douleurs vinrent à la fois l'assaillir! Elle les sentit avec une éner-

gie nouvelle; elle vit Valmore désespéré demandant sa mort; elle vit dans toute leur horreur l'échafaud de l'opprobre, et tout son courage l'abandonna.....

A neuf heures du matin, elle entendit ouvrir les verroux de sa porte; elle frémit croyant qu'on allait la conduire devant ses juges, mais elle vit paroître le vénérable père Arsène!..... Son saisissement fut extrême; elle ne concevait pas qu'elle pût éprouver encore un mouvement de joie. Dieu! s'écria-t-elle, voilà donc un être sur la terre auquel je puis ouvrir mon cœur, et qui va connoître mon innocence!..... O mon père, poursuivit-elle, c'est devant Dieu que je veux vous parler, écoutez-moi.... A ces mots elle se précipite à ses genoux. Le saint religieux se dispose à recevoir sa confidence, sous le sceau sacré de la confession. Clara, loin d'avoir des aveux à faire, n'avoit qu'à se justifier; elle ne nomme point son père, elle évite même de le désigner;

mais elle conte tous les détails de cette horrible matinée, elle dit comment *l'assassin* immola l'infortuné Jules..... Malgré sa réserve, le père Arsène, d'après ce récit et les réponses faites à ses questions, ne peut douter que Montalban ne soit le meurtrier.... Et, pour la première fois, en exerçant son saint ministère, non seulement il n'a pas besoin d'indulgence, mais son cœur est pénétré du plus profond sentiment de compassion et de tendresse. Cependant il voulut en affoiblir l'expression, en répondant à celle qui devoit, au milieu de cet héroïsme, conserver toute l'humilité chrétienne. Ma fille, lui dit-il, si le monde connoissoit votre conduite, il diroit que vous avez fait une action sublime; mais ces louanges profanes inventées par l'orgueil ne sont pas celles qu'il m'est permis de vous donner. La piété n'admire aucune action humaine, elle ne peut que les approuver comme les simples résultats de l'obéis-

sance aux décrets divins; car il n'y a rien de grand que la religion n'enseigne et ne prescrive. L'idée du beau moral portée au plus haut point de perfection, c'est elle seule qui la donne; source éternelle de la vertu, elle en est encore le motif, le but et la récompense. Aussi n'accorde-t-elle aux saints même que le nom des justes. De quoi serions-nous enorgueillis? Sans la révélation, connoîtrions-nous la véritable vertu? Sans la soumission, pourrions-nous la pratiquer? Quand nous faisons le bien, nous suivons l'esprit du précepte, ou le précepte même qui le commande; nous n'avons que le mérite de nous soumettre. Eh quoi de plus juste que d'obéir scrupuleusement au Créateur? Alors même que nous paroissons parfaits, nous n'avons donc pu faire que des actes de justice. Ainsi, ma fille, glorifiez Dieu qui vous éclaire et qui vous inspire, et gardez vous de vous élever à vos propres yeux. Mais, victime innocente de

cet événement affreux, vous ne devez cependant pas vous accuser faussement ; il faut tâcher de vous justifier si vous pouvez le faire sans dénoncer l'assassin. Vous pouvez dire qu'un meurtrier venu de la forêt fit le crime......... Hélas ! reprit Clara, à quoi serviroit ce récit opposé à tant d'apparences contre moi, qui forment un ensemble de preuves dont la vérité toute entière pourrait seule démontrer la fausseté ?.... Je me suis rendue furtivement dans ce pavillon, et à une heure indue pour moi !..... Dans ce premier moment d'effroi, de trouble et d'horreur, ma bouche en proférant la vérité, a paru faire l'aveu formel du crime : ces mots, *je n'ai rien à dire pour ma défense*, peignaient ma situation, et cependant me dénonçoient comme l'auteur du meurtre..... Enfin Valmore a reconnu le poignard, le mouchoir et l'échelle de cordes qu'il avoit vus la veille entre mes mains, et que j'avais cru dérober à ses regards ;

l'a dû se rappeler que son aspect dans ce moment m'avoit causé un extrême embarras.... et que j'ai même fait un mensonge pour lui cacher ce que renfermoit cette fatale boîte. Comment pourroit-il n'être pas convaincu que c'est moi qui ai commis ce forfait atroce ?..... A ces mots, le père Arsène pendant quelques instants garda tristement le silence ; ensuite reprenant la parole : Il est vrai, dit-il, que votre justification est presque impossible....... Et savez-vous, ma fille, que votre père est arrêté, et qu'aujourd'hui il vous sera confronté?..... Grand Dieu ! s'écria Clara, je le reverrai !...... — Oui, ma fille.... Je ne crois pas que l'auteur d'un tel crime se dénonce pour vous sauver, mais il peut se trahir.... — Non, non, mon sort est décidé !........ Ah ! mon père, concevez-vous l'horreur de ma situation ? Pour arracher à l'échafaud celui que les lois même humaines et divines ne peuvent maintenant me

prescrire d'aimer, je me dévoue à la mort la plus ignominieuse, à l'exécration publique, à celle du seul objet que j'aie aimé !..... Car enfin, il est inutile de vous rien taire, vous avez facilement tout deviné..... Ce n'est point la piété filiale qui m'ordonne de m'immoler, c'est seulement le respect d'un nom sacré !..... Je meurs dans l'infamie pour celui que la plus abominable ambition rendit le meurtrier le plus barbare; je sacrifie l'estime, la tendresse, ou du moins la pitié de Valmore, l'honneur, la réputation, la vie, à celui qui jamais ne s'occupa de mon éducation, et dont je n'ai jamais reçu une caresse, un conseil paternel !..... à celui que je ne pourrois revoir sans frémir jusqu'au fond des entrailles !... — Ma fille, votre sacrifice est fait. Nul motif humain, nulle vanité mondaine n'en souille la pureté. Vous n'êtes plus connue que de Dieu seul. Détachez entièrement vos regards de ce séjour mortel; vous venez d'en dis-

paroître, puisqu'on ne vous y voit plus telle que vous êtes : haïe des hommes en vous immolant à la vertu, qui peut mieux que vous mépriser la gloire humaine et la renommée ? Vous êtes tout à Dieu : tandis qu'on vous accable ici de malédictions, il vous bénit; tandis qu'on vous condamne, il vous approuve; tandis que des juges abusés se disposent à vous flétrir et à vous priver de la vie, le juge souverain vous prépare une couronne glorieuse, et vous destine une heureuse immortalité!... — Cependant, mon père, une terreur secrète s'est emparée de moi.... — Est-ce à vous de redouter la mort? — Je ne la crains pas : pourrois-je désirer de prolonger ma déplorable existence?......... Mais les tourments.... Je ne m'accuserai point du crime : on voudra peut-être un aveu!..... — Eh bien ! Dieu soutiendra votre courage; il vous donnera cette force surnaturelle qui fit triompher tant de martyrs de tout sexe et de tout âge...,

Vous l'invoquerez, ma fille; il répond à la voix de l'innocent opprimé... Vous avez mieux que l'innocence, vous pourriez échapper aux supplices, à l'échafaud. Si vous périssez, combien votre mort sera précieuse devant Dieu!..... Que peut produire tout l'effort de la puissance humaine, lorsque Dieu fortifie contre elle? Pourrez-vous sentir vos douleurs quand vous verrez Dieu vous tendre les bras, quand vous l'entendrez vous appeler, et quand votre âme toute entière s'élancera dans son sein?...... N'en doutez point, ma fille, la foi s'augmente par les sacrifices : la vôtre, à vos derniers instants, sera celle des saints; vous jouirez du ciel avant de le posséder. Dieu ne permettra pas que des douleurs matérielles l'emportent sur ces joies sublimes de l'âme : ses promesses sont des réalités, ses consolations effacent tous les maux; elles sont des bienfaits qui surpassent toutes les félicités de la terre. Dieu voudra qu'au milieu de l'ignomi-

nie des tourments terrestres vous connoissiez la gloire immortelle et le bonheur des élus, dont la foiblesse de nos organes ne nous permet de concevoir ni l'excès ni l'étendue; enfin votre mort sera plus belle et mille fois plus heureuse que celle du juste qui, dans les bras des siens, meurt tranquillement dans son lit. O mon père! s'écria Clara, c'est Dieu qui vous inspire et qui daigne me parler par votre bouche! vous me fortifiez, que dis-je! vous m'élevez au-dessus de moi-même! je ne songeois qu'à ma foiblesse; je ne penserai plus qu'à la puissance qui me soutiendra!... Mais, mon père, promettez-moi de dire à Valmore, quand je ne serai plus, ces seuls mots: *Elle étoit innocente.* — Je vous le promets. — Il suffit, je mourrai satisfaite. Comme elle disoit ces paroles, on entendit marcher sous les voûtes du vestibule qui conduisoit à la prison. Clara joignit les mains et s'inclina profondément et en silence devant le véné-

rable Arsène, qui se hâta de lui donner sa bénédiction. Dans ce moment, le geôlier vint annoncer que Clara étoit demandée, et qu'on alloit la conduire devant ses juges. Allez, ma fille, lui dit le saint religieux, allez avec sérénité; le courage et la résignation ne vous manqueront pas. Clara resta un instant recueillie, toujours à genoux, les mains jointes, et la tête penchée sur son sein; ensuite elle se releva d'un air ferme, et suivit le geôlier. Après avoir traversé les cours de la prison, elle arriva aux portes extérieures; là, on la fit monter dans une voiture qui la conduisit au palais de justice où ses juges étoient rassemblés.

Lorsqu'elle entra dans la salle où l'on interroge les criminels, son aspect causa une sorte de saisissement à ces vieux magistrats, qui, sur les seules dépositions des domestiques de Valmore, l'avoient déjà jugée dans le fond de leurs consciences. Sa beauté, sa jeunesse, la

majesté de sa taille, l'air d'innocence et de candeur répandu sur toute sa figure firent succéder dans tous les cœurs l'étonnement et la pitié à la plus profonde indignation. On la fit asseoir sur la sellette...... Dans ce moment elle aperçut Montalban qui devoit lui être confronté, et que l'on invitoit à s'approcher d'elle. Clara frémit; et, détournant les yeux, ses regards se portèrent sur un grand crucifix placé vis-à-vis d'elle : cette vue la ranima; son visage, qui venoit de pâlir, reprit sa couleur naturelle et la plus douce expression de sérénité. Montalban, par les accusations portées contre Clara, venoit d'apprendre avec autant de surprise que d'effroi qu'il avoit eu cette infortunée pour témoin de son crime. Etonné qu'elle ne l'eût point encore dénoncé, il s'attendoit à l'entendre tout révéler dans cet interrogatoire, et il se préparoit à tout nier. Il s'avança vers elle d'un air farouche et avec des yeux enflammés de colère : Malheureuse!

lui dit-il, montre du moins du repentir; songe qu'il seroit inutile de rétracter l'aveu formel que tu fis hier!... A ces paroles de la scélératesse la plus audacieuse, Clara tressaille, lève les yeux au ciel, et garde le silence. Alors l'un des juges commence l'interrogatoire. Il demande à Clara quel motif a pu la porter au crime qu'elle à commis. Je n'ai point commis de crime; répondit-elle. Comme elle disoit ces mots, on lui présente et le fatal couteau teint encore du sang de l'innocente victime, et le mouchoir de soie, et les cordes. Clara, prête à s'évanouir, met ses deux mains sur ses yeux, et ses pleurs inondent son visage. Reconnoissez-vous ces instruments du crime? lui dit-on. Ses sanglots l'empêchèrent de répondre. Voici, reprit-on, le domestique qui vous remit la boîte qui les contenoit; il dit qu'en recevant cette boîte vous lui recommandâtes le secret sur cet envoi?.... — Il est vrai. — Valmore, avant le meurtre, a

vu dans vos mains ce poignard ; quand il entra dans votre chambre, il remarqua que vous étiez troublée ; lorsqu'il vous questionna sur cette boîte, vous fîtes un mensonge dans l'intention de lui cacher ce qu'elle renfermoit ; niez-vous ces faits? — Non. Ils sont conformes à la vérité. — Cette boîte vient d'Allemagne ; qui vous l'envoya? — Je l'ignore. Le hasard la fit tomber entre mes mains. — Pourquoi la reçûtes-vous mystérieusement? pourquoi l'ouvrîtes-vous? — Il m'est impossible de répondre à ces questions, et cependant je suis innocente. — Qui donc a commis le crime? — Je ne puis rien dire de plus. — C'est vous avouer coupable. — Je suis innocente. — Vous a-t-on conseillé ce forfait? — Non. — Votre père vous a-t-il fait entendre que des vues d'intérêt devoient vous faire désirer la mort de cet enfant? - Jamais. — Votre passion pour Valmore a-t-elle rendu cet enfant qu'il chérissoit l'objet de votre jalousie secrète? — J'avois pour

ce malheureux enfant une affection maternelle. — Pourquoi donc l'avez-vous immolé avec tant de préméditation? — Ma conscience et mes mains sont également pures. — Avez-vous des complices? —Je n'en puis avoir, puisque je n'ai rien fait de criminel. — A quoi peut vous servir la simple et vague dénégation du crime avec l'aveu formel de tous les faits qui vous condamnent? Défendez-vous donc. Expliquez-nous comment les instrumens du crime se sont trouvés entre vos mains. Expliquez-nous votre mortel embarras dans cette occasion; pourquoi vous vous introduisîtes furtivement, à une heure indue, dans le pavillon; pourquoi vous étiez cachée sous cette table; pourquoi vous y étiez évanouie après l'assassinat commis; pourquoi, en reprenant vos sens, vous avez de premier mouvement proféré ces paroles : *Je n'ai rien à dire pour ma défense......* Répondez donc. — J'entrai furtivement dans le pavillon, parce que

je voulois causer une surprise agréable au malheureux enfant. Je lui portois un panier de fruits que je posai sur la table, et je me cachai pour jouir de son étonnement..... Cette explication naïve parut si puérile et si peu vraisemblable; elle offroit par son enfantillage un contraste si révoltant avec l'atrocité des dépositions précédentes, qu'elle fit horreur à tous les juges : ces magistrats indignés ne purent s'empêcher de manifester le sentiment qu'ils éprouvoient par un murmure sourd, mais universel, qui mit le comble au découragement de l'infortunée Clara, déjà altérée par la force des fausses preuves rassemblées contre elle.

Après un moment de silence, l'un des juges, reprenant la parole : Vous éprouvâtes, lui dit-il, de pressants remords à l'instant même du meurtre, puisque vous perdîtes connaissance, et qu'ensuite vous avez tout avoué : que la religion ranime en vous ces sentimens

salutaires. Une entière sincérité pourroit peut-être faire commuer en une prison perpétuelle la peine de mort que vous méritez. — Que votre conscience prononce mon jugement; la mienne a dicté mes réponses. — Vous n'ignorez pas à quels tourments cette obstination vous expose? — Je ne brave point cette effrayante rigueur, je l'ai prévue, je m'y attends; mais j'ose espérer que Dieu soutiendra mon courage. — Le Dieu de vérité ne protége point le mensonge. — Ah! le Dieu de vérité sera ma force et mon appui.... — L'appareil de la torture vous fera peut-être quitter ce langage hypocrite qui ne peut exciter qu'une profonde indignation. — Je parlerai ainsi jusqu'à la mort. — Allez. Ce mot fut prononcé d'un ton qui pétrifia Clara de terreur : son imagination lui présenta tout à coup l'appareil affreux des supplices, et son sang se glaça dans ses veines. L'idée qu'elle alloit périr dans les tourments lui fit désirer l'assistance

du père Arsène ; elle voulut le demander, mais la parole expira sur ses lèvres tremblantes ; ses yeux se couvrirent d'un nuage, ses idées se brouillèrent, sa raison égarée ne lui montra plus que confusément l'horreur de son sort ; elle ne conserva qu'un effroi machinal........ Agitée de mouvements convulsifs, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, il lui fut impossible d'obéir, à l'ordre de se retirer dans la salle prochaine ; on l'entraîna en la soutenant sous les bras. Lorsqu'elle fut dans la pièce voisine on la posa sur une chaise, on lui fit respirer des sels ; elle resta plus de trois quarts d'heure dans un état de stupeur et d'immobilité dont elle ne fut tirée que lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle étoit jugée, et qu'elle devoit aller entendre sa sentence. Elle reprit toute sa tête, et regardant autour d'elle avec étonnement : Je ne vois point, dit-elle, d'appareil de supplices ; ne dois-je les subir qu'après mon jugement ? — Non, lui

répondit-on, vous ne serez point appliquée à la question. Ô Dieu de bonté ! s'écria Clara, je n'ai donc plus rien à craindre ! Allons. En disant ces mots elle se leva ; et, délivrée d'une affreuse terreur, elle suivit d'un pas ferme ses conducteurs. Cependant à l'aspect de ses juges elle se troubla ; mais une réflexion rapide sur sa situation et sa piété triomphèrent bientôt de cet instinct de la nature. Avant de lui lire sa sentence, on lui déclara qu'elle étoit condamnée à la mort. Elle resta un instant immobile ; ensuite croisant ses mains sur sa poitrine, elle se mit à genoux en levant la tête et les yeux vers le ciel...... Rayée du nombre des vivants, elle quittoit déjà la terre, elle se réfugioit dans l'asile éternel !...... La ferveur passionnée de son attitude, l'expression sublime et céleste de sa figure, frappèrent d'étonnement tous ses juges : l'auguste caractère de l'innocence et de la piété, plus fort, plus convaincant que les preuves

matérielles et que l'intime conviction de la foible raison humaine, fit passer rapidement le doute dans tous les esprits, imprima le remords dans tous les cœurs; chacun se dit en secret : *Se peut-il qu'elle soit coupable!*.......... Et tandis que, soutenue par une puissance divine, elle étoit inaccessible à la crainte et soustraite à la douleur, aux regrets, ses juges interdits la contemploient en silence, et n'osoient lire son arrêt. Enfin, on lui ordonna de se lever et d'écouter sa sentence. On l'arrachoit à son extase, on la forçoit de redescendre sur la terre; elle ne s'y retrouva qu'avec une douloureuse émotion. Elle éprouva un sentiment indéfinissable; lorsqu'elle entendit acquitter entièrement Montalban, elle eut besoin de réprimer ce violent mouvement d'indignation, et en même temps elle s'applaudit devant Dieu de sauver les jours de son père aux dépens des siens, et de ne plus rien devoir au plus scélérat de

tous les hommes............ Elle frissonna lorsqu'on lui annonça le genre de mort auquel elle étoit condamnée; ce détail présentoit une image terrible qui ébranla son courage! Elle étoit debout, et on la vit chanceler et pâlir, quand on proféra ces paroles : *Anne-Clara de Montalban, âgée de dix-sept ans, convaincue du meurtre prémédité du jeune Jules de Valmore, est condamnée à avoir la tête tranchée, demain à midi, sur la place de Grève, etc.* A ces mots, *convaincue de meurtre*, elle s'écria avec véhémence : Non, non!...... Les juges lui imposant silence, elle se tut; et, baissant la tête sur son sein, elle fondit en larmes........ Lorsqu'on eut achevé de lire sa sentence, elle demanda la parole; et, l'ayant obtenue : Je proteste, dit-elle, contre cet arrêt, non par aucun espoir d'échapper à la mort, mais par respect pour la vérité; je n'ai point demandé de défenseur, parce que, forcée de me taire sur les

points les plus importants, je n'aurois pu fournir de raisons en ma faveur. Je suis condamnée injustement, cependant j'ai dû l'être, et mes juges n'en sont à mes propres yeux ni moins intègres, ni moins respectables. Je me résigne, mais sans me soumettre ; car je déclare hautement et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que ma sentence n'est fondée que sur des erreurs, et que je suis parfaitement innocente. Clara prononça ces paroles avec tant de calme, de douceur et de dignité, que tout l'auditoire en fut attendri. Dans ce moment les gardes qui devoient la reconduire dans sa prison s'avancèrent. Clara, rassemblant toutes ses forces, alla au-devant d'eux ; elle les suivit avec une contenance modeste, mais d'un pas assuré. Il étoit six heures après midi ; on la ramena dans sa prison. Elle trouva dans sa chambre un crucifix, un livre d'heures et un sablier. Elle reconnut le soin paternel du père Arsène. Le geôlier

lui dit que le saint religieux viendroit auprès d'elle à la pointe du jour, et qu'il ne la quitteroit plus........ A ce dernier mot elle soupira : cette promesse ne l'engage, dit-elle, qu'à me consacrer quelques heures !........ Le geôlier ajouta que le père Arsène devoit, durant une partie de la nuit, assister dans ses derniers moments un homme de la cour qui l'avait fait appeler. C'est le comte de ***, poursuivit le geôlier, il n'est plus jeune, mais il a d'énormes richesses ; c'est le plus grand seigneur de la cour : il doit bien regretter la vie. En disant ces paroles le geôlier sortit, et Clara resta seule. Elle éprouvoit un besoin de prier Dieu, qui suspendoit en elle toute autre idée. Ce fut avec une consolation d'une douceur inexprimable qu'elle se disposa à parler à ce juge suprême que rien n'abuse, et qui, pour connoître l'innocence, n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, ni de discours éloquents. Dans le cours

ordinaire de la vie, la foi même a trop souvent besoin d'efforts pour se préserver de distractions dans la prière ; mais à l'approche d'une mort inévitable, la piété devient le sentiment dominant du cœur ; la prière prend naturellement alors un caractère véhément et passionné, et elle est délicieuse, si l'âme est exempte de remords. Que doit-elle être, lorsqu'on meurt généreusement pour la vertu ? lorsque, dans tout l'éclat de la jeunesse, on offre à Dieu le sacrifice volontaire d'une vie pure ?....

Clara se mit à genoux devant le crucifix. Avec quel profond sentiment d'attendrissement, de reconnoissance et d'amour, elle contempla cette image révérée qui lui retraçoit toutes les idées qui, dans cette situation, pouvoient le mieux fortifier, élever et toucher son âme ! Elle trouvoit à la fois dans cette contemplation l'exemple du dévouement le plus sublime, le modèle divin du courage héroïque et de la résigna-

tion parfaite. Qui pouvoit mieux lui enseigner à supporter sans fiel et sans aigreur l'injustice des hommes, à souffrir avec douceur, avec patience les outrages, l'ignominie et la mort? Chaque pensée accroissoit sa force, exaltoit son imagination, épuroit, ennoblissoit ses sentiments. Chaque élan de son cœur sembloit doubler en elle la faculté d'admirer et d'aimer; et, parvenue au dernier degré d'enthousiasme religieux, perfectionné par l'amour divin, elle n'étoit plus capable de regretter des biens périssables. Elle n'avoit plus besoin de résignation; le ciel s'entr'ouvroit pour elle; son âme, dégagée de toutes les affections humaines, brûloit de s'y élancer et de jouir de sa glorieuse immortalité. O rédempteur de la race humaine! s'écria-t-elle; vous voyez à vos pieds la plus foible et la plus imparfaite de toutes vos créatures! Jusqu'ici je n'envisageai jamais sans frémir le malheur ou la mort, et surtout la perte de la

réputation ; et dans cette nuit terrible, la dernière de mes nuits, après être devenue pour celui que j'aimois un objet de haine et d'horreur, après avoir entendu la sentence qui me dévoue à l'exécration publique et à celle de la postérité, je ne trouve au fond de mon âme que du calme et la plus sublime espérance....... O prodige d'une divine miséricorde! Oui, sans doute, ce courage est un don du ciel : plus je sens qu'il m'est étranger, plus il affermit ma foi, plus il accroît mon amour et ma gratitude....... Tout est miracle maintenant dans mon existence! C'est en vain que la mort s'offre à moi sous une forme menaçante, ignominieuse, et dépouillée même du repos de la tombe ; c'est en vain que la voix redoutable de la justice humaine me dit avec opprobre : Tu seras privée des honneurs de la sépulture ; une puissance surnaturelle anéantit pour moi ces horribles images ; une voix céleste qui parle à mon cœur

m'empêche d'écouter ces vains murmures ! C'est Dieu qui m'anime, et qui chasse loin de moi la crainte et la terreur. Sa bonté sans mesure ne se contente pas de protéger, de soutenir l'être fragile qui s'abandonne à lui ; il fait plus, il le transforme : mes pensées même ne m'appartiennent plus, elles ne viennent pas de moi ; une heureuse et bienfaisante inspiration les produit !...

A ces mots, Clara jeta les yeux sur son sablier, et elle vit que le sable étoit entièrement écoulé ; alors, elle le retourna pour la troisième fois : elle connut ainsi qu'il étoit une heure après minuit, et que le dernier jour de sa vie venoit de commencer..... Elle regarda un instant couler le sable : Cette image, dit-elle, n'a rien d'effrayant pour moi, puisqu'il ne me reste plus sur la terre une minute de bonheur ! Ce sable, en se précipitant, n'emportera désormais ni mes plaisirs ni ma joie : sa rapidité ne peut qu'abréger mes peines..... Ici la sensi-

bilité déchira mon cœur, ici l'erreur et l'aveuglement causèrent ma perte; et bientôt je contemplerai avec ravissement l'auguste vérité sans voiles, sans nuages, toujours éclatante, toujours inaltérable; bientôt j'admirerai, j'aimerai avec enthousiasme et sans inquiétude!... Dans peu d'instants ma captivité va finir; ceux même qui m'ont condamnée vont me délivrer. Lorsqu'on viendra me chercher pour me conduire à l'échafaud, lorsque ces deux battans, cerclés de fer, s'ébranleront, et qu'on entrera dans cette prison, je verrai s'ouvrir pour moi la porte de l'éternité!...... Avec quelle ardeur je franchirai le seuil de cette triste enceinte!....... Ces dernières réflexions plongèrent Clara dans une profonde rêverie; sa situation et sa piété élevoient tellement son âme, que son intelligence n'étant plus en proportion avec cette hauteur de pensées, elle n'avoit plus la faculté de suivre ses idées. Elle se perdit dans un vague sublime et délicieux. Sans

doute l'âme religieuse épurée, animée par la foi, peut pressentir les biens éternels; mais, dans ces moments d'une extrême exaltation, l'imagination se trouble, l'esprit s'anéantit, la pensée n'est plus distincte, nul langage humain ne pourroit l'exprimer : la méditation a des bornes, la sensibilité n'en a pas. Ainsi donc il est des limites pour tous ces dons éclatants, ces facultés brillantes qui flattent notre orgueil; il n'en est point pour l'âme : elle peut s'élancer dans l'infini, s'unir aux habitants du ciel, et se reposer dans le sein même de la Divinité.

Clara ne fut arrachée à cet état de contemplation, que par l'éclat du grand jour; elle aperçut tout à coup une lueur éblouissante qui sembloit éteindre la lumière de sa lampe. O rayon d'immortalité! s'écria-t-elle; oui, ce jour si brillant et si pur, est pour moi l'aurore d'un jour éternel. Oh! que m'importe la sentence qui me couvre d'ignominie aux

yeux des hommes ! à peine aura-t-on exécuté l'arrêt, qu'il sera révoqué par le juge souverain de toutes les puissances de la terre. Déjà l'on annonce au peuple mon supplice, déjà l'on en fait les apprêts; dans peu d'heures je monterai sur l'échafaud; mais avec quel sentiment d'amour, d'espérance et de joie ! Chaque degré de l'échafaud m'éloignera sans retour de cette terre de douleur, et me rapprochera du ciel !...... Dans ce moment les cris insultants de l'indignation publique proclament partout ma mort; mais Dieu me dit : Tu vivras à jamais dans la gloire !....... En prononçant ces paroles elle serra fortement ses mains jointes contre sa poitrine, et elle resta quelques instants dans cette attitude, absorbée dans le plus profond sentiment de reconnoissance et d'amour que la foi puisse produire. Tous les dons de la grâce divine, toutes les joies mystérieuses de la piété, se trouvèrent rassemblés dans ce cœur innocent, si digne de les

recevoir et de les ressentir : nul retour inquiétant sur le passé, nul trouble de la conscience n'en corrompit la douceur. Elle recevoit la plus précieuse récompense d'une vie religieuse et pure; Dieu lui révéloit, dans cet instant, toute la félicité des anges.

A quatre heures du matin elle prit son livre de prières, et elle pria jusqu'à six heures. Alors elle se revêtit d'une longue robe blanche, ensuite elle reprit son livre, et se remit à genoux. Dans ce moment le père Arsène entra dans sa chambre. Ce saint religieux s'attendoit à trouver Clara pâle, tremblante, abattue, et il fut frappé d'étonnement et d'admiration en jetant les yeux sur elle : il la voyoit à la fois calme, animée, rayonnante! Où suis-je! s'écria t-il; de quel éclat brille ici la majesté divine! Grand Dieu! votre toute-puissance me paroît moins admirable quand elle change tout à coup la face des empires ou qu'elle suspend les lois de la nature,

que lorsqu'elle sait revêtir ainsi de force et d'héroïsme, une jeune fille si foible et si timide. O Clara! poursuivit-il, je viens d'assister dans ses derniers moments un homme, un vieux guerrier fameux entre les braves par sa vaillance et ses hauts faits, et je n'ai pu dissiper ses terreurs; on l'a vu tourmenté jusqu'au dernier moment par les regrets de l'ambition et par l'effroi de l'éternité!.... Et vous, ma fille, vous qui n'avez connu que la sainteté du cloître, vous qui n'avez cherché dans le mariage qu'un protecteur vertueux et qu'un ami fidèle, vous, enfin, dont les passions humaines n'ont jamais altéré l'innocence, vous ne voyez dans la mort qu'un but heureux et que la récompense des peines de la vie. Venez, ma fille, venez fortifier encore votre courage, venez achever de vous unir au Dieu, plein de miséricorde et de bonté, qui vous appelle, et qui va vous recevoir dans son sein. J'ai obtenu les permissions nécessaires pour vous

administrer ici le plus auguste des sacrements. A ces mots, Clara se prosterne; le père Arsène s'assit à côté d'elle; il écouta Clara pendant quelques minutes; ensuite ouvrant une boîte d'argent qui renfermoit une hostie consacrée, il la communia. Ce fut alors qu'elle se crut véritablement transportée dans le ciel, elle possédoit Dieu ! La pureté de ses idées, le calme délicieux de son âme, l'ardeur de sa joie, sa reconnoissance passionnée, tout lui attestoit cette union surnaturelle et divine; l'univers acheva de s'anéantir pour elle. Il ne fut plus au pouvoir des maîtres de la terre, armés de toute l'autorité souveraine, de troubler ou d'intimider ce cœur élevé au-dessus de la nature humaine par une croyance toute-puissante, par les plus hautes espérances, et par un sentiment indéfinissable et sublime...... Elle ne parloit plus : à côté du père Arsène elle étoit seule avec Dieu, lorsque le geôlier entra. Il avoit un air mystérieux

qui frappa le père Arsène : après un moment de silence il prit la parole pour demander un secret inviolable sur ce qu'il alloit dire. On le promit. Alors, présentant à Clara une lettre cachetée : Voici, lui dit-il, un billet que l'un de vos juges, et le plus âgé, est venu m'apporter pour vous, en me recommandant de vous le donner en secret, et de vous cacher son nom; souvenez-vous de la parole que vous m'avez donnée. Clara reçut le billet, et le geôlier sortit aussitôt. Clara remit la lettre au père Arsène, qui, rompant le cachet, lut tout haut ce qui suit :

« Vous êtes innocente. Je n'en ai « d'autre certitude que celle que m'ont « donnée votre physionomie, votre « maintien, l'assurance et le calme de « vos réponses; mais après les preuves « foudroyantes accumulées contre vous, « il falloit avoir l'expérience d'un demi- « siècle pour vous absoudre. La jeu-

« nesse ne peut ni ne doit juger ainsi;
« elle n'a pas eu le temps de comparer
« assez le langage du crime hypocrite
« avec celui de l'innocence. La vérité
« obscurcie par de fausses apparences
« peut l'émouvoir et non la convaincre.
« D'ailleurs, une grande partie de vos
« juges a dû craindre, en vous écoutant,
« de céder à la séduction de la beauté, ou
« d'en être accusé. J'ai soixante-dix ans;
« je vous ai donné ma voix, et je vou-
« drois encore vous sauver; il en est un
« moyen : feignez un mal subit et vio-
« lent, le médecin de votre prison, déjà
« gagné par moi, secondera ce strata-
« gème; prolongez cette feinte : pendant
« ce temps j'agirai, je verrai le ministre,
« je me constituerai votre avocat et vo-
« tre défenseur, j'obtiendrai la révision
« de la procédure; et je vous réponds
« du succès. Vivez, c'est le souhait sin-
« cère du plus vieux de vos juges. »

Eh bien, ma fille? demanda le père

Arsène. Mon père, répondit Clara, hier je désirais la mort, mais surtout pour être délivrée d'une existence odieuse; aujourd'hui j'ai oublié le songe pénible de la vie : durant la nuit entière qui vient de s'écouler, le souvenir de mes affections terrestres et de ma tragique aventure ne s'est pas une seule fois offert à mon imagination ; je n'ai vu que Dieu, je n'ai écouté que lui : la terre a disparu pour moi : mon âme a pris son essor vers le ciel, elle ne retomberoit désormais sur la terre qu'avec une extrême douleur. Cependant je sais qu'il ne m'est pas permis d'abréger moi-même mon exil, et que si j'avois un moyen légitime de prolonger ma vie, il faudroit l'employer; mais on me propose un mensonge et des artifices qu'il me seroit impossible de soutenir : je puis et je dois rejeter une telle proposition. A ces mots, le père Arsène éprouva une si vive émotion, qu'il lui fut impossible

de répondre. Il ne se lassoit point d'admirer tant de courage uni à tant de simplicité, ou, pour mieux dire, il admiroit la religion qui peut seule donner de semblables vertus. Après un moment de silence, ma fille, lui dit-il, remplissez donc votre noble destinée. Vous n'avez vécu que pour la vertu, allez mourir pour elle. Votre vie fut heureuse et paisible, un orage terrible en termine le cours; mais Dieu a permis cette tempête d'un moment, afin de doubler dans l'éternité le prix qui vous est reservé! Employons utilement tous les moments précieux qui vous restent, donnons-les tous à la prière. En disant ces paroles, il se mit à genoux à côté de Clara, et il lut tout haut les prières solennelles que l'Eglise a consacrées pour les mourants. Plus d'une fois le vénérable religieux sentit ses yeux se remplir de larmes, en voyant la touchante ferveur et la fermeté de la jeune victime, dont la

figure, loin d'annoncer l'approche de la mort, brilloit d'un éclat surnaturel.

Le père Arsène venoit de finir la lecture des prières, lorsque l'horloge de la prison sonna onze heures trois quarts.... Clara écoute, et dit d'un ton calme : Bientôt ma dernière heure va sonner! O mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est avec toute l'effusion d'un cœur pénétré de reconnoissance que je vous remercie de vos bienfaits sans nombre! je vous remercie de m'avoir préservée de la contagion du vice et d'avoir placé ma jeunesse dans un saint asile, sous la direction de ce respectable religieux; je vous remercie de m'appeler à vous avant que j'aie pu connoître le trouble des passions et les séductions du monde; je vous remercie enfin de m'avoir choisi un genre de mort sans souffrances, et qui m'a donné le temps de me préparer, avec toutes mes facultés, à paroître devant vous!.... A ces mots, se tournant vers le vénérable vieillard qui l'écou-

toit avec ravissement : et vous, poursuivit-elle, vous, mon véritable père, daignez me donner une bénédiction paternelle. Oui, ma fille, répondit le vieillard ; mais n'oubliez pas devant Dieu l'infortuné qui vous donna la vie. Ah ! c'est lui qu'il faut plaindre ; et non son innocente victime!..... O mon père, reprit Clara, je serai bientôt au pied du suprême tribunal, et j'implorerai pour lui la miséricorde divine......

Ici Clara s'arrêta, croyant entendre du bruit dans le vestibule de la prison. Mon père, dit-elle, bénissez votre enfant ; que je reçoive, avant de mourir, un adieu paternel!........ O mon Dieu, s'écria le saint vieillard en étendant sur la tête de Clara ses deux mains tremblantes, souverain protecteur de l'innocence, recevez cette enfant dans votre sein, et pardonnez-moi les larmes que je répands sur son sort !........ Je sens que je ne devrois que vous bénir d'une mort si glorieuse, quand, dans ce

moment, toutes les puissances célestes s'en réjouissent....... Et vous, ma fille, allez recevoir la couronne immortelle suspendue déjà sur votre tête; allez, vierge pure, Dieu vous appelle et les anges vous attendent.......... Allez en paix : que nulle inquiétude ne trouble la joie d'un si beau triomphe; Dieu ne permettra point que votre mémoire sur la terre reste indignement calomniée; reposez-vous sur lui du soin de la justifier d'une manière éclatante. Quant à moi, fidèle à ma parole, j'irai demain trouver Valmore, et je lui dirai avec tout l'accent de la vérité : *Clara fut innocente......* Au nom de Valmore, Clara tressaille : ce nom fit sur elle l'impression d'un ancien souvenir tout à coup retracé. Depuis quinze heures, son âme étoit si intimement unie à Dieu, que nulle pensée terrestre n'avoit pu s'offrir à son esprit. *Valmore!.........* reprit-elle, non, mon père, ne le voyez point..... c'est à Dieu seul que j'adresse

mes derniers voeux. Non, ne parlez point à Valmore : ne serons-nous pas réunis, et ne suis-je pas sûre de me justifier en présence de Dieu?....

Dans ce moment, l'horloge sonna midi...... Le père Arsène frémit Clara, toujours à genoux, lève ses mains innocentes vers le ciel, en s'écriant avec transport : La voilà donc cette heure suprême?..... En prononçant ces mots avec l'expression la plus véhémente, elle croisa ses bras sur son sein, et elle resta quelques instants plongée dans le plus profond recueillement. Ensuite se levant, elle prit le sablier; et, le rendant au père Arsène : reprenez ceci, lui dit-elle, le temps est fini pour moi.... Voici le livre de prières, il a fait ma consolation et ma force, conservez-le toujours......... Mais je garderai ce crucifix jusqu'à mon dernier soupir!........ Comme elle disoit ces paroles, la porte de la prison s'ouvrit brusquement : on venoit chercher Clara pour la conduire à l'échafaud.....

Clara tira de son doigt une superbe bague ; et, la donnant au père Arsène, elle le chargea de vendre ce diamant, et d'en distribuer l'argent aux pauvres. Alors se ressouvenant qu'elle portoit un bracelet qui renfermoit les portraits de Valmore et de Jules, elle rompit la chaîne qui l'attachoit à son bras, et, le remettant au père Arsène, elle le pria d'envoyer ce bracelet à la sœur de Valmore. Ensuite elle prit son crucifix, se couvrit d'un grand voile blanc, et se remit entre les mains de ses conducteurs. Le père Arsène la suivit : on la fit monter avec lui dans une voiture de deuil qui traversa lentement tout Paris. Clara, cachée par son voile, trompa l'avide curiosité de la foule qui se précipitoit sur son passage; et, pour elle, exaltée par les plus sublimes sentiments de piété, elle ne vit rien de ce qui se passoit autour d'elle, et elle n'entendit que les douces exhortations du père Arsène. Arrivée à la place où se trouvoit l'écha-

faud, la voiture eut beaucoup de peine à percer la foule immense rassemblée sur la place. Les gardes firent ranger le peuple; la voiture s'arrêta au pied de l'échafaud, on ouvrit la portière. Clara descendit: deux gardes voulurent la soutenir, elle les repoussa doucement. Elle s'avança d'un pas rapide autant qu'assuré vers l'échafaud; et là, se retournant pour voir si son vénérable confesseur la suivoit, elle s'arrêta un instant pour l'attendre, ensuite elle monta les degrés de l'échafaud. Parvenue au sommet, elle ôta son voile: dans ce moment, sa beauté parut si éclatante et si majestueuse, qu'elle frappa d'étonnement et d'admiration tous les spectateurs. Clara, debout, tenoit son crucifix fortement appuyé contre sa poitrine, ses yeux étoient élevés vers le ciel, et, dans cette attitude, sa physionomie charmante exprimoit toute la candeur d'une innocence angélique et toute la ferveur d'une piété sublime. On la regardoit avec une

immobilité silencieuse, la surprise sembloit avoir pétrifié toute cette multitude. Après un moment de silence, Clara se mit à genoux en disant à haute voix : Je meurs innocente ! Mon Dieu, pardonnez à l'auteur inconnu du crime, ouvrez son cœur au repentir !... Pardonnez-moi mes fautes, et daignez accepter, avec votre bonté paternelle, le sacrifice volontaire de ma vie.... A ces mots, on entendit mille voix s'écrier et répéter avec une extrême véhémence : *Elle est innocente! elle est innocente !*..... Clara, ne voyant que Dieu, ne désirant que la mort, se retourna vers le père Arsène pour recevoir sa dernière bénédiction ; ensuite elle dit, en penchant sa tête sur le billot fatal : O mon créateur! ô mon père! me voilà donc toute à vous!....... On frémit alors en voyant briller dans les mains du bourreau le fer meurtrier qu'il élevoit en l'air..... Dans ce moment, un homme à cheval fendit la presse en s'écriant : *Grâce! grâce! Sa Majesté fait*

grâce à la coupable. A cette nouvelle inattendue, les acclamations de joie les plus bruyantes firent retentir la place et la plus grande partie du quai.... Le père Arsène remercia Dieu; mais Clara, retombée du ciel sur la terre, ne put supporter cette révolution sans une vive douleur. Hélas! dit-elle, il faut attendre et souffrir encore!....... En prononçant ces paroles, elle voulut se lever; ses forces l'abandonnèrent; elle tomba évanouie dans les bras du père Arsène. Elle descendit sans connoissance de cet échafaud sur lequel elle venoit de monter avec tant de courage. On la porta dans la voiture, et les gardes eurent ordre de la conduire dans un couvent cloîtré, uniquement destiné à recevoir, par lettres de cachet, les personnes de son sexe souillées de quelques crimes ou déshonorées par une vie scandaleuse.

La grâce de Clara avoit été obtenue par Valmore avant même que la sentence eût été prononcée. Lorsque Clara

emmenée par une brigade de la maréchaussée, eut quitté le château, Valmore, comme on l'a dit, partit lui-même pour Paris deux ou trois heures après Clara. Il arriva trop tard à Paris pour voir le cardinal de Richelieu; mais il en obtint une audience le lendemain à sept heures du matin. Le cardinal étoit instruit déjà de sa funeste aventure. Ce ministre, que plusieurs actions rigoureuses représentent à la postérité comme un homme cruel et vindicatif, eut cependant un cœur généreux et sensible (1). En jugeant la conduite de ce grand homme, on auroit dû songer qu'il fut dépositaire et non possesseur véritable de la suprême puissance. La clémence en politique est une vertu d'une telle hauteur, une vertu si divine, qu'elle n'est l'attribut que de la souveraineté qui seule a le droit de l'exercer. Ainsi

(1) Voyez tous les mémoires particuliers de ce temps.

le prince peut quelquefois n'écouter dans des affaires d'Etat que les mouvemens de son cœur, le ministre auquel il a donné toute sa confiance ne doit agir que pour l'intérêt du souverain, et pour soutenir l'autorité royale. L'un peut souvent fléchir avec grandeur, l'autre doit être inflexible comme la loi; il seroit infidèle, et il usurperoit le plus beau droit de la royauté, s'il osoit être clément avec quelque risque seulement apparent. Tel est le malheur d'être gouverné par un premier ministre. Plus ce ministre aura de génie et de principes, et plus le gouvernement sera sévère. Le pouvoir suprême ne sauroit être paternel que lorsqu'il n'est exercé que par le maître même : Richelieu, parvenu au comble de la faveur, se promit de soutenir les droits du trône, d'accroître la gloire et la prospérité de sa patrie, et d'abaisser l'orgueil des ennemis de la France. En formant ces nobles projets, il fallut aussi prendre

la résolution de se maintenir dans sa place, et de renverser tout ce qui s'opposeroit à son plan. Il extermina ses ennemis; mais ses ennemis eussent anéanti ses grands desseins, et ils ne furent tous que des conspirateurs. Ces actions violentes ne doivent être regardées que comme des coups d'Etat, qui, commandées par la politique, ne violèrent point les lois sévères d'une stricte justice; et la France leur dut son salut et son élévation. Cette rigueur, attribuée au caractère le plus implacable, ne fut qu'un calcul de prévoyance. Richelieu eut des mœurs douces et faciles; il inspira la terreur aux factieux, mais il se fit adorer de tous ceux qui l'entourèrent. Dédaignant les routes vulgaires, ce fut par le seul charme de son esprit et non par l'intrigue qu'il parvint à la faveur. Armé d'une autorité souveraine, il ne chercha point à se faire un parti pour la conserver; il déjoua les cabales et n'en forma jamais. Il ne maintint sa

puissance que par une surveillance infatigable, il ne la fortifia que par de grandes actions. Enfin il fut le seul favori qui sut obtenir l'admiration de ses contemporains et celle des cours étrangères et rivales.

Valmore, en entrant dans le cabinet du premier ministre, courut se jeter à ses pieds, en disant d'une voix étouffée : Monseigneur !....... point de torture et point de mort...... j'ai dû recevoir sa main....... Qu'elle soit enfermée pour jamais dans un cloître............ Sa mort affoibliroit ma haine, et je veux conserver toute l'horreur qu'elle m'inspire. — Mon cher Valmore, dit le cardinal attendri, en le relevant affectueusement et en le faisant asseoir, combien je vous plains ! Ce crime est inouï !..... Il faudroit un exemple......... — Ah ! monseigneur ! qui pourra jamais commettre un semblable forfait ?.... — Il est vrai qu'un tel excès de férocité ne doit pas se renouveler...... Si jeune, avoir

un coeur si barbare! Et sa beauté, dit-on, est incomparable? — A ces mots, Valmore tressaille, se soulève, et retombe sur sa chaise en pâlissant. Dans ce moment son imagination lui représentoit si vivement la figure de Clara, qu'il crut la voir elle-même, et qu'il auroit voulu fuir de cette chambre pour l'éviter...... Ah! s'écria-t-il, périsse sa funeste beauté, ou que du moins j'en perde à jamais l'insupportable souvenir! Mais, monseigneur, je conjure votre Eminence de m'accorder sa grâce........ — Pour qu'il me fût possible de vous refuser quelque chose dans l'état où vous êtes, il faudroit que l'intérêt de l'Etat s'opposât à vos désirs. Elle aura sa grâce, je me charge de l'obtenir; mais le roi voudra sûrement qu'elle soit jugée solennellement et conduite à l'échafaud; il faut qu'au moins elle éprouve toute la terreur d'une si juste condamnation. Pour vous, mon cher Valmore, vous pouvez

attendre de mon amitié toutes les consolations qu'il me sera possible de vous donner. Tâchez de vous calmer, soignez votre santé qui me paroît être si altérée, et quand vous serez en état de réfléchir sur les choses que vous pouvez désirer, et qui dépendent de moi, venez me retrouver, me parler à cœur ouvert, et soyez sûr d'avance que je ferai tout pour votre avancement et pour élever votre fortune. Monseigneur, répondit Valmore, je n'ai plus qu'une seule ambition, celle de me distinguer dans les armées; j'aurai l'espoir d'y trouver une mort honorable. Non, dit le cardinal, il faut vivre pour servir le roi et la patrie. A ces mots le cardinal se leva; Valmore prit congé de lui et sortit. Il retourna sur-le-champ dans son château. Une fièvre brûlante ne l'avoit point quitté depuis le jour de l'affreuse catastrophe. Cependant, arrivé dans son château, il ne voulut se mettre au lit, malgré les instances de sa

sœur, qu'après avoir présidé aux funérailles de son fils, dont il fit déposer le cercueil dans la chapelle du château. On avoit embaumé son corps, qui devoit être mis dans un magnifique tombeau, que son malheureux père se proposoit de lui faire élever.

Valmore, accablé de fatigue et de douleur, consentit enfin à se coucher à huit heures du soir : la triste Amélie s'assit au chevet de son lit, décidée à le veiller une partie de la nuit. Quoique le médecin eût prescrit le silence, Valmore, qui avoit sa parfaite connoissance, s'entretint toute la nuit avec sa sœur. Ah! laissez-moi parler, lui disoit-il, le silence me dévore! Que m'ordonnez-vous de renfermer dans ce cœur déchiré! Des tourmens inexprimables. Hélas! je ne les soulagerai pas en gémissant; mais comment interdire la plainte à de telles souffrances!........ O délire de l'ambition!....... Le cardinal a cru m'offrir quelques consolations en

me parlant d'avancement et de fortune!...... Ah! que je méprise la puissance humaine!.... Ce fameux ministre, ce grand homme tient entre ses mains les destinées de l'Europe; et quand il lui seroit possible de changer la face entière du globe, et de conquérir toute la terre, que pourroit-il sur un cœur qui vient de perdre ce qu'il aime!.... Sans doute, reprit Amélie, les consolations d'un tel malheur ne peuvent être données que par la Puissance divine; c'est donc à elle qu'il faut recourir. Ah! dit Valmore en soupirant, ose-t-on lui demander un miracle?........... — Oui, tous ceux qui peuvent guérir un cœur profondément blessé. Dans de tels maux, la force d'âme nécessaire pour les supporter, la puissance, la résignation, sont des prodiges; la religion seule peut les faire : en doutez-vous? — Je consens à vivre, n'est-ce pas un acte de foi? Sans la religion, qui pourroit m'empêcher de me délivrer de cette

existence abhorrée?....... — Cette religion si sainte, qui vous empêche de commettre le seul crime irrémissible, ne vous offre-t-elle pas déjà la plus puissante de toutes les consolations? Comme vous le disiez, tous les monarques de la terre voudroient en vain adoucir votre douleur, mais la religion vous dit: Votre fils est heureux; il jouit d'un bonheur suprême, il en jouira toujours!...... Qu'elle est bienfaisante, qu'elle est adorable la voix céleste qui nous fait entendre ces paroles ravissantes!...... Écoutons-la, n'écoutons qu'elle!......

C'étoit ainsi que la sage Amélie cherchoit à calmer le désespoir de son malheureux frère, qui, détaché de tout, dépouillé de toutes les espérances humaines, désabusé des illusions qui font aimer la vie, ne pouvoit en effet que par des idées religieuses reprendre de la force et du courage.

Il n'y a que les saints, ou les cœurs

profondément tendres, qui puissent sentir le néant de toutes les vanités! Que sont pour eux les succès, les louanges, le faste, la fortune, au prix des jouissances de l'âme! O comme ils sacrifieroient sans effort tous les biens frivoles de convention, pour se délivrer d'une vive inquiétude sur l'objet de leur affection, ou seulement pour abréger une absence!........ Et dans la douleur, quel triomphe d'amour-propre, ou quel succès d'ambition pourroit les consoler ou les distraire! Ah! que la sensibilité dans sa joie ou dans ses peines rend raisonnable sur tout ce qui ne l'intéresse pas! Jamais la philosophie n'a fait comme elle mépriser les faux biens, et connoître la petitesse et la puérilité de l'orgueil.

Sur les dix heures du soir, Valmore cessa de parler, mais non de s'agiter et de gémir; tout-à-coup à minuit il s'écria: Non, je ne veux point que son sang soit versé!... Cet ange du haut du ciel m'or-

donne d'empêcher sa mort.... Cependant si le cardinal oublioit sa promesse, dans quelques heures elle périroit!.... A ces mots il demanda une écritoire, et il écrivit à la hâte au cardinal pour le conjurer, dans les termes les plus pressants, de ne point oublier qu'il lui avoit promis formellement la grâce de Clara, et il envoya sur-le-champ à Paris un homme à cheval chargé de cette dépêche. Jusqu'au retour du courrier, Valmore fut dans un état d'agitation qui augmenta sa fièvre de la manière la plus effrayante. Il eut même des moments de délire : tantôt il voyoit Jules sous la figure d'un ange, lui demander de défendre les jours de Clara, tantôt il croyoit être témoin du supplice de Clara; alors il frémissoit, il vouloit s'élancer hors de son lit, il remplissoit d'épouvante tous ceux qui l'entouroient. Dans d'autres instants, reprenant sa connoissance, il demandoit si son courrier étoit revenu : on ne pouvoit le tromper à cet égard,

car on savoit qu'il ne croiroit que le rapport du courrier même. Enfin le courrier revint chargé d'un billet écrit de la propre main du cardinal, qui mandoit en peu de lignes que Clara, conduite sur l'échafaud, avoit montré un courage extraordinaire, qu'elle avoit eu sa grâce, et qu'elle étoit renfermée pour sa vie dans un couvent. Valmore respira, et reprit un peu de calme. Il avoit défendu que sous aucun prétexte on lui dît un seul mot relatif à Clara, et même, avoit-il dit à sa sœur, s'il m'arrive de vous parler d'elle, ne me répondez point; écoutez-moi en silence, et que surtout ce nom exécrable ne frappe jamais mon oreille : il n'y a pas de puissance humaine qui pût me le faire prononcer.

Quelques heures après l'arrivée du courrier, il fit plusieurs questions sur le couvent de Clara, et sur la manière dont on y traitoit les recluses enfermées par lettre de cachet. Amélie répondit

brièvement, que lorsque leurs familles payoient des pensions elles étoient dans des appartements particuliers, tandis que les autres couchoient dans des dortoirs, et mangeoient ensemble dans des réfectoires. Au bout d'une heure de silence, Valmore reprenant la parole; Ma sœur, dit-il, vous me croirez....... J'ai bien ma tête........... Il s'arrêta. Il étoit vivement ému, et il avoit, pour la première fois depuis son malheur, un ton doux et affectueux. Amélie saisit sa main qu'elle serra dans les siennes, et la plus tendre sympathie fit couler ses larmes... Ma chère Amélie, reprit Valmore, *cet ange* m'est apparu, ce n'étoit point une illusion, je l'ai vu.... Ses pleurs lui coupèrent la parole.... Oui, reprit-il, je l'ai vu!... et j'ai besoin que vous n'en doutiez pas...... Eh! pourquoi, dit Amélie, douterois-je de ce doux prodige? ne s'accorde-t-il pas avec notre croyance? — Je l'ai vu!..... il étoit beau comme l'innocence heureuse, tout rayonnant

d'une joie divine!....... Mais écoutez.... Il a prononcé avec une douceur céleste le nom détesté... et il m'a dit: *Tu dois la protéger, la défendre et l'aimer....* — Eh bien! n'est-ce pas là le langage de l'évangile? ce doit être celui des anges. — La protéger et la défendre, je l'ai fait; mais l'aimer, grand Dieu!.. — Dans l'immortel séjour de la paix, de l'amour et du bonheur, les âmes innocentes qui sur la terre furent victimes de l'injustice et de la cruauté, bénissent leurs persécuteurs qui ont abrégé leur exil; elles invoquent pour eux cette puissance miséricordieuse qui daigna plus d'une fois faire un saint d'un scélérat, en ouvrant les yeux du vice toujours aveugle, en lui montrant dans toute sa splendeur la vertu, fille du ciel soutenue et perfectionnée par la religion.

Amélie ne dit rien de plus, ne voulant point parler de Clara. Ma sœur, reprit Valmore, *cette malheureuse* est sûrement abandonnée de l'univers en-

tier..... Elle n'a point de pension peut-être..... il faudroit s'en informer..... Je le saurai, repartit Amélie, et je me conformerai à cet égard à vos intentions. N'y pensez plus. Pour toute réponse, Valmore serra la main de sa sœur. Depuis ce moment il parut être moins agité; mais il tomba dans un affaissement qui bientôt fit tout craindre pour sa vie.

Tandis que la douleur conduisoit rapidement Valmore aux portes du tombeau, et que les médecins, en lui prodiguant tous les secours de l'art, le forçoient de lutter péniblement contre la mort, l'infortunée Clara éprouvoit de nouveaux tourments qui exercèrent également sa patience et son courage.

On se rappelle que Clara fut portée évanouie de l'échafaud dans la voiture qui la conduisit au monastère des *Filles du Repentir*: le mouvement de la voiture lui fit reprendre l'usage de ses sens; elle se retrouva avec son confesseur, qui lui apprit dans quel lieu on la condui-

soit. Clara fit un profond soupir ; je passerai là toute ma vie, dit-elle, et j'ai dix-sept ans?.... Ma fille, reprit le père Arsène, nul être vivant n'a vu ainsi que vous, avec toute sa force physique et toutes ses facultés intellectuelles, la mort d'aussi près. Rappelez-vous toujours l'instant où, prête à recevoir le coup mortel, vous adressâtes à Dieu une si fervente prière ; la mort ne sembloit pas seulement inévitable, elle étoit présente, elle vous saisissoit..... Vous avez touché la dernière limite de la vie! Vos yeux alors, en s'élevant vers le firmament, dûrent en percer l'épaisseur ; ils ont découvert sans nuages et le ciel et l'éternité!.... Que doivent donc vous paroître maintenant ces momens rapides qui s'écoulent sur la terre? et murmurerez-vous pour un si court délai? — Murmurer! ah ! jamais. Je me soumets. Cependant, quand Dieu m'a rejetée de son sein pour tant d'années, peut il m'être défendu de gémir? — Vous avez montré tout le cou-

rage de la piété, Dieu veut que vous ayez encore le mérite de la patience. — Guidez-moi toujours, mon père, et je l'aurai. — Je ne vous abandonnerai jamais, vous êtes ma fille bien-aimée. Je veillerai sur vous jusqu'a mon dernier soupir. — O mon père! mon unique appui sur la terre, vous seule connoissez la malheureuse Clara!... En disant ces paroles, ses pleurs inondèrent son visage. Toujours aussi pieuse, toujours aussi soumise, elle n'étoit plus cependant cette femme héroïque, inaccessible à la crainte et à toute émotion étrangère à la religion. Dépouillée de l'espérance d'une mort prochaine, elle ne revenoit à la vie qu'avec les foiblesses humaines : peu d'instants auparavant elle avoit cru qu'elle alloit posséder un bonheur suprême, une gloire immortelle, et elle reprenoit un lugubre avenir, dans lequel elle ne voyoit plus que douleurs et qu'ignominie. Plus la piété avoit exalté son âme et son imagination, et plus, en effet, elle

devoit éprouver de découragement. Abattue, anéantie, n'envisageant sa récompense que dans un grand éloignement, son imagination fatiguée n'avoit plus assez de force pour la lui représenter sous de vives couleurs; environnée maintenant de honte et d'opprobre, cet affreux tableau, fixé pour long-temps sous ses yeux, sembloit voiler à ses regards la perspective heureuse qu'elle avoit contemplée de si près.

Elle arriva au monastère à deux heures après midi. Elle sentit son cœur se déchirer en se séparant du père Arsène, qui cependant lui promit de la venir voir tous les jours.

Cette maison étoit gouvernée par une prieure et une sous-prieure, et quatre autres religieuses appelées, dans les couvents, *dignitaires*. Ces six personnes étoient irréprochables par la pureté de leur vie. Lorsqu'une d'elles mouroit, on la remplaçoit par une religieuse choisie dans un couvent de

province; mais d'ailleurs toutes les autres religieuses de cette maison étoient des personnes converties qui, après une jeunesse licencieuse, se consacroient à la pénitence. Ainsi, les victimes flétries des passions et du vice, rejetées du sein de la société, étoient admises dans cet asile : plus indulgente que le monde, la religion les recevoit dans son sanctuaire; elle les accueilloit avec une tendre compassion; elle daignoit mettre elle-même sur la tête profane de ces pécheresses scandaleuses le saint voile de la pudeur et de la virginité. Là, le regret expioit tout; le vice repentant pouvoit reprendre toute la dignité de la vertu, et jouir de tous les droits de l'innocence. Ces institutions religieuses ne permettoient pas de discerner les coupables, l'exercice austère de la pénitence étoit commun à tous; et, dans ce refuge du vice détrompé, la charité chrétienne interdisoit tout reproche; la douce

humilité s'y confondoit avec le repentir, et les actes les plus apparents du remords n'y paroissoient être que les fruits de la piété. Telle étoit la communauté religieuse; mais il y avoit en outre dans cette maison un grand nombre de pensionnaires, enfermées là, pour mauvaise conduite, par lettres de cachet, et sous la garde et le gouvernement de la prieure et des cinq religieuses *dignitaires*. Les femmes dont les familles payoient des pensions, étoient logées dans des appartements solitaires tous séparés les uns des autres, et ne voyoient que les religieuses. Les autres formoient des classes, couchoient dans de grands dortoirs, vivoient en commun, mangeoient ensemble, et travailloient, sous l'inspection des religieuses, à différents ouvrages. Les unes étoient renfermées pour leur vie, et les autres seulement pour un temps limité. Ce fut dans ces classes, et non dans un logement par-

ticulier que la malheureuse Clara fut conduite !..... Elle étoit si tremblante et si foible, que les deux religieuses qui la reçurent furent obligées de la porter dans la salle d'assemblée, où les pensionnaires venoient de rentrer après le dîner. Clara éprouva un sentiment inexprimable de douleur, de honte et d'effroi, en jetant les yeux sur toutes ces femmes souillées de crimes, et en pensant qu'elle seroit désormais leur compagne....... On savoit déjà sa déplorable histoire; et au murmure qui se fit entendre dans toute l'étendue de la salle, et à l'expression insultante de tous les visages, elle connut facilement qu'elle inspiroit, s'il étoit possible, encore plus d'horreur qu'elle n'en éprouvoit elle-même. On la posa sur une chaise. Une religieuse s'assit à côté d'elle, et lui fit respirer du vinaigre. Saisie, suffoquée, elle ne pouvoit ni soutenir sa tête, ni proférer une seule parole. Au bout de quelques minutes

on lui apporta un bouillon; elle le prit. On lui demanda si elle vouloit manger, elle fit signe qu'elle désirait se coucher. Aussitôt on la conduisit dans le dortoir; la prieure, qui lui donnoit le bras, la voyant tressaillir à l'aspect de cette multitude de lits qui remplissoient le dortoir, lui dit du ton le plus doux : Vous n'aurez jamais rien à craindre ici, on sait trop que l'insulte y seroit grièvement punie; l'état où vous êtes demande tous mes soins, et il n'en est point que je ne sois disposée à vous donner. Clara ne répondit que par un regard douloureux et touchant, qui acheva d'attendrir la bonne religieuse, que sa seule présence avoit déjà vivement émue.

Lorsque Clara fût couchée, la prieure s'assit au chevet de son lit, en disant : Tâchez de vous calmer, je resterai là jusqu'à ce que vous soyez assoupie; ensuite je placerai près de vous une sœur converse pour vous garder, pour vous servir; et, quand vous voudrez

me parler, faites-moi demander, je reviendrai sur-le-champ.

Clara, entièrement privée de sommeil depuis deux jours, céda bientôt à l'excès de son accablement; elle s'endormit; elle retrouva pendant quelques heures le doux et profond sommeil de la jeunesse et de l'innocence. Elle ne se réveilla qu'à huit heures et demie du soir, au bruit que firent toutes les pensionnaires en entrant pour se coucher. Clara ferma avec soin ses rideaux entr'ouverts, afin de ne voir personne. Elle fut extrêmement troublée de l'idée qu'elle alloit passer la nuit au milieu de toutes ces femmes. Elle reconnut la voix de la prieure qui lut tout haut les prières. Clara se mit à genoux sur son lit pour l'écouter : cette lecture, qui fut assez longue, et le son de voix d'une personne respectable, adoucirent un peu l'amertume des réflexions de Clara; elle pensa que dans ce grand nombre de femmes

bannies de la société, il y en avoit sûrement plusieurs que la religion avoit touchées, et que peut-être il en étoit quelques-unes d'innocentes, que l'on avoit condamnées sur de fausses apparences. Cette idée l'attendrit, et lui rendit moins insupportable cette affreuse association. Après les prières on se coucha dans le plus profond silence, on alluma les lampes, et Clara se rendormit. A minuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit étrange : elle écoute, et elle entend près de son lit une voix basse lui adresser, avec l'accent de la fureur, les injures les plus atroces; au même instant son rideau s'entr'ouvre, une figure menaçante se montre en levant le bras sur elle, et Clara reconnoît dans cette furie la gouvernante du malheureux Jules, renfermée pour sa vie dans cette maison, en punition de l'intrigue criminelle qui lui avoit fait négliger la garde de cet enfant. Clara, épouvantée non seulement par cette

action, mais par le seul aspect de cette malheureuse, se jette éperdue sur le plancher, de l'autre côté du lit, en poussant un cri perçant. Les sœurs converses de veille se levèrent à la hâte; elles ne trouvèrent plus que Clara hors de son lit, qui, ne voulant point dénoncer la créature qui venoit de l'insulter, se contenta de dire qu'elle avoit cru entendre un bruit effrayant. Elle supplia l'une des sœurs de rapprocher son lit de sangle du sien; la sœur y consentit, et Clara se recoucha. Mais l'image de cette fille, qui lui retraçoit si vivement celle de l'infortuné Jules, la priva de tout repos pendant le reste de la nuit. Jusque-là l'idée de son jugement, de sa mort, et la ferveur de sa piété, avoient écarté tout autre objet de son imagination; mais, condamnée à vivre dans cette maison ignominieuse, elle reprit tous ses souvenirs désolants. Valmore s'offrit à sa pensée sous des traits à la fois terribles et touchants;

elle le vit également à plaindre par l'horreur de son ressentiment, et par celle qui se mêloit à ses plus tendres regrets. L'infortuné! se disoit-elle, il est forcé de me haïr jusqu'au tombeau, et moi du moins je puis l'admirer toujours et l'aimer encore!....... Il est donc un tourment que je n'ai pas souffert, celui de passer rapidement de la tendresse à la haine! mon cœur n'a point été bouleversé par cette affreuse, cette inconcevable révolution!...... Il est une douleur que le ciel a daigné m'épargner! Mais Valmore l'éprouve. Ah! n'est-ce pas la ressentir! Non, malgré l'évidence et l'illusion des plus fortes apparences, je n'aurois jamais pu le croire capable d'un crime!........ Et il n'a point hésité à me condamner!.......... Hélas! l'effroi, l'égarement peints sur mon visage, mes propres paroles, la vue de son fils égorgé, son désespoir, tout, dans ces premiers moments, a dû l'abuser!........ Ah! s'il eût entendu mon interroga-

toire, s'il m'eût vue alors, n'auroit-il pas reconnu mon innocence, comme cet inconnu, ce juge, que les dépositions et les prétendues preuves n'ont pu tromper?..... Eh quoi! par la suite, si la réflexion ne l'éclaire point, ne pourra-t-elle pas du moins jeter quelques doutes dans son esprit, quand il se représentera l'infortunée Clara, qu'il se rappellera son éducation, sa vie, ses entretiens, sa tendresse, lui sera-t-il posssible de persister dans son horrible erreur?........... Non, non, il m'abhorrera toujours!.......... Il est vrai que c'est lui qui vint me soustraire à la cruauté de cette multitude furieuse prête à m'immoler; c'est encore lui, je n'en doute pas, qui m'a fait arracher de l'échafaud, et j'ose croire encore qu'il n'a point désigné ma place ici, dans ces classes composées de femmes vicieuses les plus abjectes : il auroit demandé pour moi une prison décente et par conséquent solitaire. Sa généro-

sité ne se démentira jamais, je le sais, mais sa haine aura la même constance!... Ces pensées accablantes occupèrent Clara durant la nuit entière. A six heures, on donna le signal du réveil; elle se leva ainsi que toutes les autres femmes. Elle subit alors une nouvelle humiliation : on lui fit prendre l'habillement uniforme de la classe, du linge d'une toile grossière, et une robe de bure grise; et, quand elle se vit ainsi revêtue de la livrée de l'infamie, elle se crut souillée comme les courtisanes qui la portoient justement, et dont on la rendoit extérieurement l'égale. Après un déjeûner de pénitente (du pain et de l'eau), que le besoin d'aliments lui fit prendre, elle suivit la prieure et la sous-prieure, qui la firent asseoir devant la table de travail : on lui donna sa tâche, en l'exhortant avec douceur à la remplir. La prieure sortit, la sous-prieure resta pour présider au travail. Clara, affaissée sous le poids accablant

de la honte, n'osoit ni faire un mouvement, ni lever les yeux; elle étoit dans cet état de stupeur et de confusion qui rend inutile le témoignage de la conscience. Assise entre deux courtisanes, elle craignoit également de rencontrer leurs regards effrontés, ou seulement de toucher leurs vêtements : la tête et les yeux baissés, elle étoit immobile à sa place; ses mains, étendues sous la table, tenoient fortement rapprochés contre son corps les plis de sa robe : sa seule pensée étoit de tâcher de mettre un peu d'espace entre elle et ses viles compagnes. Tout à coup l'une de ces femmes saisit violemment sous la table une des mains de Clara : un fer brûlant, appliqué sur cette main si pure, n'auroit pu produire une impression plus douloureuse et plus terrible. Elle se leva précipitamment avec une expression si pathétique et si touchante, que la religieuse en fut émue jusqu'au fond du

cœur. Elle avoit vu le mouvement et deviné la cause de cet effroi machinal, produit par l'antipathie qui se trouvera toujours entre l'effronterie et la pudeur. La religieuse, debout, et tenant Clara par le bras, jeta sur la courtisane un regard sévère. Vous savez, lui dit-elle, que toute familiarité est défendue dans ce lieu, et que toute plaisanterie y seroit déplacée. Nous sommes ici comme on devroit être partout sur cette terre d'exil, qui n'est qu'un triste passage; nous y sommes pour gémir de nos fautes passées, et pour sanctifier le présent, en le rendant constamment utile par la prière et par le travail.

Celle qui parloit avec tant de douceur, en s'assimilant à des femmes deshonorées, étoit une vierge sainte et pure; mais ce langage si délicat et si sublime de la charité chrétienne étoit dans sa bouche également humble et

sincère. C'étoit ainsi que tous les jours, dans le secret de sa cellule, elle parloit à Dieu d'elle-même.

Après avoir fait cette réprimande, la mère Sainte-Anne (c'étoit le nom de la sous-prieure) se tourna vers Clara en lui demandant si elle savoit broder; et, sur sa réponse, elle fit apporter un métier. Clara sur-le-champ se mit à l'ouvrage, en établissant son métier de manière à tourner le dos à toutes les autres femmes. On travailla près d'une heure dans le plus profond silence; ensuite on vint chercher la mère Sainte-Anne, qui sortit en disant qu'elle reviendroit bientôt. Deux sœurs converses restèrent dans la salle. Au bout de quelques minutes, Clara tressaille; elle entendoit des éclats de rire : ce bruit si discordant à son oreille lui parut à la fois une insulte, une cruauté, et le comble de l'indécence. Elle voyoit réuni sous ses yeux ce qu'il y a de plus hideux sur la terre; le vice dans l'op-

probre sans honte et sans repentir. Elle eut un moment de saisissement, ensuite ses larmes coulèrent ; les sœurs imposèrent silence ; la mère Sainte-Anne reparut, et tout rentra dans l'ordre.

A midi, on se leva pour aller au réfectoire. Clara, pouvant à peine se soutenir, la tête toujours baissée, laissoit passer tout le monde avant elle, voulant se trouver la dernière, afin d'être libre dans sa marche, et de n'avoir personne derrière elle. Mais la religieuse lui faisant signe d'avancer, elle obéit, et fut obligée de se placer dans la file. Au moment où l'on entroit dans le réfectoire, on se pressa les unes contre les autres, et, dans cette espèce de désordre, une femme, s'approchant de l'oreille de Clara, lui dit rapidement tout bas : Nous n'avons à nous reprocher que des foiblesses ; tu as fait un crime épouvantable ; nous sommes toutes conjurées contre toi, tu périras par le fer ou par le poison !......... Clara frissonnoit, elle

reconnoissoit la voix de la gouvernante de Jules ; elle voulut fuir, mais une main robuste et furieuse la retint fortement par sa robe jusqu'à ce qu'elle eût tout entendu. Alors on lui permit de s'échapper, et Clara s'élança dans la salle, où, s'appuyant sur le dos d'une chaise, elle resta glacée de terreur. Bientôt les pensionnaires s'approchèrent et l'entourèrent; en la voyant au milieu de ces femmes, qui toutes avoient un maintien si dégagé, on eût cru, à la pâleur de son front, à sa contenance abattue, consternée, qu'elle étoit la seule coupable, si la modestie virginale répandue sur toute sa personne n'eût donné à sa figure angélique l'air de la pudeur souffrante, et non celui de la confusion.

La mère Sainte-Anne vola au secours de Clara, qui lui dit qu'elle avoit craint de se trouver mal, mais qu'elle se sentoit mieux. On se mit à table. Clara se

trouva placée vis-à-vis son ennemie; elle rencontra une fois son affreux regard, et depuis ce moment ses yeux se fixèrent sur son assiette jusqu'à la fin du dîner. Clara, qui avoit envisagé la mort avec tant d'héroïsme, s'anéantissoit sous la crainte du vice et de l'audace; elle avoit un courage incomparable dans toutes les situations qui demandoient de la grandeur d'âme, elle étoit femme dans toutes les autres. Tout ce qui pouvoit exciter de grandes pensées l'élevoit au-dessus d'elle-même; mais quand rien ne touchoit son cœur et n'enflammoit son imagination, elle étoit la plus foible et la plus timide de toute les créatures.

Pendant le dîner, elle eut la consolation d'entendre la douce voix de la mère Sainte-Anne, qui fit tout haut une lecture pieuse. Cette voix respectable, qui n'articuloit que des paroles saintes, offroit à l'oreille et à l'esprit la

douceur et l'idée de la plus touchante harmonie ; elle suspendit les maux et les terreurs de Clara.

Après le dîner, on eut la permission de se promener une heure dans les cours, mais Clara n'en profita pas ; elle retourna dans la salle, et elle y respira ; elle s'y trouva seule avec une sœur qui resta avec elle. Clara se remit à l'ouvrage. Au moment où les pensionnaires rentroient, on lui annonça la visite du père Arsène : ce digne religieux étoit l'un des meilleurs prédicateurs de ce temps, les religieuses le révéroient, et l'on permit à Clara d'aller seule au parloir recevoir sa visite. Quand le père Arsène vit paroître Clara avec l'habit uniforme des femmes renfermées en commun dans cette maison, il se troubla ; il la regarda un instant sans parler, ses yeux étoient remplis de larmes ; mais une réflexion rapide lui rendit bientôt toute sa sérénité. La sagesse humaine et profane, à cette vue, n'auroit pu que

s'indigner et s'affliger; la religion a des consolations pour toutes les situations de la vie. Eh! qui pourroit douter que la véritable sagesse ne soit celle qui relève le courage, celle qui fortifie et qui console!......

Ma fille, dit le religieux, vous voilà avec la livrée de la honte et de la misère; et, tandis que vous la portez, il existe un nombre prodigieux de femmes dépravées qui sont dans la pompe et dans les grandeurs!....... Dieu nous apprend ainsi à mépriser des biens périssables qu'il donne si rarement à ses amis, et qu'il ne leur accorde jamais comme récompense; car ils ne sont pour eux que des charges ou des épreuves. O ma fille! aimez cet habit, il vous rend si touchante aux yeux de Dieu!.......... Qu'il est beau de le porter avec une âme pure et résignée!...... — Hélas! mon père, reprit Clara, vous prenez mon accablement pour de la résignation! je ne murmure point, mais je suis at-

térée!....... A ces mots, Clara, racontant tout ce qui lui étoit arrivé, répandit toutes ses douleurs dans le sein de son vénérable ami. Vous n'avez point de parens, lui dit le père Arsène, votre inhumain père vous abandonne; et d'ailleurs ses affaires sont dans un si mauvais état, tant de créanciers se présentent, qu'on mettroit une opposition sur une pension faite par lui, et, qu'ainsi quand il auroit voulu la donner, les créanciers l'auroient saisie, et vous seriez toujours réduite à vous réfugier dans la classe commune, payée par le gouvernement. Mais il est un moyen facile de vous tirer de cette société ignominieuse et menaçante, et de vous mettre en sûreté dans ce même couvent dans l'intérieur intime des religieuses. Le diamant que vous m'avez confié vous reste : je l'ai fait estimer, il vaut douze mille francs ; il est à vous, puisqu'il vous a été envoyé directement d'Allemagne il y a six semaines,

et même à l'insu de votre père. Je vais le vendre aujourd'hui; vous paierez une pension, et vous coucherez ce soir dans un appartement particulier. A cette proposition, Clara réfléchit un moment; ensuite, prenant la parole : Non, mon père, dit-elle, non; ce diamant n'est plus à moi. En allant à l'échafaud j'en ai disposé; j'ai promis à Dieu de le donner aux pauvres : ce fut mon testament; il n'est plus en mon pouvoir de le révoquer. Ne suis-je pas morte civilement? ma voix en justice n'est plus comptée, ma signature est nulle. Clara n'existe plus. Que du moins le peu de bien qu'elle a pu faire lui survive! Gardez ce diamant, nous le vendrons pour accomplir la première bonne œuvre que vous m'indiquerez. — Ma chère fille, vous n'aviez donné ce diamant que dans la croyance que vous alliez cesser d'exister. Vous vivez, il est aujourd'hui votre seule ressource, vous pouvez

sans scrupule en faire usage. — Non, mon père, j'aime mieux rester à jamais dans l'état où je suis; le souvenir de cette action m'y soutiendra. Hélas! c'est la seule de ce genre que je pourrai faire; dois-je la laisser échapper? — Je ne devois pas vous la conseiller, mais elle me touche et m'édifie. Quant au bracelet qui vous fut donné par Valmore, il doit toujours être rendu, il ne vous est pas permis de garder le portrait d'un homme qui n'est plus destiné à devenir votre époux. — Cependant, mon père, j'avois fait le serment de porter ce bracelet toute ma vie. — Oui, parce que vous ne doutiez pas que Valmore ne dût recevoir votre foi sous peu de jours..... — Oui, je n'en doutois pas, s'écria douloureusement Clara; il n'y a pas encore six jours qu'il ne m'étoit possible de voir dans l'avenir que bonheur, tranquillité!......... Valmore m'estimoit, me chérissoit, et maintenant, grand Dieu!............ Ses

pleurs lui coupèrent la parole. Le père Arsène ne montra pas une sévérité déplacée ; il ne faisoit jamais de sermons inutiles ; il suivit ce précepte divin, donné par le suprême consolateur ; *Pleurez avec ceux qui pleurent*, et bientôt les larmes de Clara coulèrent avec moins d'amertume. Mon père, dit-elle, vous avez raison en ceci comme en toutes choses..... Renvoyez ce bracelet.......... — Et vous, ma fille, reprit le père Arsène, autant que la foiblesse humaine vous le permettra, écartez de votre imagination des pensées qui vous accablent. Descendez au fond de votre conscience, vous y trouverez de nobles consolations. Au milieu de votre abaissement apparent, considérez, ma fille, quelle est la hauteur merveilleuse de votre destinée : vous n'êtes point le jouet des événemens, vous avez été déclarée coupable, il ne tenoit qu'à vous de vous justifier ; on

vous a conduite à l'échafaud, vous pouviez en disant un mot n'y pas aller. Vous voilà dans la société la plus vile, dans le séjour le plus humiliant, mais sans être forcée de trahir votre secret; vous êtes la maîtresse de le quitter ce soir, c'est une volonté généreuse qui vous y retient. Ainsi, chacun de vos malheurs développe en vous un sentiment vertueux. Vous n'êtes point entraînée dans cet abîme de misères humaines par une invincible nécessité : c'est votre âme qui dispose toujours de tout; c'est elle qui, vous plaçant en présence de Dieu, vous fait tout sacrifier au désir de lui plaire; c'est elle qui vous montre une gloire qui ne se flétrit point; c'est elle enfin à qui vous devez cette douce résignation, et qui vous donnera la sainte persévérance...

Enfant chérie, que je porte dans mon cœur! ranimez-vous! Je m'attendris quand vous souffrez, et néanmoins je ne puis vous voir que triomphante.

Souvenez-vous que la noble victime de la vertu qui s'immole elle-même, ne doit ni s'affliger ni gémir. Eh bien! mon père, s'écria Clara, je me rendrai digne de votre indulgente bonté; je surmonterai toutes mes foiblesses. Elle parloit encore, lorsqu'on entra dans le parloir pour lui dire que la prieure la demandoit. Clara, fortifiée par les discours paternels du pieux Arsène, le quitta pour aller sur-le-champ trouver la prieure. Elle s'étonna en voyant qu'on ne la faisoit pas entrer dans la classe, et qu'on la conduisoit dans le corps de logis même des religieuses. Arrivée à l'appartement de la prieure, elle eut un bien plus grand sujet de surprise. La prieure l'ayant fait asseoir: je suis charmée de vous annoncer, lui dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans l'hospice, vous allez quitter cet habit, et reprendre vos vêtemens ordinaires qu'on vient d'envoyer ici. A ces mots Clara ne put retenir ses

larmes, en pensant que ces habits venoient du château de Valmore, où elle les avoit laissés. Et voilà encore, continua la prieure, la cassette qui contient vos bijoux et vos pierreries...... Toutes ces choses ne sont que des restitutions...... Une autre main, qui veut être ignorée, payera pour vous une pension; un notaire vient de m'en apporter l'acte. Ah! n'en doutez pas, interrompit Clara en fondant en larmes, c'est toujours la même main...... Quoi qu'il en soit, reprit la prieure, il ne vous est pas possible de refuser cette pension anonyme; j'ai le droit de l'accepter pour vous, et j'en ai usé: j'ai signé l'acte. On prépare votre appartement, vous y serez installée dans une heure. Une sœur converse y logera avec vous pour vous servir; on vous y portera votre nourriture, qui doit être préparée à part; on vous fournira pour vos broderies, l'étoffe, les laines et les soies que vous désirerez avoir. Vous

ne travaillerez plus au profit de la maison, vos ouvrages vous appartiendront; enfin, rien ne vous manquera de ce que vous pourrez raisonnablement désirer dans cette retraite. Les six religieuses (en me comptant) qui sont chargées du gouvernement de cette maison iront vous voir tour à tour chez vous, quand vous serez disposée à les recevoir. Les autres ne font point de visites ; elles sont entièrement dévouées au service intérieur de la communauté. A l'égard du petit nombre de pensionnaires qui sont logées dans notre intérieur, vous serez maîtresse de les voir. Non, madame, répondit Clara, je me consacre à la solitude la plus absolue, et je désire ne connoître ici que vous, madame, et la mère sous-prieure. D'ailleurs, ajouta-t-elle, la charité chrétienne peut seule engager à supporter la vue d'une infortunée qui fut condamnée à la mort pour un crime inouï.... Elle s'arrêta, elle vit frémir la religieuse. Cependant,

madame, reprit-elle d'une voix basse et tremblante, j'ai protesté de mon innocence jusque sur l'échafaud........ et j'aurai toujours ce langage, avec découragement sans doute (parce que je sais qu'on ne me croira pas........); mais c'est celui de la vérité. Ecoutez, lui dit la prieure, nous ne permettons jamais aux personnes renfermées ici de nous parler de leur malheurs; ces récits, ou seulement des plaintes, pourroient produire des déguissemens coupables. Ne me parlez donc jamais de votre funeste aventure; je ne veux pas la connoître. Mais, en refusant de vous entendre, je ne vous juge point; je n'ai ni le droit de vous condamner, ni le pouvoir de vous absoudre. Il me suffit pour vous plaindre, pour vous soigner et pour vous aimer, d'avoir vu couler vos larmes et de savoir que vous souffrez. Ah! s'écria Clara, votre compassion est si douce et si généreuse, qu'elle peut tenir lieu d'amitié; elle

en a du moins tout le charme. Mais, poursuivit-elle, mon intention n'étoit pas de vous conter ma déplorable histoire ; le mot que j'ai hasardé étoit le seul que je pusse dire ; vous l'avez entendu, il m'a soulagé. Je garderai désormais le silence que vous prescrivez. Comme elle disoit ces paroles, la prieure se leva, et la conduisit dans son appartement composé de trois jolies petites pièces meublées simplement, mais avec une extrême recherche de propreté. Les fenêtres de ce logement donnoient sur un grand jardin, dont on offrit à Clara la libre disposition. La prieure la quitta, et Clara jouit du plaisir de se trouver seule. Dieu étoit là ; elle pouvoit lui parler et l'entendre sans distractions...... C'étoit la providence qui, par les mains de Valmore, venoit de l'arracher de cet hôpital, à l'instant même où elle s'étoit courageusement décidée à y rester. Pourquoi n'envisageroit-elle dans cette solitude, deve-

nue si paisible, que des jours remplis d'amertume? est-il un sort que Dieu ne puisse embellir? N'avoit-elle pas connu déjà qu'il est possible d'attendre la mort avec un calme délicieux, et d'éprouver dans cette situation, et jusque sur l'échafaud même, tous les transports, tous les ravissements de la joie la plus vive et la plus pure? Après de tels miracles, quels bienfaits de la souveraine puissance pourroient l'étonner désormais? Pourquoi rejetteroit-elle l'espérance d'un changement inopiné dans son sort? Dieu peut-être a préparé pour elle des moyens légitimes de justification; peut-être cette épreuve terrible n'a-elle été faite que pour amener un jour, dès cette vie, le triomphe éclatant de l'innocence! Mais, s'il faut qu'elle soit jusqu'au tombeau méconnue des hommes, Dieu n'a-t-il pas de quoi suffire au cœur fidèle qui se donne à lui sans réserve?

Telles étoient les pensées de Clara;

et c'est ainsi que la religion répond à tout; c'est ainsi qu'elle sait donner, pour cette vie même, des espérances sans bornes, et qu'en même temps elle apprend à s'en passer, ou à les perdre sans désespoir et sans murmure. Quel système inventé par les hommes auroit cette puissante influence sur nos sentimens, notre conduite et notre destinée? A la place de Clara, que l'on suppose l'héroïne de la sagesse humaine, privée de la foi religieuse, son histoire seroit déjà finie, un suicide eût prévenu sa condamnation. Si l'on veut peindre la vertu luttant avec une patience et un courage inébranlables contre le plus affreux malheur, il faut donc choisir une héroïne chrétienne. Et quel plus utile, quel plus noble tableau pourroit-on offrir à l'admiration des grandes âmes!.... La plus imparfaite esquisse d'un tel sujet ne sera même pas sans intérêt pour elles.

Clara désira être au lendemain, afin de

revoir le père Arsène. Elle étoit sûre qu'il jouiroit de son changement de situation, et qu'il en béniroit la providence.

Les jours suivants Clara resta peu dans sa chambre. Elle étoit encore incapable de la moindre application; elle ne pouvoit que prier Dieu et se promener. Dès qu'elle vouloit se mettre au travail, les plus déchirantes pensées s'offraient à son esprit. Le souvenir affreux de son père la remplissoit d'épouvante, sa scélératesse lui paroissoit un opprobre qui justifioit à ses yeux toutes les humiliations qu'on lui faisoit souffrir; quand elle se représentoit sa farouche figure, elle le voyoit toujours saisissant l'infortuné Jules et lui plongeant un poignard dans le sein; elle voyoit cette innocente créature baignée dans son sang, et Valmore désespéré.......... Cet horrible tableau troubloit souvent son imagination; alors, éperdue, elle se levoit en appelant à son secours; elle s'écrioit : Verrai-

je toujours ce sang innocent, ce sang qui retombe sur moi!......... Cet égarement, ces terreurs ressembloient tellement aux remords, et à l'aveu le moins équivoque du crime, que les religieuses, temoins de ces scènes, se confirmoient dans une erreur que, sans ce trouble involontaire, Clara leur eût facilement ôtée par le charme de sa figure, par sa douceur et surtout par sa piété.

Clara passoit presque toutes ses journées dans l'église et dans le jardin; elle aimoit à se promener seule, au déclin du jour, dans ce jardin rempli des monuments d'une tendre piété. Nul ornement profane n'embellissoit cette solitude; nul autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure d'une fontaine n'en troubloient la tranquillité. Clara contemploit avec attendrissement ce lieu solitaire, renfermé dans l'enceinte d'une grande ville, au milieu de la dépravation et des joies insensées du

monde; temple mystérieux de la miséricorde ouvert au repentir, inaccessible à la vaine curiosité. Clara voyoit les recluses dispersées, couvertes de longs voiles noirs, s'avancer lentement sous des cloîtres de verdure, semblables à des ombres silencieuses et mélancoliques; car, dans ce monastère, les religieuses dévouées à la pénitence n'avoient point entre elles cette communication franche qui, dans les autres couvents, présente un tableau dont la simplicité, l'innocence et la gaîté rappellent sans cesse les beaux jours de l'enfance. Ici, disoit Clara, tous les souvenirs sont des regrets; on y pleure, on y gémit; mais la conscience agitée s'y apaise, les remords dévorants s'y changent en amour!........ La religion, toujours si belle, est surtout admirable ici.......... Elle y purifie des cœurs égarés; elle ranime, dans des âmes avilies, tous les sentiments délicats; elle y éteint le feu destructeur des pas-

sions; elle y rallume la flamme généreuse de la vertu! Ces humbles pénitentes, dégagées des liens honteux du vice, sont heureuses sans doute; elles doivent tant aimer le Dieu qui pardonne! C'est surtout dans cette enceinte que l'on trouve tout ce qui peut le mieux exciter l'admiration et toucher le cœur; la suprême puissance et la miséricorde, la foiblesse et la reconnoissance (*a*).

Un matin Clara fit acheter des fleurs pour en parer une chapelle. Le jardin en manquoit : une servante alla en chercher dans la ville. En rentrant, elle passa dans la classe, y déposa son panier de fleurs qu'elle oublia pendant une heure. Les pensionnaires surent que ces fleurs appartenoient à Clara : la gouvernante de Jules trouva le moyen de glisser furtivement un petit papier dans la corbeille. La servante revint, reprit le panier et le porta à Clara. Cette dernière, après avoir mis

les fleurs dans des vases, aperçut au fond de la corbeille un billet; elle l'ouvrit, et y lut ces mots : *Valmore est à l'agonie!......... Meurtrière de son fils, c'est toi qui l'assassines!...........* Le papier tomba des mains de Clara; ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. En reprenant sa connoissance, son premier mouvement fut de se jeter à genoux, en versant un torrent de larmes!........ Elle demandoit à Dieu de conserver les jours de Valmore!......... Après avoir prié plus d'une heure, elle se releva en s'écriant : Il vivra!....... Cette confiance prophétique de la ferveur et de la foi ne fut point déçue.

Valmore en effet étoit à l'extrémité; mais une crise heureuse lui sauva la vie. Sa convalescence fut longue et langoissante. Au bout de trois semaines, il se leva, malade encore, pour aller voir les ouvriers qui travailloient par ses ordres au tombeau de Jules.

Valmore, dès les premiers momens, n'avoit pu supporter l'idée d'hériter de son fils, de cet enfant adoré qu'il avoit perdu d'une manière si tragique. Renonçant à se marier, il avoit déclaré à sa sœur qu'il vouloit consacrer à un établissement de charité le fonds et les revenus de cette superbe terre. Amélie, qui connoissoit la fermeté de ses résolutions, ne songea point à l'en faire changer; elle voulut même s'associer à cette pieuse action. Il fut convenu que l'on établiroit deux cents pauvres enfants dans ce château, transformé en hôpital. Amélie promit de se dévouer au soin de les conduire, et de passer le reste de sa vie dans ce lieu. Les enfants devoient être divisés en classes, et admi depuis l'âge d'un an jusqu'à cinq. On s'engageoit à les garder jusqu'à dix, et à les mettre ensuite en apprentissage, ou à les placer d'une autre manière. Le produit de la vente des meubles magnifiques du château devoit fournir

aux premiers frais de cet établissement. La religion consacra la grande cour du château, dans laquelle on déposa le corps de Jules. Son tombeau étoit de marbre blanc, construit pour contenir encore les cendres de Valmore et d'Amélie. On entoura ce monument d'une grille dorée et d'un double rang de cyprès, et sur une des façades de la tombe on lisoit cette inscription, qui s'adressoit aux enfants qui devoient habiter le château :

Il eut les vertus de son âge.
Il fut pieux, docile, reconnoissant.
Enfants, imitez son exemple;
Vous jouissez de ce qu'il devoit posséder sur la terre.
Honorez sa mémoire;
Du haut du ciel il veillera sur vous.

Le soir du jour où le corps de Jules fut solennellement déposé dans sa tombe, Valmore voulut veiller plus longtemps que de coutume, il ordonna même à tous ses domestiques de se coucher. Resté seul dans son cabinet

avec sa sœur, il s'assit à côté d'elle, et, la regardant en silence pendant quelques instants, il fut aussi frappé qu'attendri de sa pâleur et du changement de sa figure. Combien vous avez souffert!.... lui dit-il. — Oui, répondit Amélie, je souffre toujours doublement!..... — O ma sœur, reprit Valmore, mon unique amie!....... je ne suis point ingrat!...... Venez, je vais m'acquitter. En disant ces paroles, il se lève, la prend par la main, et, sortant du cabinet avec elle, il la conduit dans la grande cour, où reposoient les cendres de son fils. Amélie, vivement émue, le questionnoit en vain : il étoit agité, mais, pour la première fois depuis sa maladie, il marchoit d'un pas ferme et rapide : le sublime élan d'une âme ardente et sensible redonnoit la force et la vie à son corps abattu. Parvenu au tombeau de Jules, il ouvrit la grille, et se jetant à genoux sur les marches du monument : O mon fils, s'écria-t-il, je jure sur ta

tombe de consacrer ma vie entière à la vertu ! ce sera vivre aussi pour la reconnoissance et pour la sainte amitié !.... Ici je dépose ma haine et le ressentiment qui déchire mon cœur !...... ici je renonce à la vaine et frivole espérance d'une félicité trompeuse ou fugitive ; tous mes rêves de bonheur sont évanouis sans retour !...... Mais, privé des illusions qui m'ont charmé, j'achèverai courageusement le songe pénible de la vie ; et, lorsqu'un souvenir affreux viendra malgré moi me poursuivre, je fais le vœu solennel de m'en distraire par une action généreuse : du moins une douleur si légitime ne produira que d'heureux fruits, et j'immortaliserai mes regrets et ta mémoire.

A ces mots, Amélie se précipita dans les bras de son frère, leurs pleurs se confondirent : Valmore serra sa sœur avec transport contre son sein, il connut dans cet instant que la source des

émotions les plus douces et les plus pures n'étoit pas épuisée pour lui.

Depuis ce jour, quoique sa mélancolie fût si profonde qu'elle parut être l'effet d'une disposition naturelle née avec lui, il ne montra plus d'abattement, il s'occupa de ses affaires, et traça lui-même le plan de l'établissement qu'il vouloit fonder : le château fut rempli d'ouvriers, et les actes de donation, revêtus des formes qui pouvoient le mieux les rendre irrévocables, furent signés.

Tous ces soins ne consoloient pas Valmore, mais ils le rattachoient à la vie : on peut bien, en spéculation, ne projeter de faire le bien que par principes ou par calcul; mais on le fait toujours avec goût; et l'homme constamment bienfaisant n'est jamais complétement malheureux.

Cependant Valmore ne pouvoit bannir de son imagination le souvenir de

Clara ; malgré toutes ses résolutions, il parloit souvent d'elle à sa sœur, qui jamais ne lui répondoit. Après mille réflexions sur l'affreux événement, il s'étoit arrêté à l'idée que la passion et une jalousie effrénée avoient porté Clara à commettre ce crime incompréhensible ; elle est barbare, elle est atroce, disoit-il, mais elle est incapable de cupidité, tout en elle annonçoit le désintéressement et l'élévation d'âme.......... Hélas ! n'y voyois-je pas aussi la candeur et la bonté !....... Grand Dieu ! j'ai désiré passionnément d'être aimé d'elle ! et mes soins, pour y parvenir, préparoient la mort de mon fils !......... Une n d resse si pure inspiroit une passion si féroce !...... Si je pouvois me rappeler d'elle, avant cette horrible époque, un trait, un mot condamnable !........... mais non, jusque-là un ange, et tout à coup une furie, un monstre !.......... Ma raison s'anéantit devant cette pensée comme devant celle de l'enfer. Je crois,

je frémis, et je ne puis comprendre!....
En parlant ainsi, Valmore souvent répandoit des larmes amères; ensuite, se reprochant vivement ces moments de foiblesse, il renouveloit le serment de ne plus parler de Clara, et il quittoit impétueusement sa sœur; car il n'étoit jamais tenté de s'entretenir de ses peines avec toute autre personne.

Cependant Clara apprit dans sa retraite que Valmore étoit hors de tout danger; et, s'informant chaque jour de ses nouvelles, elle fut instruite successivement, par le père Arsène, de tous les progrès de sa convalescense, et de la transformation bienfaisante de son château. Ce détail toucha profondément Clara sans l'étonner. Père infortuné, dit-elle, si digne d'un meilleur sort!.... Privé de son fils, la première pensée de sa douleur fut de recueillir de malheureux orphelins!.......... Ah! que j'aimerois à partager les nobles soins de la vertueuse Amélie!........ Et, tandis que

l'imagination me transporte sans cesse aux lieux qu'elle habite, tandis que je pleure avec elle, et que je partage et toutes ses peines et tous ses sentiments, je suis pour elle un objet d'exécration!.... Dans ce séjour où la vertu malheureuse trouve en elle-même toutes ses consolations, on me maudit, on m'abhorre!.... Mais le sort voulut en vain briser les liens qui nous unissoient, ces nœuds chéris d'une si douce sympathie sont entiers pour moi : on peut les méconnoître et non les rompre. Ah! si l'on me voyoit, si je pouvois me faire entendre!......... Oui, sans dévoiler mon horrible secret, je convaincrois leurs cœurs!......... ce n'est qu'en tâchant de m'oublier, qu'ils peuvent persister dans leur funeste erreur. Sans doute, dans ce château consacré à la vertu, on aura détruit tout ce qui pouvoit rappeler mon souvenir! Mon portrait est brisé, ma chambre est démolie, les fleurs que j'ai plantées sont arrachées, les arbres

qui portoient mon chiffre sont abattus! il ne reste plus rien de moi autour d'eux!......

Ces pensées déchiroient le cœur de Clara; elle s'étoit promis d'écarter de son imagination le souvenir de Valmore, elle croyoit beaucoup faire en ne prononçant plus son nom, et en tâchant de porter toutes ses pensées sur Amélie; et lorsqu'elle questionnoit le père Arsène, elle ne lui parloit jamais que d'Amélie et du nouvel établissement auquel elle devoit présider. Ainsi sa tendresse secrète, devenant plus réservée, plus délicate encore, se fortifioit par le soin même de la concentrer au fond de son âme.

Un jour, le père Arsène lui dit qu'à la place du petit pavillon où le malheureux Jules avoit perdu la vie, on avoit bâti une chapelle sous l'invocation des Anges. Clara, depuis un mois, travailloit à broder un superbe devant d'autel qui étoit presque fini, et elle désira pas-

sionnément que son plus bel ouvrage pût servir à décorer cette chapelle. Elle avoit fait vendre le diamant confié au père Arsène, et sur cet argent elle donnoit de petites pensions à quelques infortunés; dans ce nombre, étoit une pauvre veuve qu'une sœur converse lui avoit fait connoître. Elle chargea cette femme, en lui recommandant le plus profond secret, de porter cette broderie au château de Valmore, et de l'offrir à Amélie pour un prix infiniment au-dessous de sa valeur. La commission fut faite avec intelligence et fidélité. Amélie acheta la broderie, qui sur-le-champ fut posée devant l'autel de la *chapelle des Anges*. La pauvre femme, pour sa récompense, reçut en don l'argent qu'elle rapporta.

Cet hommage rendu à la mémoire de Jules procura à Clara quelques instants de consolation; il lui fut doux de penser que cette chapelle devoit à son travail son plus grand ornement, et que

Valmore chaque jour jetteroit les yeux sur son ouvrage.

Clara, depuis plus de deux mois dans ce couvent, y vivoit dans une solitude absolue, ne recevant chez elle que la prieure et la mère Sainte-Anne, qu'elle édifioit par sa conduite. Elle travailloit sans relâche pour l'église et pour les pauvres; elle n'avoit aucune communication avec les femmes renfermées dans ce couvent, et pensionnées par leurs familles. Ces dernières montroient pour Clara, dont l'histoire étoit si publique et si connue, un éloignement et une horreur qu'il étoit naturel d'éprouver, mais dont les souffrances de cette infortunée devoient au moins contraindre l'expression. Toutes ces femmes, au contraire, affichèrent leur mépris de la manière la plus indécente et la plus cruelle. Il sembloit qu'elles fussent charmées de pouvoir s'indigner : c'est une jouissance pour le vice; il croit se relever de son abaissement en exer-

çant avec barbarie le triste droit de mépriser. Ces femmes, non contentes de fuir avec affectation Clara, quand elles la rencontroient dans les cloîtres ou dans le jardin, lui refusèrent formellement à l'église l'entrée de la tribune destinée à les contenir toutes. La prieure ayant vu cette scène, quitta le chœur où elle étoit déjà placée, et alla chercher la tremblante Clara, qu'elle conduisit dans l'église, et qu'elle fit placer entre elle et la sous-prieure; distinction qu'aucune pensionnaire n'avoit encore obtenue. Elle dit à Clara : Vous resterez toujours là désormais; lorsqu'il s'agit de vous défendre d'une injuste oppression, je ne crois pas pouvoir vous placer trop près de moi; car je dois être votre appui : que ne dépend-il de moi de devenir aussi votre consolation!............ Après le service divin, la prieure, suivie des cinq religieuses dignitaires, se rendit dans une salle par laquelle toutes les pension-

naires devoient passer en sortant de leur tribune; et là, les arrêtant : Mesdames, leur dit-elle, permettez-moi de vous représenter que vous n'avez pas le droit d'exclure une pensionnaire de la tribune de notre église, tant qu'il y reste des places. Nous pourrions donc faire entrer dans cette tribune celle que vous en avez injustement bannie, mais nous aimons mieux la garder avec nous; et nous voulons seulement vous prévenir que nous nous chargerons toujours ainsi de réparer vos torts envers elle, et que chaque humiliation que vous lui ferez éprouver nous imposera le devoir d'une préférence en sa faveur.

Ce discours inspira des dispositions plus pacifiques, et Clara ne fut plus insultée.

Clara étoit si touchée des bontés de la prieure et de la mère Sainte-Anne, qu'elle eut la pensée de se faire religieuse dans ce couvent. Elle en parla au père Arsène, qui l'en détourna. Ce

seroit, lui dit-il, avouer que vous êtes criminelle, et vous ne devez jamais vous accuser faussement : songez qu'on ne reçoit aux *Filles du Repentir* que des personnes coupables; cette institution n'est pas faite pour vous. — Hélas! reprit Clara, on ne me recevroit dans nul autre couvent! — Hé bien! ma fille, c'est que Dieu ne vous destine pas à cet état.

Clara renonça à ce projet; mais elle le regretta vivement.

Un soir, à six heures, la prieure entra dans la chambre de Clara, qui fut très-étonnée de la revoir, ne recevant jamais sa visite aussi tard. Je viens, lui dit la prieure, vous apporter une bonne nouvelle. Ces paroles, qui annonçoient à Clara un changement de situation, ne lui causèrent que de l'inquiétude; car elle n'attendoit plus de bonheur sur la terre. Elle resta interdite : un violent battement de cœur l'empêcha de répondre........ Vous êtes libre, reprit la

prieure, j'ai reçu l'ordre signé du ministre....... — O ciel!....... Et qui donc a demandé cet ordre? — Monsieur votre père. A ces mots, Clara fut prête à s'évanouir...... Oui, continua la prieure, il a obtenu la permission de vous transférer dans un château qu'il possède à cent lieues d'ici, sur les bords du Rhône: il a promis que vous n'en sortiriez point; mais vous serez dans un beau pays, et sous la garde d'un père.......... Ici Clara cessa d'entendre : une pâleur mortelle couvrit ses traits, ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. La prieure crut que la joie lui causoit cette révolution. La malheureuse Clara, en reprenant sa connoissance, dit à la prieure d'un air égaré : Eh quoi, madame, ne puis-je pas demander à rester ici? peut-on m'en arracher malgré moi?..... Que vous m'étonnez! répondit la prieure. Comment ne sentez-vous pas que la maison paternelle est un asile

honorable, et qu'après ce que vous avez souffert, vous n'avez rien à craindre de la sévérité d'un père?.... D'ailleurs on ne vous laisse point le choix, c'est un ordre que nous recevons; il faut obéir....... O mon Dieu! s'écria douloureusement Clara en joignant les mains......... Et quand viendra-t-on me chercher?.... — Ce soir même, tout à l'heure. — Juste ciel!..... Et je ne pourrai parler au père Arsène!.... — Il est absent et ne reviendra que demain.... — Daignerez-vous, madame, vous charger d'un billet pour lui? — Oui, je vous le promets.

Clara aussitôt écrivit ce qui suit :

« O mon père, mon seul protecteur, « on m'enlève, on m'entraîne loin de « vous au château de Rosmal, sur les « bords du Rhône. Oh! n'abandonnez « pas la malheureuse Clara..... »

Elle cacheta ce billet et le remit à la prieure. Une demi-heure après, on vint

lui dire qu'une voiture avec des chevaux de poste l'attendoit à la porte du couvent. Tremblante, éperdue, elle n'avoit pas le courage de demander si son père étoit dans la voiture ; elle ne pouvoit proférer son nom, ou lui donner un titre que tout son cœur désavouoit. On lui dit heureusement que des affaires retenoient son père à Paris, mais qu'il iroit la rejoindre incessamment. Elle reprit un peu de force ; elle se jeta dans les bras de la prieure. O ma mère, lui dit-elle, que n'ai-je pu passer mes tristes jours sous votre obéissance !.... Dans ce moment où je ne puis avoir le moindre intérêt à vous tromper, souffrez que je vous répète que je suis innocente !....— Ah ! reprit la prieure attendrie, qui pourroit en vous regardant vous croire coupable ! Votre souvenir ne me rappellera jamais que l'idée la plus touchante du malheur.......... — Adieu, ma mère, dit Clara en fondant en larmes, priez Dieu pour moi !..... A

ces mots, elle s'arracha de ses bras et sortit précipitamment de sa chambre. On étoit au milieu du mois d'octobre : huit heures sonnoient, le son de l'horloge fit tressaillir Clara. Qu'elles seront lugubres pour moi, s'écria-t-elle, les heures qui vont suivre celle-ci !...... En traversant le cloître, éclairé par une lampe, elle s'arrêta en jetant les yeux sur le cimetière. J'espérois, dit-elle, que mes cendres reposeroient là !.... Et qui sait !.... Elle frémit, et n'acheva pas; elle pensoit que peut-être les ondes du Rhône lui serviroient de sépulture..... Elle s'appuya sur un pilier de pierre; et regardant à travers les arcades un ciel pur et sans nuages, cette vue adoucit l'horreur de ses pensées. O mon Dieu, dit-elle, dans quelques mains que l'on puisse être, n'est-on pas toujours dans les vôtres ! Disposez de moi, les terreurs sont une espèce de rébellion contre vos volontés, je veux surmonter les miennes..... En disant ces mots, elle

poursuivit rapidement son chemin. Arrivée à la porte du couvent, son cœur se déchira en quittant cette maison de douleurs consacrée aux regrets, ses pleurs recommencèrent à couler : on la porta dans une chaise de poste, elle ne pouvoit plus se soutenir.

Montalban, décidé à s'expatrier pour échapper aux poursuites de ses créanciers, avoit voulu se ressaisir auparavant de la malheureuse Clara, craignant toujours qu'elle ne finît par dévoiler la vérité, surtout lorsqu'elle apprendroit qu'il avoit quitté la France. Il n'obtint que difficilement l'ordre du ministre, qu'il sollicita secrètement ; mais à l'époque où Clara lui fut remise, il pouvoit encore rester un mois en France sans risquer d'être arrêté. Il avoit dès-lors plusieurs dettes exigibles, pour lesquelles on pouvoit saisir ses biens; mais les lettres de change qui donnoient contre lui droit de prise de corps, ne devoient échoir que sur la fin de

novembre de cette même année. Ce monstre ne s'étoit fait livrer sa fille que pour l'immoler !.... Il n'avoit que des domestiques nouveaux, à l'exception d'un seul, le concierge de son château de Rosmal. Cet homme l'avoit servi jadis en Allemagne; il ne savoit pas un mot de français; il étoit placé depuis un an dans ce château avec une servante alsacienne qui lui servoit d'interprète. Montalban le croyant incapable de faire un crime, et ne voulant d'ailleurs se fier à personne, ne le mit nullement dans sa confidence. Il l'avoit fait venir à Paris, et l'ayant instruit du jugement porté contre Clara, il le chargea de la conduire à Rosmal et de l'y garder. Il dit à cet homme, qu'il connoissoit très-intéressé, qu'il l'autorisoit à confisquer à son profit tout ce que Clara pourroit avoir d'argent et de pierreries, dont il lui ordonnoit de la dépouiller. Par cette précaution il ôtoit à Clara toute possibilité de gagner son geôlier. Mais Clara

n'emporta avec elle que ses habits et quelques pièces d'or ; elle avoit déposé dans les mains de son confesseur et son argent, et tout ce qu'elle possédoit de précieux. Montalban, arrêté par quelques affaires à Paris, se saisissoit toujours de sa proie, et se hâtoit de l'envoyer dans sa terre, en attendant qu'il pût l'aller rejoindre, pour se délivrer d'elle par le poison.

Clara, enfermée dans une chaise de poste, ayant à sa portière un homme à cheval, poursuivoit rapidement sa route. La beauté de la nuit et du clair de lune lui causoit une vive sensation, qui mêloit un attendrissement douloureux à son invincible terreur. Les craintes les plus sinistres glaçoient son imagination, et le vague de ses idées portoit au comble son effroi. Le courage ne peut s'exercer qu'avec une connoissance positive du danger ; on n'a point d'armes contre un péril dont on ignore tous les détails, et peut-être

que la lâcheté n'est autre chose que la foiblesse qui fait détourner la vue de l'objet qu'on redoute. Souvent on s'est follement précipité dans un abîme pour éviter de le voir; et quiconque se décide à le regarder fixement, ou trouve des ressources, ou se résigne.

Au point du jour, on s'arrêta pour changer de chevaux; on se trouvoit en face d'une immense et sombre forêt, vers laquelle on se dirigeoit. Clara considéra avec effroi cette prodigieuse étendue de bois; elle imagina que peut-être elle alloit être immolée sous ces épais ombrages, presque insurmontables au jour...... Dans cet instant, tandis que son conducteur aidoit à atteler les chevaux, une pauvre femme, tenant deux petits enfants dans ses bras, vint lui demander l'aumône. À cette voix suppliante, Clara tressaille. O mon Dieu! dit-elle, vous daignez donc m'offrir encore une bonne action à faire !.... celle-ci peut être sera la

dernière !....... Ah ! jouissons encore de la vie !...... En disant ces paroles, elle tira sa bourse, qui contenoit dix louis, et elle la donna à la pauvre femme. Au moment même la voiture partit; et, Clara, certaine d'emporter avec elle les plus tendres bénédictions d'une infortunée, sentit son courage se ranimer et ses craintes sinistres s'affoiblir.

On fit voyager Clara nuit et jour, sans s'arrêter. Elle vouloit questionner son conducteur; mais elle connut qu'il n'entendoit pas le français. Frickmann (ainsi se nommoit cet Allemand) étoit un homme de cinquante-cinq ans, d'une figure sévère, d'un sang-froid imperturbable. Il avoit de la probité et de bonnes mœurs; mais il n'imaginoit pas qu'il y eût dans la vie un autre but que celui d'amasser de l'argent; et tout son attachement pour ses maîtres se bornoit à ne les pas voler, à ne point juger leurs actions, à s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude des ordres

qu'ils lui donnoient, et à ne les point quitter tant qu'il étoit bien payé. Frickmann n'étoit pas un homme délicat et sensible, mais il n'existoit point de domestique plus parfait.

On arrive au château de Rosmal, après deux jours et demi de route, à huit heures du matin. Clara éprouva un affreux serrement de cœur en entrant dans ce vieux château, vaste, désert et délabré, qui ressembloit à une forteresse. Le silencieux Frickmann la conduisit sur-le-chaup dans un appartement situé au second étage; il l'y laissa seule. Il sortit aussitôt. En s'en allant, il ferma toutes les portes à double tour, et il emporta les clés.

Frickmann, croyant que Clara avoit assassiné un enfant, trouvoit fort simple qu'elle fût prisonnière le reste de ses jours. D'ailleurs, ne réfléchissant jamais que sur ses intérêts, il n'arrêtoit point sa pensée sur cet événement,

il ne considéroit les voleurs et les meurtriers que comme des espèces particulières d'individus jetés sur la terre comme les animaux carnaciers. Aucune de leurs actions ne le surprenoit; et classant ainsi tous les hommes, il étoit également incapable d'étonnement, d'indulgence et d'indignation. Il remonta dans la chambre de Clara pour lui porter ses malles; car il avoit reçu l'ordre de ne pas souffrir que la servante s'approchât d'elle. Après avoir posé les malles dans la chambre, il fit entendre à Clara qu'il vouloit examiner ce qu'elles contenoient; car il espéroit y trouver un écrin, que, d'après les ordres de son maître, il n'auroit pas manqué de saisir. Il parut fort mécontent de ne trouver que du linge et des habits. Clara fut obligée de détacher ses poches et de les confier à Frikmann, qui ne fut pas plus satisfait de cet examen, car il ne vit ni argent, ni pierreries, ni bijoux. Clara avoit dérobé à

l'avidité de ses recherches un cœur d'or émaillé, qu'un instinct secret lui rendoit cher, et qu'elle portoit dans son sein depuis sa première enfance. Sur ce cœur étoit gravé d'un côté ce nom : *Éliza*, et de l'autre celui-ci : *Gustave*. Il s'ouvroit, et dans l'intérieur ces mots étoient tracés autour d'une gerbe de cheveux blonds : *Gardez toujours ce premier gage*.

Cependant Clara examina, avec un soin mêlé de frayeur, les quatre pièces de son appartement ; elle ouvrit ses fenêtres ; et elle vit qu'elles donnoient sur une terrasse dont le Rhône baignoit les murs. La vue de ce fleuve impétueux qui rouloit ses ondes avec bruit au-dessous de ses fenêtres, renouvela dans son esprit les idées les plus funestes. Elle ne put s'en distraire qu'en prenant son livre d'heures. La nuit augmenta encore ses anxiétés. Malgré la fatigue d'un voyage pénible, elle ne s'endormit qu'au grand jour. Elle pensa alors

qu'elle n'avoit rien à craindre de Frickmann, et elle devina que l'exécution du crime ne seroit confiée à personne, et que celui qui en avoit conçu l'idée s'en chargeroit seul. Alors tout son effroi se porta sur le retour de Montalban; le moindre bruit qu'elle croyoit entendre dans ce château solitaire la pénétroit de terreur. Le troisième jour au soir de son arrivée, elle entendit aboyer des chiens, elle ne douta pas que ce ne fût l'annonce d'un événement si redoutable pour elle. Au pouvoir du barbare qui l'avoit accusé de son propre crime, et qui l'avoit vue d'un œil sec aller à l'échafaud sans lui donner la moindre marque de pitié, quand elle se laissoit immoler pour lui, il étoit impossible qu'elle s'aveuglât sur son pressant danger. Tout son courage succomboit à l'idée d'un sort si déplorable! Ce n'étoit pas assez de perdre la vie, il falloit périr par un forfait exécrable, et de la main d'un père!.....

Elle vouloit se préparer à ce moment terrible; mais elle ignoroit le genre de mort qu'on lui destinoit, et son esprit préocupé, cherchant à le deviner, ou pour mieux dire, se représentant avec horreur mille suplices divers et les agonies les plus douloureuses, ne pouvoit ni se livrer à la méditation, ni s'appliquer à la prière. Cet état de tiédeur, que sa piété se reprochoit avec amertume, n'étoit pas le moindre de ses tourments. Lorsque Frikmann vint lui apporter son souper, elle crut qu'elle alloit voir paroître son père, et machinalement elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et alla se cacher derrière les rideaux de son lit. Frikmann ne la voyant pas, l'appela d'un ton grave et tranquille, et le son de cette voix rauque fut plus agréable à son oreille que la plus délicieuse mélodie. Voulant savoir si Montalban étoit arrivé, elle essaya de questionner Frikmann; ce dernier ne compre-

nant point et ne pouvant répondre, n'avoit même pas l'air d'entendre: sans suspendre un instant son service, sans la regarder, il continuoit, avec son flegme accoutumé, de mettre le couvert; il l'écoutoit comme s'il eût été parfaitement sourd, et il la quitta sans avoir donné à ses discours le plus léger signe d'attention. Une nouvelle pensée vint effrayer Clara, elle se persuada que les aliments qu'on lui présentoit étoient empoisonnés par Montalban... et elle ne mangea que du pain. Elle ne se coucha point. Le lendemain matin elle dormit à diverses reprises, couchée sur un canapé, se réveillant continuellement en sursaut, croyant toujours entendre ouvrir ses portes, et même distinguer dans le lointain la voix terrible de son père. Dans cette journée entière elle ne prit que du pain pour toute nourriture. A deux heures après midi elle ouvrit sa fenêtre; il faisoit du vent, le ciel étoit orageux et le

Rhône agité ; la terreur fait de tout des présages : la superstition naquit du malheur et de la crainte. Quel jour sombre ! dit Clara ; il paraît fait pour éclairer le crime !..... Elle jeta un triste regard sur les rives enchantées du Rhône ; et, s'attendrissant à mesure qu'elle contemploit ce spectacle ravissant, elle dit un adieu solennel à toute la nature.... Ensuite, fermant brusquement la fenêtre, elle tomba dans un fauteuil et donna un libre cours à ses pleurs.

Sur les dix heures du soir, elle entendit distinctement une voiture entrer dans l'une des cours du château... Il se fit aussitôt un mouvement extraordinaire dans toute la maison ; on montoit des escaliers, on ouvroit des portes avec bruit, on marchoit dans tous les corridors. Ah ! s'écria Clara, pour cette fois ce n'est point une illusion ; il arrive....... c'est lui.... Une demi-heure après, Frikmann parut : il avoit l'air

agité, et rien ne pouvoit être plus frappant qu'une trace d'émotion sur ce visage naturellement si froid. Frikmann s'approche de Clara, la prend par la main et l'entraîne. Clara épouvantée, oppose de la résistance. Frikmann s'apprête à l'enlever de force. Clara, ne voulant pas qu'un homme la saisisse dans ses bras, se décide à le suivre. Ce mouvement de pudeur et de dignité lui redonna de la force (car tous les ressorts de notre âme ont entre eux un merveilleux enchaînement). Clara se laissa conduire, persuadée qu'on la menoit à la mort. On la fit descendre un étage, on la mena dans le grand appartement du château, celui du maître, et on l'y enferma. Son sang se glaça dans ses veines en se voyant dans cet appartement, où elle auroit dû trouver toute protection, et où elle s'attendoit à chaque instant à voir paroître son assassin..... Combienalors elle s'affligeoit qu'on l'eût arrachée de

l'échafaud ! combien elle regrettoit le vénérable père Arsène ! Ah ! si du moins, disoit-elle, je pouvois, dans ce moment affreux, entendre sa voix chérie et recevoir sa bénédiction !... Elle se mit à genonx, et, levant les yeux, ses regards se portèrent sur un tableau qui représentoit une belle femme allaitant son enfant... Elle ne douta point que ce ne fût le portrait de sa mère ; ses larmes inondèrent son visage. O ma mère, s'écria-t-elle, ce sont vos traits que je contemple ! et cet enfant infortuné que vous tenez dans vos bras, c'étoit moi sans doute !...., Vous souriez en le regardant !..... Vous souriez, juste ciel ! Oh !..... si vous aviez pu lire dans l'avenir, avec quelle horreur vous seriez descendue dans la tombe !...... Et moi, que n'ai-je trouvé la mort sur votre sein maternel !.......... Non, l'on ne tranchera point ma vie devant cette image révérée ; ce portrait sera ma sauve-garde...., Comme elle disoit ces

mots, Frikmann reparut et lui fit signe de le suivre...... C'en est donc fait!.., dit Clara d'une voix éteinte. O mon Dieu, prenez pitié du meurtrier et de la victime! Elle n'en put dire davantage, la parole expira sur ses lèvres décolorées, et, sans perdre connoissance, elle tomba dans un état d'anéantissement et de défaillance qui ne lui permit ni de marcher, ni même de se soutenir sur ses jambes. Frikmann lui donna le bras, ou, pour mieux dire, la porta, en se hâtant de sortir de l'appartement. Après avoir passé trois grandes pièces, il lui fit traverser un long corridor étroit et obscur; ensuite ils descendirent un petit escalier dérobé, et se trouvèrent sur une terrasse. Clara entendit là distinctement le mugissement des flots du Rhône, très-agité dans ce moment. Je connois donc enfin, se dit-elle intérieurement (car elle ne pouvoit articuler une parole), je connois donc le genre de mort qui

m'est destiné ! On va me précipiter dans le fleuve !....... La lune, cachée par des nuages, ne donnoit aucune clarté......... Les sifflements du vent, le bruit tumultueux des flots, un tonnerre menaçant, roulant au loin sans intervalle, l'obscurité profonde, rendue plus frappante par les traits rapides de lumière qui de temps en temps sembloient embraser le rivage; tout, aux yeux de Clara, paroissoit en harmonie avec l'horreur de ses pensées. Il lui sembloit que la nature entière se révoltoit contre un crime qui violoit toutes ses lois. Tout à coup Frikmann s'arrêta, et, d'une voix forte et ténébreuse, il dit en allemand cinq ou six mots qui furent répétés par les échos des deux rives. Une minute après, on entendit trois coups de sifflet; et Frikmann, ouvrant une porte, se trouva sur le rivage. Il fit encore une trentaine de pas, en côtoyant le Rhône; alors, un éclair éblouissant découvrit à Clara un

bateau tout près d'elle, dans lequel étoit un seul homme, enveloppé dans un manteau qui cachoit entièrement sa figure...... *C'est lui!* se dit Clara en frémissant...... Elle l'a vu! elle l'a reconnu! elle a déjà senti l'atteinte du coup mortel! car elle pense qu'elle sera poignardée avant d'être plongée dans le fleuve...... Ses cheveux se dressent sur sa tête...... Frikmann la remet brusquement dans les bras de cet homme, et s'éloigne aussitôt avec rapidité........ Clara immobile et glacée, ferme volontairement les yeux, afin de ne pas mieux apercevoir encore une fois l'assassin. Son cœur flétri n'a plus la force de palpiter: elle ne respire plus; mais elle a conservé le sentiment et la connoissance...... Elle reste ainsi suspendue un moment entre la vie et la mort.... Tout à coup, ô surprise! ô saisissement inexprimable ...... elle sent les bras qui la soutiennent la presser doucement, et elle entend soupirer et gé-

mir!...... Ce n'est point une erreur...... on répand des larmes!....... Dieu! le meurtrier de Jules, le père dénaturé qui sacrifia sa fille, seroit-il capable d'un mouvement de pitié!.... La nature outragée reprend-elle ses droits, et va-t-elle triompher de tant de barbarie!........ Ces étranges idées, loin de ranimer Clara, lui causèrent une nouvelle sorte d'effroi!...... Si la cruauté l'emporte, ce combat aura seulement prolongé son supplice; si la compassion est la plus forte, quelle scène va suivre ces moments pleins d'horreurs! comment recevoir les embrassements de ce père inhumain? que feroit-on de son inconcevable et tardive tendresse?...... Comment baiser cette main homicide?....... Comment reprendre l'ombre même du respect filial?...... Toutes ces pensées s'offrirent rapidement à l'imagination de Clara; et l'appareil d'une mort effroyable ne lui parut pas plus terrible........ Cependant les nuages qui

déroboient la clarté de la lune se dissipent, on voit renaître le jour le plus doux...... le vent s'apaise, le violent balancement du bateau attaché sur la rive se modère; dans cet instant, les bras qui soutiennent Clara la soulèvent et la posent assise sur un banc, et elle se trouve vis-à-vis l'objet d'une si douloureuse terreur; la lune éclairoit son visage baigné de larmes....... Clara lève sur lui avec épouvante un œil sombre et timide; mais à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle reprend toutes ses facultés, toute sa sensibilité; et se prosternant, elle s'écrie, avec un transport impossible à décrire, ô mon libérateur!.......... Elle reconnoît enfin son vénérable ami, elle embrasse les genoux du père Arsène!.......... Ma fille, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faut remercier! c'est lui qui vous sauve, c'est lui qui daigne calmer cette effrayante tempête, afin que vous ne soyez point engloutie dans les flots, car vous n'aurez,

pour vous conduire pendant plus de cinq heures sur ce dangereux fleuve, que le foible bras d'un vieillard.......... mais Dieu, protecteur de l'innocence, va guider cette frêle nacelle, ne craignons rien!........... Un enfant et un vieillard qui se livrent à la providence ne seront point abandonnés sur les ondes........ C'est à l'impie de trembler sur le vaisseau le plus solide et le mieux construit, un abîme est sous ses pieds!........ Mais nous qui n'attendons rien de notre force et de notre industrie, nous voguerons avec sécurité sous la garde du Très-Haut!.... Voyez, ma fille, voyez ces nuages s'abaisser, se dissiper vers l'horizon, et découvrir ce ciel d'azur!........ On n'entend plus le tonnerre, on ne sent plus qu'une douce fraîcheur........ jouissons avec reconnoissance de ce calme subit...... adorons celui qui commande aux éléments......... Ainsi qu'il dissipe les tempêtes des ondes et des airs, il peut, ma

fille, faire succéder aux orages de la vie des jours purs et sereins...... Clara écoutoit le père Arsène avec ravissement, elle ne pouvoit se rassasier du plaisir de le revoir; elle venoit de passer subitement d'une horrible agitation et du comble de la terreur à la douce sécurité et au repos le plus parfait; elle savouroit avec délices le bonheur de cette révolution, aussi miraculeuse qu'inopinée...... Mon père, dit-elle, en pressant dans ses mains les mains tremblantes du pieux vieillard, c'est votre sainteté qui fait mon salut; le ciel veille sur l'infortunée que vous protégez!........ Ah! malgré mon sort déplorable, vous me rattachez à cette vie si souvent menacée que je vous dois!.......... Vous venez de me faire connoître que mon cœur peut encore éprouver toutes les émotions et tous les transports de la joie la plus vive et la plus pure!......... Oui, je pourrai du moins désormais me rappeler un sou-

venir ravissant, celui où, jetant les yeux sur vous dans cette nuit mémorable, j'ai reconnu vos traits vénérables et chéris !...... Allons, mon père, laissons-nous aller au cours de ce fleuve, les ondes nous porteront vers une rive heureuse, où nous trouverons un asile paisible....... — Oui, ma fille, reprit le père Arsène, je l'ai déjà choisi pour vous dans ma pensée, cet asile, et vous y jouirez d'une parfaite tranquillité : vous saurez tout demain, maintenant ne songeons qu'à notre navigation. À ces mots, le père Arsène fit asseoir Clara sur de la paille fraîche, étendue dans le bateau, elle appuya sa tête sur la planche qui servoit de banc; car elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle fut ainsi couchée, le père Arsène détacha la barque et se mit à voguer; mais, au bout d'une heure, les forces épuisées du vieillard ne lui permirent plus de ramer; il fut obligé de suivre le conseil de Clara, il

laissa flotter le bateau, que le vent et le courant dirigeoient naturellement vers le lieu où il vouloit aller. Il éleva au ciel ses mains défaillantes qui ne pouvoient plus qu'implorer l'Eternel! Grand Dieu! dit-il, je remets cette enfant dans vos bras paternels......... Après avoir dit ces paroles, plein de confiance, il se leva; et, s'appuyant sur les deux rames, il se tint debout, afin de surveiller mieux la marche du bateau; il contemploit alternativement, et les cieux parsemés d'étoiles, et Clara dont toute l'attitude exprimoit le plus doux repos. En effet, après tout ce qu'elle avoit souffert, après avoir été, durant six mortels jours prisonnière et dans l'attente d'un crime affreux qui devoit lui coûter la vie, elle jouissoit d'un calme délicieux : en songeant qu'elle étoit sous la garde du plus vertueux de tous les hommes, elle aimoit à se voir à la merci des flots, et privée de tout secours humain; avec une

conscience aussi pure que la sienne, c'étoit se trouver plus spécialement sous la protection toute puissante de Dieu. Bientôt, cédant moins à la fatigue qu'à la douceur de ses pensées, elle s'abandonna sans prévoyance et sans inquiétude à la Providence, elle se laissa aller à l'assoupissement plein de charme, qui répandoit un baume rafraîchissant dans ses veines. O mon Dieu! dit-elle, nous flottons parmi des écueils, dans une barque fragile, sur un fleuve redouté; mais vous êtes avec nous!...... qui pourroit nous alarmer?....... ce doux sommeil qui s'empare de mes sens est un hommage de ma foi........ A ces mots, ses paupières appesanties se fermèrent, et elle s'endormit profondément. Le saint vieillard attendri veilla sur elle; il la regardoit avec complaisance en souriant, et cependant ses yeux étoient remplis de larmes!...... Cette nacelle offrit alors un

tableau digne d'attirer les regards du Créateur. On y voyoit, sous les traits les plus respectables et les plus touchants, l'heureuse sécurité de l'innocence et de la vertu!........ Des songes ravissants enchantèrent le sommeil de Clara; elle vit la troupe fortunée des anges entourer son bateau; les uns planoient sur sa tête, les autres imprimoient à la barque un mouvement rapide et doux; elle se sentoit mollement bercer sur les ondes, et elle découvroit dans le lointain des rivages charmants et la perspective la plus brillante..... Son imagination lui retraçoit mille passages consolants et sublimes des saintes Ecritures...... Il lui sembloit que des voix célestes et prophétiques lui répétoient ces paroles divines :

Il s'est levé pendant les ténèbres une lumière pour les bons.....

Celui qui vit sous la protection du Très-Haut demeurera ferme sous l'appui du Dieu du ciel.....

Il vous couvrira de ses aîles..........., sa vérité vous servira de bouclier..........

Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.......

Le Seigneur a fait éclater sa puissance en notre faveur........

Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie (1).

Tandis que le sommeil bienfaisant du juste réparoit les forces de Clara, et lui rendoit la fraîcheur et la santé, le père Arsène trouvoit aussi les plus douces consolations dans ses méditations et dans ses souvenirs. Dans cette vie consacrée toute entière à la religion et à l'humanité, il ne pouvoit pas se rappeler un seul malheur personnel. Orphelin dès son enfance, né d'une

(1) Psaumes 90, 111 et 115.

mère allemande qu'une mésalliance avoit placée en France dans une famille d'agriculteurs, il n'avoit connu de ses parens qu'un oncle établi en Allemagne, et une sœur et des neveux qu'il chérissoit, et qui vivoient dans une ferme auprès de la Rochelle. Engagé dans les ordres sacrés depuis sa première jeunesse, il avoit toujours été le religieux le plus exemplaire et le plus parfait. Dénué de toute ambition, il s'étoit constamment refusé aux honneurs de l'épiscopat. Louable modestie, dont ce siècle religieux a présenté plus d'un exemple (*b*).

On ne fera point le portrait du père Arsène, parce qu'un saint n'a point de caractère particulier; il n'a ni penchant ni système qui lui soit propre; il n'agit que d'après des préceptes connus; ce qu'il fait de plus héroïque n'est jamais qu'une suite de son obéissance; il a perdu le droit frivole d'étonner; on ne se récrie point sur ses actions les

plus sublimes, on dit seulement : Il est fidèle, il est conséquent; ce n'est pas lui qu'on admire; c'est la loi divine qui le guide.

La religion peut seule nous détacher de nous-mêmes, en nous donnant par ses magnifiques promesses le plus puissant intérêt à nous attacher à tous les êtres souffrants. Le père Arsène ne connoissoit que les nobles douleurs causées par la pitié; chacune de ses peines avoit laissé dans sa conscience un sentiment consolateur, et préparé pour son heure dernière un souvenir précieux. Nul homme n'étoit aussi facile à pénétrer que lui. Quand on le voyoit rêveur ou vivement occupé, on étoit sûr qu'il méditoit une bonne œuvre, ou qu'il travailloit à l'accomplir. Versoit-il des larmes, on pouvoit dire : Il pleure sur les maux d'autrui. La gaîté brilloit-elle sur sa vénérable physionomie, on s'honoroit de partager sa joie, certain que le prin-

cipe en étoit touchant et vertueux. Le père Arsène étoit-il né sensible? on l'ignore. Comment la pratique constante de la perfection évangélique ne donneroit-elle pas la sensibilité la plus délicate et la plus exaltée? Peut-on voir sans cesse des infortunés sans s'attendrir? Peut-on se dévouer sans aimer? Peut-on s'imposer la loi de cacher avec soin tout ce qu'on fait de bien, sans en jouir intérieurement avec plus de charmes?..... Hélas! qui de nous n'a pas connu que le récit, ou même la confidence d'une action vertueuse, altère toujours la douceur et la pureté du souvenir qu'elle laisse!....

Le père Arsène avoit pour Clara un attachement paternel, qui, fortifié par les malheurs et la conduite de cette infortunée, étoit devenu le sentiment dominant de son cœur, et le plus tendre qu'il eût jamais éprouvé. Sa piété le préservoit des inquiétudes déchirantes qu'il

auroit dû naturellement avoir. Ce n'est que dans les âmes religieuses que l'espérance, appliquée même à cette vie, peut avoir une force que rien n'altère; elle est sans bornes, parce qu'elle se fonde sur la puissance de Dieu; et comme elle ne peut naître que par le désir de voir triompher la justice et l'innocence, elle est inébranlable. Le père Arsène étoit persuadé que Clara seroit un jour justifiée d'une manière éclatante. Il le demandoit à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il étoit parvenu à n'en pas douter; car l'une des récompenses des prières ferventes est de soulager l'âme du poids de l'inquiétude, et de la remplir de la plus ferme confiance.

Durant le reste de la nuit, le père Arsène reprit plus d'une fois les rames, et se remit au travail. Clara dormoit toujours; mais un quart d'heure après le lever du soleil, le vieillard enchanté, découvrant le bois où l'on devoit s'arrêter : Réveillez-vous, ma fille, s'écria-

t-il, réveillez-vous ; nous voilà près du rivage solitaire où nous allons débarquer!.... A ces mots, Clara se soulève, joint les mains et remercie le ciel!........ Maintenant, dit le vieillard, vous voilà hors de tout danger!........ Enfant de la Providence!....... non, ce n'est point en vain que Dieu vous a préservée deux fois d'une mort affreuse qui paroissoit inévitable ; puisque sa bonté vous fit descendre de l'échafaud, et qu'elle vient de vous tirer du sinistre château de Rosmal, elle vous réserve de hautes destinées...... Ma fille, tout est possible à Dieu, vous serez heureuse!.....—Ah! répondit Clara, depuis que je vous dois la vie, j'ai le pressentiment que j'obtiendrai, sinon le bonheur, du moins la tranquillité!...... C'est à vous, mon généreux protecteur, à me rendre digne d'un meilleur sort, en perfectionnant cette raison dont vous avez développé les premières lueurs........ L'école du malheur me sera moins utile que

vos sages conseils!...... — Mon enfant, reprit le père Arsène, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'écarter de votre souvenir un homme intéressant et vertueux, mais qui ne peut jamais devenir votre époux. — Oui, je vous promets de ne jamais penser à lui volontairement. Mais cet effort me sera moins pénible, quand je pourrai croire que cet infortuné supporte la vie sans désespoir. Si le temps amène pour lui quelques consolations, ne me le laissez point ignorer ; alors j'aurai moins de peine à ne pas m'occuper de lui!......... Oh! puisse-t-il trouver une épouse tendre et vertueuse! puisse le ciel lui redonner un fils digne de le consoler! Mes vœux les plus ardents seroient exaucés!....... — Ma fille, vous apprendrez par moi tous les changements qui pourront arriver dans sa situation. Comme il disoit ces mots, la barque touchoit le rivage. Le bon religieux chargea sur ses épaules une petite valise

qui contenoit une partie des vêtements de Clara, et que Frikmann avoit portée dans le bateau, tandis que Clara, arrachée de son appartement, étoit dans celui de Montalban. On descendit à terre, et le père Arsène, donnant le bras à Clara : Maintenant, lui dit-il, vous devez quitter pour toujours le nom malheureux que vous portez. Désormais vous vous appellerez Olympe. D'ailleurs vous ne serez point obligée de faire des mensonges ou de conter une fausse histoire ; il suffira de dire, dans les lieux où je vous mène, que vous avez éprouvé de grands malheurs sans les mériter, et que vous avez besoin d'asile. Clara fut charmée de changer de nom ; il lui sembla que c'étoit changer de destin, qu'elle alloit renaître et recommencer une nouvelle carrière : elle ne pouvoit envisager de bonheur avec des souvenirs affreux, ineffaçables ; mais elle jouissoit de la douceur de se trouver délivrée du

poids accablant de l'ignominie et de ne plus dépendre que du père Arsène.

Après avoir fait cinq ou six cents pas, en tournant le dos au fleuve, on se trouva sur la lisière d'un bois charmant, et Clara se retournant admira la vue délicieuse formée par le Rhône sur la rive opposée, et la beauté du soleil levant. Le père Arsène lui proposa de s'arrêter, et de déjeûner là, car il avoit apporté du fruit dans un petit panier que Clara tenoit à son bras. Ils s'assirent sur l'herbe; et, après un repas frugal, Clara questionnant le père Arsène sur les moyens qu'il avoit employés pour la délivrer, il satisfit sa curiosité dans ces termes :

« En recevant votre billet, je fus « d'autant plus affligé que j'imaginai « facilement le sort qu'on vous prépa- « roit !.... Cependant, sachant que le « maître du château de Rosmal étoit « retenu pour une quinzaine de jours à « Paris, j'eus l'espoir, avec l'aide du

« ciel, de vous sauver. Je désirois, « suivant vos intentions, ne pas tou- « cher à la somme qui me restoit de « votre diamant vendu; et, tandis qu'un « ami préparoit tout pour mon voyage, « je vendis toutes vos pierreries; j'en « eus quatre mille francs. Ne trouvant « pas cette somme suffisante, je m'a- « visai, pour l'augmenter, d'un moyen « qui me réussit. Je suis connu de l'As- « sociation charitable, composée des « dames de tout rang et de tout âge, « formée par les soins du vertueux « Vincent de Paul. Je savais que ces « dames n'hésitent jamais à faire une « bonne œuvre, que leur magnifique « libéralité fournit à la fois les fonds « nécessaires pour des établissements « publics, et des sommes immenses « pour des aumônes particulières et « secrètes (*c*). J'allai trouver la jeune « dame qui les préside (1) : sans nom-

(1) La présidente Goussault.

« mer ni désigner personne, et sans em-
« ployer de déguisements, j'intéressai
« vivement cette dame. Je lui dis qu'une
« jeune personne, parfaitement inno-
« cente, dont j'étois le directeur, ve-
« noit d'être enlevée par les ordres
« d'un homme pervers ; mais que si je
« pouvois aller promptement à son se-
« cours, j'avois une espérance très-fon-
« dée de la sauver. Ce récit me valut
« cent louis. Je partis aussitôt en poste
« dans une petite carriole qui me fut
« prêtée. Je connoissois ce pays, où je
« suis venu plusieurs fois en mission.
« Je me rendis d'abord dans le lieu où
« je vais vous mener, certain de trou-
« ver là un ami fidèle qui pourroit
« m'être utile. J'avois laissé ma voiture
« à trois lieues de cette solitude, et je
« vins ici à cheval. Je dis seulement à
« mon ami que je reviendrois chez lui
« passer un jour avec une jeune per-
« sonne nommée *Olympe*, et je con-
« vins avec lui de ce qu'il pouvoit faire

« pour moi. Il y a huit lieues d'ici à
« Rosmal; mais, voulant m'y rendre
« seul, il m'eût été impossible d'aller
« ainsi par eau contre le cours du fleuve.
« Le chemin par terre est excessive-
« ment difficile; on ne peut le faire
« qu'à pied; il faut sans cesse gravir
« des montagnes et des roches escar-
« pées, ou suivre des sentiers étroits
« et tortueux entourés de précipices.
« Cependant il fallut prendre cette
« route. Mercredi dernier je partis une
« heure avant le jour, un peu avant
« cinq heures du matin; j'avois mis
« quelques provisions dans un havre-
« sac, car je devois être treize ou qua-
« torze heures en route, et je ne vou-
« lois m'arrêter dans aucune chaumière.
« Comme je vous l'ai dit, j'avois déjà
« fait deux fois ce voyage pour aller
« donner des instructions religieuses
« aux pâtres dispersés sur ces monta-
« gnes, qui n'avoient alors ni pasteurs
« ni églises. J'ai contribué depuis à leur

« procurer ces secours spirituels, et j'ai
« eu la satisfaction de poser la première
« picrre de la première église rustique
« bâtie parmi ces rochers. Aussitôt que
« parut le jour, je me retrouvai avec
« plaisir dans ces lieux sauvages que
« j'avois parcourus pour la première
« fois dans ma jeunessc. J'aimois à me
« rappeler combien la religion avoit
« adouci les mœurs rudes et grossières
« de ces paysans, et les preuves de re-
« connoissance et d'attachement qu'ils
« m'avoient prodiguées; en même temps
« ce souvenir me faisoit craindre de les
« rencontrer, certain qu'ils voudroieut
« m'arrêter plusieurs jours. J'évitai
« avec soin de passer devant les chau-
« mières et devant le seul petit village
« qui soit situé dans cette étendue de
« pays. Dix ans s'étoient écoulés depuis
« mon dernier voyage, et je reconnois-
« sois parfaitement ma route. Les pays
« très-peuplés changent sans cesse d'as-
« pect ; l'homme, qui doit rester si peu

« de temps sur la terre, n'est jamais
« content de son séjour : son incons-
« tance même prouve que rien là ne
« doit le satisfaire et le fixer ; dès qu'il
« est en force et qu'il en a les moyens,
« il bouleverse ce qu'il ne peut embel-
« lir. Dans les déserts, tout est immua-
« ble comme la nature. Je reconnois-
« sois tout ce que j'avois vu jadis ; je
« n'admirois rien de perfectionné, mais
« je ne trouvois rien de détruit.

« A midi je fus obligé de me reposer :
« la chaleur étoit excessive, et ma fa-
« tigue extrême. Je m'assis à l'ombre,
« auprès d'une source dont le murmure
« et la fraîcheur sembloient inviter au
« repos, et, au bout de quelques mi-
« nutes, je m'endormis. Je me réveillai
« après une heure de sommeil ; mais je
« me trouvai si appesanti, que j'eus
« beaucoup de peine à me relever pour
« continuer ma marche. J'aurois vive-
« ment regretté la vigueur que les an-
« nées m'avoient ôtée, si je n'eusse

« pensé que Dieu donne toujours la
« force nécessaire pour accomplir une
« bonne œuvre. En effet, sans un se-
« cours divin, je n'aurois jamais pu me
« rendre le jour même à Rosmal. En-
« core assoupi, je marchois lentement;
« et j'avois à peine fait cent pas, que
« j'entendis un grand nombre de voix
« parler bas tout près de moi. J'avançai,
« et mon étonnement fut extrême en
« voyant une table dressée sous l'om-
« brage formé par six beaux mûriers:
« la table, posée devant une roche ta-
« pissée de verdure qui pouvoit servir
« de siége, étoit couverte de fruits et
« de laitage; à la droite du siége rus-
« tique s'élevoit un autre rocher, d'où
« s'élançoit en cascade une fontaine de
« l'eau la plus pure. Ces bons pâtres
« m'avoient aperçu dans l'instant où je
« venois de m'endormir; ils s'étoient
« rassemblés à la hâte au nombre de
« vingt-cinq ou trente, et m'avoient
» préparé cette douce surprise. Il fallut

« encore s'arrêter là, et se mettre à
« table. Les pâtres se pressoient autour
« de moi, en parlant tous à la fois. L'un
« se vantoit de m'avoir le premier re-
« connu, l'autre d'être allé chercher
« ses voisins; plusieurs femmes me re-
« mercioient de les avoir mariées jadis.
« On m'amenoit des enfans de neuf à
« dix ans que j'avois baptisés dans mon
« dernier voyage; on me supplioit de
« séjourner dans ces montagnes, et l'on
« m'accabloit de questions sans écouter
« les réponses. Pendant mon repas
« champêtre, d'autres montagnards ac-
« coururent de tous côtés, et bientôt la
« multitude qui m'environnoit se trouva
« triplée; enfin je parvins à me faire
« écouter. A cette scène bruyante suc-
« céda tout à coup le plus profond
« silence. Je déclarai que j'étois obligé
« de me rendre le soir au lieu où l'on
« passe le bac, pour aller à Rosmal,
« mais que je promettois de revenir
« l'été prochain, uniquement pour eux,

« si mes supérieurs me le permettoient,
« et si Dieu ne disposoit pas de moi
« d'ici là. Alors on ne me retint plus;
« mais on s'écria qu'il falloit m'accom-
« pagner durant les deux premières
« lieues, parce que c'étoit le chemin le
« moins praticable de toute cette côte,
« et qu'ils me porteroient dans les en-
« droits les plus dangereux. Il fut dé-
« cidé qu'on tireroit au sort pour me
« donner quatre guides, et le sort tomba
« sur quatre jeunes montagnards qui
« me suivirent en effet. Comme je me
« disposois à partir, toute la multitude
« me demanda ma bénédiction, que je
« leur donnai avec un profond atten-
« drissement, debout sur la roche qui
« m'avoit servi de siége pendant le
« dîner. Ce fut ainsi que je me séparai
« de ces bonnes gens; et jamais un
« guerrier, un potentat, en revoyant
« le pays conquis par sa valeur, n'é-
« prouva une satisfaction comparable
« à celle que je ressentis en me retrou-

« vant dans ces contrées sauvages, au
« milieu de ce troupeau fidèle dont je
« fus le premier pasteur. Mes guides
« me furent très-nécessaires; ils m'é-
« pargnèrent toutes les fatigues de la
« route la plus pénible; car, malgré ma
« résistance, ils me portèrent durant
« une partie du chemin, et même ils
« me l'abrégèrent beaucoup en me pre-
« nant sur leurs épaules pour passer
« un torrent dans lequel ils se plongè-
« rent, s'enfonçant dans l'eau jusqu'à
« la ceinture. Arrivés à un lieu nommé
« la Roche des Eglantiers, nous nous
« quittâmes; je tirai de mon bréviaire
« quatre images que je leur distribuai,
« et qu'ils reçurent avec la foi et la sim-
« plicité de reconnoissance la plus tou-
« chante.

« J'arrivai au bac à sept heures du
« soir. En moins de vingt minutes je
« me trouvai sur l'autre rive, et à deux
« cents pas du château de Rosmal. Il
« faisait nuit, mais le temps étoit clair

« et serein, et je bénis le ciel en aper-
« cevant les tours de ce vieux château.
« Je vis une lumière au second étage,
« et je m'attendris, en pensant que
« c'étoit peut-être là votre chambre :
« je vous vis, ma fille, remplie de
« craintes sinistres, de terreurs, de
« résignation et de piété. J'aimois à
« penser que, tandis que vous invo-
« quiez Dieu, votre prière s'exauço
« et que Dieu me conduisoit vers vous
« pour vous délivrer!........ Je m'avan-
« çai seul vers la grille du château,
« dont la morne tranquillité me sur-
« prit. Je sonnai: au même instant
« une vieille servante, avec un accent
« allemand, vint me parler. Je me fis
« connoître pour un reli ieux ; je de-
« mandai l'hospitalité : elle m'ouvrit
« la grille sur-le-champ. Elle me con-
« duisit dans une petite chambre au
« rez-de-chaussée, m'y laissa seul, et
« revint un moment après en appor-
« tant de la lumière et des draps pour

« faire mon lit. Je lui demandai si le
« maître du château étoit chez lui.
« Non, répondit-elle; mais il arrivera
« sous peu de jours. Je lui fis encore
« quelques questions; je m'aperçus
« que cette femme n'osoit parler, et
« qu'elle en avoit néanmoins grande
« envie, ce qui donnoit un singulier
« tour à sa conversation. Elle me ré-
« pondoit d'abord avec une sécheresse
« qui m'imposoit silence; et ensuite,
« sans être interrogée, elle me conto
« d'elle-même plusieurs choses avec le
« ton mystérieux de la confiance. C'est
« ainsi qu'elle m'apprit que Frikmann,
« concierge du château, étoit Alle-
« mand, ne savoit pas un mot de fran-
« çais, aimoit beaucoup l'argent, e
« disposoit de tout en l'absence de son
« maître, qu'il servoit par intérêt et
« par habitude beaucoup plus que par
« attachement. Je profitai de toutes
« ces lumières, et je connus que le
« ciel m'avoit véritablement choisi

« pour vous délivrer, puisque, par un
« bonheur qui ne peut être l'effet du
« hasard, je savois parfaitement l'alle-
« mand, ayant passé ma première jeu-
« nesse chez des parens de ma mère, et
« si je n'avois pu m'exprimer dans cette
« langue, mon voyage eût été entière-
« ment inutile.

« Je me couchai plein d'espérance.
« Je me levai avec le jour, et je fis
« dire à Frikmann, par la servante,
« que je désirois l'entretenir un mo-
« ment, que je l'attendrois sur le bord
« du Rhône près de la maison du
« batelier, et je sortis aussitôt du
« château, ne voulant pas, après ma
« confidence, m'y trouver renfermé
« au pouvoir du concierge. Frikmann
« vint me joindre sur les sept heures
« du matin. Je lui dis brièvement
« qu'une personne charitable, touchée
« de vous savoir entre les mains d'un
« père sévère et rigoureux, vouloit
« vous placer, pour le reste de vos

« jours, dans une solitude où vous ne
« seriez jamais connue; que vous chan-
« gériez de nom; que l'on feroit cou-
« rir le bruit de votre mort, et que j'a-
« vois imaginé une manière de vous
« emmener qui rendroit ce plan très-
« possible; et je lui en rendis compte.
« Enfin, j'ajoutai que s'il acquiesçoit à
« ma proposition, je lui donnerois
« cinquante louis. Frikmann réfléchit
« comme un homme très-tenté; puis
« il me répondit que son maître lui
« mandoit qu'il le récompenseroit ma-
« gnifiquement, s'il vous gardoit avec
« une parfaite vigilance. Je lui dis que
« son maître étoit ruiné. Frikmann
« n'eut pas l'air de me croire; il me
« demanda quelques heures pour faire
« ses réflexions, et me quitta sans rien
« conclure. Un événement inattendu
« le détermina tout à coup. Ce jour
« même des gens de justice, conduits
« par deux créanciers, vinrent visiter
« le château, et mettre les scellés par-

« tout. Alors Frikmann, connoissant,
« à n'en pouvoir douter, l'état des af-
« faires de son maître, n'hésita plus, il
« vint me retrouver : nous convînmes
« qu'il vous ameneroit à minuit pour
« vous remettre entre mes mains. Je
« lui donnai dix louis d'arrhes, et je
« promis de lui donner le reste quand
« vous entreriez dans le bateau; ce
« que je fis effectivement. Vous étiez
« si troublée que vous ne remarquâtes
« pas que je lui donnois une bourse,
« qu'il reçut en tenant la corde atta-
« chée à la barque, et qu'il ne lâcha
« cette corde qu'après avoir examiné
« et compté la somme. Je revis encore
« Frikmann, qui m'apporta la valise
« qui contenoit vos vêtements. Voici
« la fable que Frikmann doit conter à
« son maître : il lui écrira que vous
« ayant logée dans l'appartement dé-
« signé par lui, vous aviez conçu la
« folle idée de vous échapper par l'une
« des fenêtres qui donne directement

« sur le Rhône, parce que vous aviez
« pu voir un bateau vide attaché à un
« anneau de la muraille; que durant
« la nuit vous aviez lié vos draps cou-
« pés en lanières à votre fenêtre; que
« le lendemain on avoit trouvé cette
« lanière rompue, votre fenêtre ou-
« verte, l'un des rebords du bateau
« ensanglanté, et un pan de robe de
« mousseline accroché au bateau. En
« effet, toutes ces choses seront ainsi
« préparées par Frikmann et vues par
« des témoins; ainsi il passera pour
« certain que vous avez péri dans le
« Rhône. D'ailleurs Frikmann ne peut
« être soupçonné de séduction, puis-
« que vous n'aviez ni or ni pierreries
« à lui donner. Il ne craint plus le
« retour de son maître, qui, prévenu
« par un courrier de la saisie faite au
« château, n'osera plus y revenir. Il
« va chercher à se placer d'une autre
« manière, et je lui ai dit que s'il vous
« gardoit fidèlement le secret sur votre

« existence, même après avoir quitté
« son maître, il pouvoit avec confiance
« recourir à moi pour le protéger et le
« servir avec zèle, et je lui ai donné
« une adresse pour m'écrire en cas de
« besoin. J'aurois désiré vous instruire
« moi-même de ces détails, et vous
« épargner une partie des terreurs que
« vous avez dû éprouver lorsqu'on
« vous entraîna au milieu de la nuit
« sur les rives du fleuve; mais Frik-
« mann, par une défiance ridicule,
« n'a jamais voulu se charger de vous
« remettre un billet écrit en français
« qu'il n'auroit pu lire. Il a même re-
« fusé de vous porter ma simple si-
« gnature, répétant toujours que cela
« étoit inutile au succès de la chose.
« Il est vrai qu'ignorant le crime de
« son maître, il ne pouvoit savoir tout
« ce que vous aviez à craindre de lui.
« Je ne puis vous exprimer ce que je
« ressentis en vous attendant dans le
« bateau, depuis neuf heures du soir

« jusqu'à minuit ! Non que je doutasse
« du succès; la tempête affreuse qui
« s'éleva n'ébranla pas un seul instant
« ma foi; mais je songeois à vos crain-
« tes, et je souffrois avec vous !....

« Grand Dieu! disois-je, c'est pour
« faire éclater mieux votre puissance
« aux yeux de cet enfant, que vous
« avez choisi pour son libérateur un
« foible vieillard! Vous voulez que ces
« débiles mains la conduisent au port,
« malgré la nuit profonde, malgré les
« flots irrités, les vents contraires et
« l'orage! Elle ne s'est point *appuyée*
« *sur un bras de chair*; elle a mis en
« vous toute son espérance, et vous
« voulez qu'elle reconnoisse que c'est
« à vous seule qu'elle doit son salut!...
« Non, ces nuées épaisses qui voilent
« les cieux, ces éclats de la foudre ne
« sauroient m'effrayer! Ne pouvez-vous
« pas, Seigneur, par un mot de misé-
« ricorde, dissiper les ténèbres, *éclai-*
« *rer ceux qui sont assis dans l'ombre*

« *de la mort, et conduire nos pieds*
« *dans le chemin de la paix* (1)?.........
« Tout à coup j'entendis se rompre,
« avec un fracas épouvantable, les mâts
« d'un grand bateau amarré près du
« bac, et dont j'avois admiré, durant
« le jour, la grandeur et la solidité; et
« notre frêle barque, si violemment
« ballotée, résistoit à tout l'effort de
« la tempête!........... Ah! m'écriai-je,
« qu'est-ce que la force apparente, si
« Dieu ne la soutient pas?....... Comme
« je disois ces paroles, j'entendis la voix
« de Frikmann qui me parloit en alle-
« mand pour me donner le signal con-
« venu. Quand vous entrâtes dans le
« bateau, je remerciai Dieu qui, en me
« confiant un dépôt si cher, me com-
« mandoit de consacrer tous mes soins
« à sa conservation, puisqu'il me don-
« noit pour vous une affection si pater-
« nelle.......... Vous étiez presque éva-

(1) Cantique de Zacharie.

« nouie; je craignis de vous causer une
« révolution funeste en me faisant con-
« noître brusquement......... et j'hésitai
« quelques minutes à vous parler!..... »
Vous savez le reste, ma fille...... Clara, pénétrée d'attendrissement et de reconnoissance, essuya ses yeux pleins de larmes. Oui, dit-elle, je suis votre enfant, je ne veux vivre désormais que pour vous obéir, certaine que je ferai toujours ainsi la volonté de Dieu.

Dans ce moment, on entendit sonner une cloche, ce qui, dans ce lieu désert, surprit Clara. Il est sept heures, dit le père Arsène; venez, ma fille, entendre la messe; j'aurois voulu vous informer de mes projets sur vous.... — Mon père, interrompit Clara, dans cette nuit où le ciel nous a guidés si miraculeusement, m'avez-vous vouée à Dieu? Mon âme tout entière ratifieroit cet engagement!........ — Non, ma fille, vous êtes libre. Qui sait les desseins de Dieu sur vous!....... J'avoue qu'un cloître seroit

l'asile que je préférerois à tout autre, si vous me permettiez d'y fixer à jamais ma destinée par des vœux irrévocables. — Dans votre situation, c'est une chose impossible : si l'on déclaroit qui vous êtes, on ne vous recevroit pas, ou votre père pourroit s'y opposer ; vous retomberiez sous son autorité, et d'ailleurs vous me feriez manquer à la parole que j'ai donnée à Frickman. Il faudroit donc vous faire admettre sous un nom supposé, et même produire un faux acte baptistaire. Ainsi, vous voyez qu'il n'y faut pas penser ; et, puisque vous me donnez sur vous les droits d'un père, je vous défends, ma fille, de vous lier sur ce point par aucun vœu secret et conditionnel. — Je vous obéirai, et croyez, mon père, que jamais je n'aurois fait un vœu sans vous consulter.

En parlant ainsi, le père Arsène et Clara traversoient le bois : après avoir marché un demi-quart d'heure, Clara

aperçut un ermitage bâti sur une colline, entouré d'une jolie vigne. Presqu'au même moment, on vit descendre de la colline un vénérable ermite, quoique moins âgé de dix ou douze ans que le père Arsène. Voilà, dit ce dernier, mon ami le plus cher !....... En effet, la joie brilloit sur le visage de l'ermite en s'avançant vers le père Arsène, qu'il aborda avec l'expression de la tendresse la plus respectueuse. Clara, qui n'avoit jamais vu d'ermite, regardoit celui-ci avec une curiosité mêlée d'étonnement; car la beauté de sa figure, la noblesse et la politesse de ses manières, donnoient à toute sa personne quelque chose de très-frappant. Il étoit suivi d'un jeune homme de treize ou quatorze ans, son élève, seul compagnon de sa solitude, qui, par son ordre, débarrassa le père Arsène de la valise de Clara, et la porta à l'ermitage. On monta la colline, et laissant à gauche l'ermitage, on entra

dans une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher par la seule nature ; une simple haie de bois d'épine en fermoit l'entrée. L'intérieur étoit parfaitement éclairé par une ouverture faite au milieu du plafond ; des festons et des guirlandes de pampre, de lierre, de roses sauvages et de liserons, s'échappoient autour de cette ouverture ; et, suspendus en l'air, retomboient dans la caverne, en formant à cet endroit de la voûte une élégante couronne de verdure et de fleurs. Au fond de la grotte s'élevoit un simple autel de pierre grise polie, entouré de superbes orangers, et placé à côté d'une fontaine naturelle dont l'eau limpide et pure s'étoit creusé un ruisseau dans le milieu de ce temple champêtre. L'ermite, en consacrant cette grotte où sa sépulture étoit marquée, avoit fait une fondation par laquelle l'un des religieux du couvent de la petite ville voisine étoit

obligé d'y venir dire la messe tous les jours.

On n'entra jamais dans cette église rustique par hypocrisie, ou par bienséance, ou par curiosité, pour admirer les chefs-d'œuvre des arts. La prière y fut toujours l'expression fidèle d'un sentiment profond; la foi plus parfaite, la piété plus tendre y trouvoient aussi plus de consolation. Ce fut là que Clara, remerciant Dieu avec toute l'effusion d'un cœur sensible et reconnoissant, reprit non seulement de nouvelles forces; mais une vie nouvelle. Clara pria avec espérance pour Valmore!...... Elle pouvoit là s'occuper encore de lui, la religion lui permettoit de déposer dans le sein de Dieu des vœux si purs, que la seule charité chrétienne auroit pu les former. Dieu daigna lui répondre......... Tout à coup elle tressaille; ses joues se colorent du plus vif incarnat, ses yeux, baignés de larmes, restent fixés à la voûte; ses

mains jointes se serrent avec transport...... Dieu lui parle !..... elle ne respire plus, elle écoute; une voix secrète, mais distincte, lui dit : *Tu seras heureuse, même sur la terre. Plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances.* Cet oracle consolateur, qui pouvoit être produit par l'imagination, fut recueilli par la foi la plus vive, et il changea subitement le destin de Clara. Au lieu de la force donnée par le courage et la résignation qu'elle avoit eus jusqu'alors, elle fut revêtue, non, pour un moment d'exaltation, mais à jamais, de la force triomphante, inspirée par la confiance et par la certitude d'un éclatant succès. Une joie céleste entra dans son cœur, en guérit toutes les blessures, le remplit tout entier, et s'y fixa. Débarrassée de toute prévoyance comme de toute inquiétude, elle ne vit plus dans son existence qu'un seul soin

nécessaire, celui de ne jamais s'écarter un instant de la route glorieuse de la vertu. Elle sortit de la grotte sainte, fortifiée contre le passé, satisfaite du présent, et calme sur l'avenir.

Cette révolution dans l'existence de Clara fut préparée par tant de pensées habituelles, par une vie si remplie d'innocence, et par un si grand nombre de sacrifices généreux, que, même en la considérant seulement comme le simple effet produit par une imagination exaltée, elle n'aura rien de surprenant pour ceux qui connoissent le cœur humain. Mais cette puissance merveilleuse et souveraine de l'imagination n'est donnée qu'à la vertu, le vice ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur les sens, et non sur les plus nobles parties de nous-mêmes; il enflamme le sang, la vertu élève l'âme : une extrême exaltation ne sauroit exister sans un grand motif d'admiration et d'amour; et l'une

des malédictions de la Sagesse suprême contre le vice et la fausse vertu fut cet anathême : *Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme.*

On quitta la grotte pour aller à l'ermitage, où l'on trouva un repas champêtre d'une élégante simplicité. Le père Arsène dit à Clara qu'il comptoit la mener chez sa nièce, dans une riche ferme auprès de la Rochelle : et pour éviter d'être remarqués dans ces environs, poursuivit-il, nous resterons ici jusqu'à la nuit ; alors, avec des chevaux qu'on nous procure, nous nous rendrons à la petite ville voisine ; nous y trouverons, à neuf heures du soir, une voiture publique qui nous conduira à la Rochelle. Clara trouva cet arrangement parfait; et, après le dîner, montrant un extrême désir de connoître les causes de l'amitié réciproque de l'ermite et du père Arsène : J'aurai, lui dit l'ermite, un grand plaisir à satisfaire votre curiosité, car le

père Arsène est le seul héros de mon histoire ; et le récit de mes malheurs sera toujours aussi celui de ses bienfaits et de ses actions généreuses. Ici le père Arsène interrompit son ami avec une sorte de sévérité pour refuser ces éloges et pour les défendre ; l'ermite promit de ne plus le louer que par les faits ; et, après un moment de recueillement, il reprit la parole et conta l'histoire suivante :

« Je n'entrerai point dans les détails « des erreurs de ma jeunesse. Je ne « dois me les rappeler que pour les dé- « plorer devant Dieu !...... Je ne vous « entretiendrai que des résultats de mes « fautes, et de l'événement qui m'a con- « duit ici.

« Je suis le dernier rejeton d'un « sang illustre...... Mon nom, que j'ai « fait vœu de taire, ne sera jamais « connu que du père Arsène....... Des « passions violentes égarèrent ma jeu-

« nesse; elles m'entraînèrent dans des
« imprudences et dans des profusions
« qui causèrent ma disgrâce à la cour,
« et la perte presque entière de ma
« fortune. Ce fut à cette époque (j'a-
« vois vingt-cinq ans) qu'un incident
« malheureux me procura le bonheur
« de connoître le père Arsène. Étant à
« Paris, au mois de septembre, je fus
« réveillé tout à coup, sur la fin de la
« nuit, par un grand tumulte; je me
« levai précipitamment, et j'appris que
« le feu venoit de prendre avec vio-
« lence à la maison qui touchoit la
« mienne. Les premiers secours furent
« mal donnés, et en moins de vingt
« minutes l'incendie fit des progrès
« effrayants. J'étois descendu dans ma
« cour; le jour commençoit à paroître,
« et je vis que le feu alloit gagner
« ma maison, si la communication
« n'étoit pas promptement coupée, et
« je n'eus à cet égard aucune espé-
« rance, parce que ce côté étoit trop

« embrasé pour qu'on osât en appro-
« cher; les maçons placés sur les toits
« s'en éloignoient tous, lorsque je vis
« paroître une troupe de religieux
« marchant courageusement sur ces
« toits brûlants qui s'écrouloient de
« toutes parts : soldats intrépides de la
« religion, héros de la charité chré-
« tienne, bravant le danger et la mort,
« non pour la gloire humaine, ou pour
« la fortune, mais pour sauver la vie
« ou seulement les propriétés de leurs
« frères, eux qui renoncent pour ja-
« mais à tous les biens terrestres!.......
« Ils s'emparèrent des haches que te-
« noient les maçons fuyards; mais ils
« étoient devancés par l'un d'entre
« eux qui s'avançoit à leur tête, et
« qui, par sa taille haute et majes-
« tueuse, et l'assurance de son main-
« tien, paroissoit fait pour commander
« aux autres. En effet, il se précipita
« dans l'endroit le plus dangereux, et
« donna le premier coup de hache, en

« même temps il avoit l'œil sur ses
« compagnons, et leur indiquoit ce
« qu'ils devoient faire ; ils coupèrent
« la communication, et leur retraite
« fut très-périlleuse, surtout pour
« celui dont j'avois particulièrement
« admiré le courage et la présence
« d'esprit ; car s'étant beaucoup plus
« avancé que les autres, il se retira le
« dernier, et son agilité ne put le pré-
« server de plusieurs brûlures aux
« jambes et aux bras ; il reçut une
« blessure plus grave encore ; une so-
« live enflammée tombant sur son
« épaule la lui démit........ La violence
« du coup le terrassa ; tous les specta-
« teurs rassemblés dans ma cour et
« dans la rue le crurent tué ; il avoit
« fixé sur lui l'attention générale, et
« l'intérêt qu'il inspiroit se manifesta
« par un seul cri de toutes les voix
« réunies de cette multitude ; aussi la
« joie fut-elle universelle lorsqu'on le
« vit se relever et marcher...... Je volai

« dans cette maison voisine, et j'y « arrivai au moment où ce brave religieux, couvert de blessures, et dans « l'état le plus déplorable, étoit enfin « descendu dans un petit jardin ; plusieurs personnes le soutenoient dans « leurs bras, car ses forces l'avoient « tout-à-fait abandonné. Je m'emparai « de lui, en disant que j'en avois le « droit, puisqu'il venoit de préserver « ma maison de l'incendie ; j'aidai à le « transporter dans la mienne ; j'envoyai chercher un chirurgien, je le « vis panser, et je le gardai jusqu'à « ce qu'il fût en état d'être transporté « sans danger dans son couvent, où, « malgré mes instances, il vouloit absolument retourner. Vous devinez « facilement que ce religieux étoit le « père Arsène, âgé alors de trente-huit ans !........ Trente années se sont « écoulées depuis...... Le temps a produit de l'altération dans ses traits, « mais son cœur n'a point changé !.......

« Depuis cette époque, ma vie ne
« fut qu'un enchaînement affreux d'in-
« fortunes. Enfin la trahison la plus
« noire, et l'abandon total d'une per-
« sonne que j'avois le malheur d'aimer
« passionnément, mirent le comble à
« tant de maux. Cependant un lien me
« retenoit encore à la vie, il me restoit
« un ami fidèle !..... La guerre s'étant
« rallumée, je partis avec mon ami
« pour l'armée des royalistes, et nous
« nous trouvâmes au combat de Ville-
« mur, où le duc de Joyeuse, qui com-
« mandoit les rebelles, fut défait et se
« noya dans le Tarn (1). La victoire
« commençoit à se déclarer pour nous,
« lorsque je vis tuer à mes côtés le seul
« ami qui me restât sur la terre....

« Je lui avois promis de supporter
« la vie; dans l'égarement de ma dou-
« leur, je pensai que sa mort me don-

---

(1) Antoine-Scipion de Joyeuse, frère du guerrier capucin, le père Ange de Joyeuse.

« noit le droit de disposer de moi-
« même.......... Il m'est donc permis de
« mourir ! m'écriai-je, et je m'élançai
« dans les rangs ennemis, non pour y
« chercher la gloire, dont j'étois même
« détaché, mais pour y trouver la fin
« d'une existence abhorrée. Je com-
« battis long-temps en désespéré sans
« recevoir une seule blessure ; enfin, à
« la nuit tombante, et dans le moment
« même de la déroute de l'ennemi, je
« fus percé de deux coups de baïon-
« nette : renversé, foulé aux pieds des
« chevaux, je perdis connoissance, et
« l'on me laissa pour mort sur le champ
« de bataille. Le combat qui avoit été
« long ne finit qu'à la nuit ; et les
« vainqueurs, fatigués, décidèrent qu'on
« n'enlèveroit les morts qu'à la pointe
« du jour. Le champ de bataille étoit
« éloigné de toute habitation. La mai-
« son la plus voisine de cette plaine
« étoit le presbytère d'un petit village,
« dont le curé venoit de mourir. De-

« puis huit jours un religieux desser-
« voit cette cure, en attendant la no-
« mination d'un nouveau pasteur. Ce
« religieux, apprenant par quelques
« soldats fourvoyés ou fuyards que le
« combat étoit fini, imagina d'aller seul
« visiter le champ de bataille, dans
« l'espoir d'arracher à la mort quel-
« ques victimes de la guerre. Après
« avoir fait un quart de lieue, il se
« trouva dans cette plaine qui, peu
« d'heures auparavant, présentoit le
« tableau le plus tumultueux de la
« haine et de la fureur, et qui main-
« tenant silencieuse, solitaire, n'offroit
« plus à ses regards que les funestes
« résultats de la discorde, des champs
« ravagés, et de la mort. Le religieux,
« guidé par le plus tendre sentiment
« d'humanité, traversa ces tristes lieux
« en versant de pieuses larmes à la vue
« de ces guerriers étendus dans la pous-
« sière ; osant interroger la mort, il
« examina tous ces cadaves. Là, sa

« voix plaintive les appelle, l'écho, que « des cris belliqueux ont fait retentir « dans le jour, ne répète plus dans cette « nuit lugubre que les accents de la « pitié......Ici cet envoyé du ciel met un « genou en terre, se penche pour écou- « ter s'il pourra recueillir un soupir et « donner une dernière bénédiction!...... « Tandis que sa charité brûlante pro- « digue tant de soins superflus, tout est « glacé, tout est immobile autour de « lui; en pressant dans ses bras des « corps inanimés, il a vainement souillé « de sang ses vêtements et ses mains!.... « Mais Dieu qui l'inspire est avec lui. « Un zèle si saint ne sera point infruc- « tueux, il va recevoir sa récompense, « un infortuné sera sauvé !....... Il s'ap- « procha de moi, posa sa main sur mon « cœur, sentit un foible battement, et, « transporté de joie, me soulève, bande « mes plaies, me charge sur ses épau- « les, et se décide à m'emporter chez « lui (*d*).

« En reprenant l'usage de mes sens, « je me trouvai dans une chambre, sur « un lit, et dans les bras d'un homme « dont je ne voyois pas le visage..... Je « fus quelques instants sans pouvoir « renouer le fil rompu de mes idées; « enfin, recouvrant toute ma connois- « sance, je ne revins à la vie qu'avec « horreur, et je me livrai à tous les « transports insensés du désespoir........ « Qui m'a réveillé d'entre les morts, « m'écriai-je, quelle main ennemie « veut prolonger mon supplice?.......... « Qui que tu sois, n'attends point de « reconnoissance d'un infortuné qui a « tout perdu et qui veut mourir.......... « laisse-moi........ A ces mots je fis un « pénible effort pour me soulever; en « me retournant, je regardai celui qui « me tenoit dans ses bras, et je fus pé- « trifié d'étonnement en reconnoissant « le père Arsène!....... Je ne l'avois pas « revu depuis l'époque où il sauva ma « maison d'un incendie, c'est-à-dire

« depuis deux ans; sa vue, sans rien « changer à mes résolutions, m'inter- « dit et me frappa, je gardai le silence. « Non, dit-il, vous ne mourrez point, « non, j'ose en répondre. Ces paroles « me rendirent toute ma fureur. Ecou- « tez, lui dis-je, épargnez-vous des « sermons superflus, je sais tout ce « qu'on peut dire contre le dessein de « s'ôter la vie, mais je suis abandonné « du ciel ainsi que des hommes, je « goûterai du moins un dernier plai- « sir, celui de satisfaire toute ma « rage. En disant ces mots je voulus « arracher l'appareil qu'il avoit mis sur « mes blessures. Il se saisit de mes « mains qu'il retint fortement dans les « siennes; dans l'état d'épuisement où « j'étois, je ne pouvois lui opposer « qu'une foible résistance, la colère « me suffoquoit......... Ecoutez-moi à « votre tour, me dit-il, je vois que « vous avez abjuré tout sentiment de « religion. Mais vous êtes militaire;

« peut-être l'honneur vous est-il cher
« encore : dans un Français il peut sur-
« vivre à la raison........ Ici je cessai de
« me débattre, j'écoutai. N'est-ce pas
« une action indigne, poursuivit-il,
« après la fatigue que j'ai supportée
« pour vous transporter ici au milieu
« de la nuit, de me donner dans ma
« maison, dans mon lit que je vous ai
« cédé, l'affreux spectacle du crime que
« vous méditez ? Hors de cette enceinte,
« je n'ai nuls droits sur vous; mais ici,
« l'hospitalité me les assure tous..... .. Ce
« discours me fit une profonde impres-
« sion ; le père Arsène en profita pour
« me faire donner ma parole d'honneur,
« que, tant que je serois chez lui, je
« n'attenterois point à mes jours, que
« je me laisserois panser, et que je
« prendrois les boissons et les aliments
« qu'il me présenteroit. Je promis so-
« lennellement toutes ces choses, mais
« à condition qu'il ne feroit point venir
« de chirurgien, qu'il ne m'appelleroit

« que par mon nom de baptême, et « qu'il laisseroit croire que je n'étois « qu'un simple soldat; car je ne voulois « pas qu'on vînt me chercher dans cette « maison, dont les troupes n'étoient « pas encore fort éloignées. Le petit « village, voisin du presbytère, étoit « dans ce moment absolument désert; « la guerre en avoit chassé tous les ha« bitants, à l'exception de cinq ou six « vieillards et de quelques infirmes, « dont le père Arsène prenoit soin.

« Le père Arsène, qui désiroit avec « une égale ardeur le rétablissement « de ma santé et ma conversion, se « conduisoit avec autant de prudence « que de zèle. J'aurois repoussé des ex« hortations; il ne m'en fit point : mais « sa présence et ses actions me parloient « de Dieu dans tous les instants. La « doctrine évangélique brilloit dans « toute sa conduite. Il me soignoit avec « une affection et une simplicité qui, « malgré moi, subjuguoient ma recon-

« noissance. Je me faisois la loi de ne
« lui parler qu'avec sécheresse et briè-
« veté, et souvent avec rudesse; car je
« sentois qu'en me livrant à ce que j'é-
« prouvois, il auroit pris sur moi un
« empire que je ne voulois pas lui don-
« ner. Je lui dis plusieurs fois qu'il
« m'importunoit en me veillant; il me
« répondoit seulement : Si je me cou-
« chois, je ne dormirois pas : et il
« passoit toutes les nuits. Il me ser-
« voit toujours en silence. Dès qu'il
« étoit assis, il lisoit dans un livre
« d'Heures. Il prioit une grande par-
« tie de la nuit, mais tout bas, à ge-
« noux derrière mon lit, et placé de
« manière que je ne pouvois le voir
« qu'en me soulevant et me retournant
« de son côté. Tant qu'il étoit ainsi
« prosterné, je me sentois vivement
« ému..... Je ne doutois pas que je ne
« fusse le principal objet des vœux qu'il
« adressoit au ciel. Il me sembloit que
« ses prières agissoient sur moi; mon

« trouble croissoit graduellement pen-
« dant leur durée..... Mais je combat-
« tois encore ces mouvements salutai-
« res ; et souvent un seul retour sur
« ma situation me replongeoit dans tout
« mon désespoir.

« Mes blessures étoient dangereuses ;
« le père Arsène ayant étudié dès sa
« première jeunesse l'art de la chirur-
« gie, connut aisément mon état, et le
» huitième jour il désespéra de ma vie.
« Le soir, après m'avoir pansé, il s'as-
» sit au pied de mon lit ; et, me regar-
« dant avec un profond attendrisse-
« ment : Jeune infortuné, me dit-il,
« tu vas mourir !...... et je pleurerai sur
« toi toute ma vie !..... Le ton dont il
« prononça ces paroles me pénétra jus-
« qu'au fond du cœur. Ne t'afflige pas,
« lui dis-je, il ne me reste aucune con-
« solation sur la terre, et le malheur a
« flétri mon âme : je suis indigne de tes
« regrets..... Je m'arrêtai ; une oppres-
« sion affreuse me coupa la parole. Le

« père Arsène crut que j'allois expirer ;
« il me tâte le pouls, et, plein d'effroi,
« il se jette à genoux : O Dieu de mi-
« séricorde! s'écria-t-il, conservez ses
« jours, ou daignez vous montrer à lui
« par une lumière soudaine !...... L'effet
« que produisirent ces paroles sur mon
« cœur et sur mon imagination est im-
« possible à décrire! ..... Je n'avois
« jamais entendu le père Arsène prier
« tout haut; je ne l'avois même vu se
« mettre à genoux que mystérieuse-
« ment et à la dérobée : son action pas-
« sionnée, sa voix éclatante, son accent
« pathétique, me causèrent un saisis-
« sement inexprimable..... Mes vains
« regrets, le souvenir de mes malheurs,
« tout s'effaça de ma mémoire, tout fit
« place à une seule pensée, nouvelle et
« terrible, la crainte des jugements
« de Dieu, prononcés irrévocablement
« dans quelques minutes peut-être.....
« Je me trouvois sur le bord glissant
« d'un abîme, sans autre appui que

« l'ange tutélaire dont les prières fer-
« ventes m'y retenoient suspendu !....
« Il avoit cessé de parler ; mais, encore
« à genoux, il prioit toujours intérieu-
« ment pour moi. La vue distincte
« de mes fautes m'empêchoit même
« d'invoquer Dieu ; je m'anéantissois
« devant la suprême Puissance, je n'o-
« sois l'implorer !.... J'attendois en fré-
« missant mon arrêt..... Tout-à-coup le
« père Arsène se lève avec transport,
« vient m'embrasser, en disant avec
« tout l'enthousiasme de l'inspiration :
« Oui, tes yeux vont être dessillés ! ils
« seront frappés d'une clarté céleste ;
« Dieu lui-même daignera parler à ton
« cœur : purifie-toi pour l'écouter. Ces
« paroles, dans la bouche d'un pro-
« phète, ne m'eussent pas inspiré plus
« de respect et de soumission. J'obéis,
« sans hésiter, avec toute la candeur
« de la foi la plus vive ; car la foi reli-
« gieuse peut s'acquérir en un moment,
« et alors elle ne se perd jamais. Pour

« durer, elle n'a pas besoin, comme
« toutes les opinions humaines, d'ha-
« bitude, de sentiments et d'idées pré-
« paratoires. Elle vient quelquefois par
« gradations insensibles; mais elle peut
« de même être accordée comme je l'ai
« reçue; et ce miracle si connu devroit
« du moins montrer à l'incrédule toute
« l'utilité de la religion. A-t-on vu
« jamais la sagesse humaine calmer
« ainsi subitement tous les transports
« du désespoir, donner à la parole de
« l'homme ce degré de puissance, ver-
« ser tout-à-coup un baume bienfaisant
« sur les blessures d'un cœur déchiré,
« et, par ses exhortations, obtenant les
« sacrifices les plus pénibles, rendre en
« un instant à la vertu le jouet infortuné
« des passions ?.... Je confessai sans
« déguisement tous mes égarements,
« et j'aimois à penser que mon ami,
« mon bienfaiteur, avoit reçu de Dieu
« même le pouvoir de m'absoudre !....
« Pour toute exhortation, il me dit ces

« paroles : Mon fils, si déjà vos jours
« sont comptés, mourez en paix ; si
« Dieu vous rappelle à la vie, souve-
« nez-vous qu'il n'est point de piété
« sans reconnoissance, point de vrai
« repentir sans expiation.

« Je passai une nuit paisible. Le
« lendemain matin, le père Arsène me
« trouva moins mal ; et trois jours après
« je fus tout-à-fait hors de danger. Il
« ne me resta de mon désespoir qu'une
« profonde misantropie, et la décision
« inébranlable de laisser croire que
« j'avois perdu la vie au combat de
« Villemur. Je pouvois réaliser ce pro-
« jet ; j'avois payé toutes mes dettes,
« et je me trouvois une somme d'ar-
« gent assez considérable que j'avois
« mise sur moi dans une ceinture le jour
« du combat. Je n'eus point l'idée de
« me retirer dans un cloître ; j'avois
« besoin non-seulement d'une retraite,
« mais d'une solitude absolue. Je res-
« tai huit mois avec l'inestimable ami

« que la Providence m'avoit donné.
« Au bout de ce temps, il quitta sa
« cure; il fut envoyé en mission sur
« cette côte sauvage; je l'y suivis. Ces
« rives solitaires me charmèrent; j'y
« bâtis un ermitage, et je m'y fixai sans
« retour. C'est ici qu'après avoir éprou-
« vé tout ce que les passions ont de
« plus violent et de plus amer, je jouis,
« depuis vingt-huit ans, d'une tran-
« quillité dont l'expérience a dû me
« faire sentir tout le charme. Délivré de
« toute inquiétude, et des tourments
« affreux d'une sensibilité mal dirigée,
« mes jours, dévoués à la contempla-
« tion, ne sont pas néanmoins sans
« utilité pour les autres; cette humble
« maison, comme tous les ermitages,
« sert d'hospice aux voyageurs; et, à
« l'exemple des anciens solitaires, je
« me rends à la ville voisine dans tous
« les temps de maladies épidémiques et
« contagieuses, pour y soigner les ma-
« lades; ce qui malheureusement n'ar-

« rive que trop souvent (*e*). Enfin je
« fais tous les ans un petit voyage sur
« la côte agreste défrichée et civilisée
« par les soins du père Arsène ; ces
« bonnes gens revoient toujours avec
« plaisir un disciple de leur *premier*
« *père* : c'est ainsi qu'ils appellent ce-
« lui qui fut à la fois leur instituteur,
« leur législateur, leur premier pasteur
« et leur plus tendre ami (*f*). »

Ici l'ermite termina son récit, qui intéressa vivement Clara, parce que le père Arsène y jouoit le plus beau rôle. Le soir même, le père Arsène et Clara prirent congé de l'ermite ; une voiture et des chevaux, que ce dernier leur procura, les conduisit à la ville, où ils se mirent à minuit dans une voiture publique qui partoit pour la Rochelle.

Le voyage fut heureux et n'offrit aucun événement remarquable. Dans les derniers jours d'octobre, on arriva dans la ferme où Clara fut déposée, et confiée aux soins d'une famille respec-

table qui vivoit là dans une grande aisance et dans l'union la plus parfaite. Le maître de la ferme, nommé Jerson, homme qui avoit à peine quarante ans, étoit cité dans le village comme le modèle de la piété filiale, et comme le meilleur des époux et des pères; aussi passoit-il pour le plus honnête homme du canton : car aux champs encore les vertus domestiques sont le gage des bonnes mœurs, et forment toujours la base d'une excellente réputation.

Jerson avoit une femme digne de lui, deux jeunes filles de treize et quatorze ans, trois enfants charmants, et une mère âgée de cinquante-sept ans, nièce du père Arsène, et l'objet de la vive affection et des plus tendres soins du vertueux Jerson. Beaucoup de valets employés dans cette ferme, et réunis à la famille toujours active, toujours occupée, donnoient un grand mouvement à cette habitation isolée, qui étoit assez loin du village et située sur

le bord de la mer. Le père Arsène, également révéré et chéri dans cette famille, fut reçu avec ravissement : on le revoyoit après dix ans d'absence. On n'ignoroit pas qu'il avoit prêché avec éclat à la cour et à la ville ; et, malgré la simplicité villageoise, on étoit fier de lui appartenir ; on s'enorgueillissoit presque autant de ses talents que de sa sainteté : mais ses talents, en effet, n'avoient servi qu'à défendre ou qu'à soutenir la vérité ; ses succès, fondés sur la vertu, pouvoient se confondre avec ses bonnes actions, sa gloire n'étoit que le résultat des sentiments les plus purs et des plus hautes pensées. On lui présenta les deux jeunes filles qu'il n'avoit vues qu'au berceau, et l'on mit dans ses bras les trois petits enfants nés pendant son absence. Toutes les âmes véritablement religieuses ont mieux connu que les autres, du moins en général, les affections de famille. Le père Arsène étoit semblable

en tout à ce saint évêque de Genève, qu'on a surnommé, depuis sa mort, le *Fénélon de son siècle* (*g*). Il avoit comme lui, pour ses proches, la tendresse la plus touchante. Heureux de se retrouver dans cette ferme si chérie, sa joie néanmoins fut troublée par l'idée que son devoir l'appeloit ailleurs, et qu'il seroit forcé de partir le lendemain à la pointe du jour. Clara, reçue avec la plus aimable cordialité sous le nom d'Olympe, fut enchantée de ses hôtes, qui n'avoient rien de la rusticité villageoise (dont la seule richesse dans cet état préserve toujours un peu,) et qui d'ailleurs, par une tradition très-fraîche encore, tenoient, d'une grand'-mère issue d'un sang noble, une certaine délicatesse et même des manières que n'ont point ordinairement ce qu'on appeloit alors des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans. Ils s'étoient enrichis par un travail et une industrie honorables, et étoient devenus posses-

seurs de terres considérables, quoiqu'ils fussent toujours vassaux d'un seigneur. Le prompt départ du père Arsène affligeoit d'autant plus Clara, que cette absence étoit presque indéfinie; le saint religieux ne devoit revenir que dans la supposition où Clara auroit un besoin indispensable de lui. La beauté de Clara causa beaucoup d'étonnement dans la ferme. On fut surtout surpris de la voir ainsi seule à son âge : le caractère de celui qui la présentoit, suffisoit pour prévenir toute inquiétude; elle fut accueillie comme elle méritoit de l'être. On l'auroit reçue avec joie sans aucun intérêt; mais le père Arsène voulut payer une pension, afin de mettre Clara à l'abri de toute contrainte. On passa la soirée rassemblés autour du père Arsène; on lui demanda des conseils, on l'écouta avec un respect filial; les jeunes filles surtout, qui l'entendoient pour la première fois, montroient une attention naïve dont rien ne pouvoit les

distraire. De temps en temps la grand' mère les regardoit pour jouir de leur admiration, et ce regard doucement interrogatif disoit : quand je vous parlois du père Arsène, vous ai-je trompées !

Les adieux du père Arsène et de Clara furent touchants et douloureux. Ma fille, lui dit le vieillard, je répands des larmes en vous quittant, et néanmoins je trouve de la douceur à vous remettre dans les seules mains de la Providence !... A mon âge, une telle séparation est triste et solennelle!... Comptez sur mon dévouement tant que j'existerai ; mais, mon enfant, ne comptez pas sur ma vie!...... O mon respectable père! répondit Clara, je n'ai pas besoin de savoir que votre existence m'est utile, je sens si profondément qu'elle est nécessaire à mon bonheur ! Oui, ce mot de bonheur, ce mot étrange dans ma bouche, ne m'échappe point. Ah! je serois heureuse dans cette solitude si vous y pouviez vivre avec

moi!.... En parlant ainsi, un ruisseau de pleurs inondoit son visage. Le vieillard, trop touché pour lui répondre, la bénit en silence. Clara, à ce dernier adieu, se jette à genoux. Le vieillard lève les mains au ciel; il s'éloigne en gémissant, il disparoît, et Clara se trouva seule dans l'univers. Elle n'avoit plus d'amis; elle resta anéantie. Elle ne fut tirée de son accablement que lorsqu'elle entendit dans la maison un mouvement qui lui fit craindre qu'on ne vînt chez elle. Aussitôt elle sortit de sa chambre et de la ferme, et, après avoir fait une centaine de pas, elle se trouva sur le bord de la mer qu'elle n'avoit jamais vue, et qui, de ce côté, étoit cachée par de grandes plantations. Le bruit rapproché des vagues lui fit connoître qu'elle étoit près de la mer; elle s'arrêta, comme pour rassembler ses idées, afin de ne pas jeter un premier coup d'œil distrait sur ce magnifique spectacle. Le site qui s'offroit

à ses regards joignoit à l'aspect mélancolique des derniers jours de l'automne, la tristesse locale des bords de l'Océan. Les vieux ormes, plantés avec profusion sur ce rivage, n'étoient plus les emblêmes de la force et de la fierté; loin de s'élever jusqu'aux cieux, ils penchoient humblement vers la mer leurs troncs déformés et leurs rameaux à moitié dépouillés de feuillage; ils avoient pu résister aux tempêtes, mais on voyoit combien ils en avoient souffert! C'est ainsi que les orages de la vie, même après la lutte la plus courageuse, laissent toujours des marques funestes de leurs violences Les traces du malheur causé par les passions sont profondes, ineffaçables!.....

Clara s'avançant sur le bord de la falaise, se retourna, et ses regards avides se portèrent sur l'immense étendue de la pleine mer. Le premier mouvement de sa surprise fut un hommage au Créateur de ces merveilles; elle met

un genou en terre en élevant les bras vers les cieux; et, les yeux fixés sur l'Océan, c'est Dieu qu'elle admire et qu'elle adore. Tant de sentiments élevés, tant de nobles pensées saisirent à la fois son cœur et son imagination, qu'elle se crut initiée dans tous les secrets de la grandeur divine! A cette image de l'infini, s'unissoient, dans son esprit, les idées de puissance et de bonté sans bornes: contemplation délicieuse pour l'innocence et la vertu, puisqu'elle porte alors au fond de l'âme le charme consolateur d'une espérance vague, mais sublime!...... Clara s'oublia long-temps dans cette douce rêverie. On vint la chercher pour la ramener à la ferme; on la fit passer par le village, où elle s'arrêta assez long-temps. Ce village maritime ne ressembloit en rien à ceux que Clara avoit vus jusqu'alors. Dans les familles, l'aîné des garçons devant posséder la maison et l'enclos, étoit toujours destiné par ses parents à cul-

tiver le champ paternel; et ses frères, ne recueillant pour héritage qu'une modique somme une fois payée, alloient chercher sur les mers, ou la fortune, ou du moins l'espérance. Après de longs voyages, ils revenoient au hameau qui les avoit vu naître. Rappelés par l'amour du pays, par la tendresse filiale, ou par de doux engagements, ces enfants, maltraités par la loi, négligés dans leurs premiers ans, n'avoient joui pour la première fois de l'affection maternelle qu'à l'instant de leur départ; alors, conduits à leurs vaisseaux par des mères baignées de larmes, ou par de jeunes épouses désolées, ils jouissoient sur le rivage de tous les regrets de la nature et de l'amour. L'idée de leurs dangers, la vue de cette orageuse et profonde mer qui les entraînoit si loin de leurs foyers, tout sembloit concourir à les préserver de l'oubli. Que de craintes, que d'émotions pénibles, que de pleurs versés durant leur absence; mais la

piété fidèle soutenoit l'espérance de les revoir, ou détruisoit l'illusion effrayante des sinistres présages. Combien de fois, parmi ces villageois, un cierge allumé sur l'autel d'une Madone, une neuvaine, un pèlerinage, eurent le pouvoir de calmer les plus mortelles inquiétudes, et de rétablir la paix dans le cœur déchiré d'une mère ou dans celui d'une épouse !....... Mais au retour des voyageurs, quel triomphe pour eux! quelle joie pour leurs parents, quelle allégresse dans le village! souvent on n'avoit vu partir qu'un enfant, on voyoit revenir un homme fortifié par la fatigue, ennobli par de longs travaux et par de grands périls; tous les yeux s'attachent sur lui, on le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Il revient des Indes! il a fait le tour du monde! il a vu la Chine, et le voilà!..... Avec quel intérêt il va faire désormais tous les frais des veillées! avec quelle attention on l'écoute!...... Les jeunes filles frémissent

au récit de ses aventures. Cependant son frère aîné, paisible laboureur qui n'a jamais quitté son village et ses champs, jaloux peut-être en secret de tant de gloire, montre seul quelquefois un peu d'incrédulité. Mais bientôt l'indignation de l'assemblée le réduit au silence. Le rustique navigateur conte de bonne foi des choses incroyables et des faits impossibles : il a cru les voir ; et, d'ailleurs, la réalité paraîtroit à ses auditeurs tout aussi merveilleuse que ses fables.

Le mélange des mœurs champêtres et des travaux maritimes donnoit à ce village un aspect singulier et piquant. On y trouvoit dans les familles une étonnante érudition d'expérience et de tradition, unie à tous les préjugés de l'ignorance, à toute la simplicité villageoise. L'intérieur de presque toutes les chaumières étoit paré des productions des Indes et des mers ; c'étoient à la fois des ornements et des trophées qui attes-

toient de longs voyages et de périlleuses navigations. Là, souvent les mêmes bras étoient employés alternativement à construire des vaisseaux et à fabriquer des charrues; et les hommes, partagés en deux classes, offroient d'un côté, dans leur existence, le tableau de la témérité, de l'audace et de toutes les agitations produites par l'ambition et la curiosité; et de l'autre, l'image touchante de l'innocence et de la paix, fruits heureux de la modération et d'une vie sédentaire.

Clara ayant paru charmée de ce village, on lui dit dans la ferme qu'on la mèneroit le lendemain sur *la colline de l'Espérance*. En effet, la bonne Hélène, mère de Jerson, le maître de la ferme, sortit avec Clara à la pointe du jour, et elle conduisit Clara sur une montagne au bord de la mer. Parvenue au sommet du cap, Clara vit avec surprise une espèce de monument qui lui

parut être symbolique, et qu'elle ne s'attendoit pas à trouver dans un village; c'étoit une ancre de vaisseau appuyée contre une croix. Voilà, dit-elle, l'espérance soutenue par la religion; ingénieux emblême, bien placé dans un lieu d'où l'on découvre tous les vaisseaux qui peuvent aborder dans ce petit port, et même ceux qui vont à La Rochelle! Clara, dans cette occasion, jugeoit comme jugent presque tous les voyageurs, d'après ses connoissances et ses propres idées, et non d'après les moeurs, l'éducation et le genre de vie des gens du pays. La mère Hélène ne comprit rien à ce que venoit de dire Clara, car elle n'avoit jamais entendu parler d'emblêmes. On appelle ce cap, dit-elle, *la colline de l'Espérance*, parce que, lorsque nous attendons le retour de quelque bâtiment, toutes les mères et toutes les filles viennent ici pour voir arriver le vaisseau (*h*). Mais que signifient cette croix et cette ancre?

reprit Clara. Ah! répondit Hélène, c'est une histoire, et c'est la mienne; mais, si vous voulez, je vous la conterai; il fait beau; je ne serai nécessaire à la ferme aujourd'hui que dans deux heures, ainsi nous pouvons nous arrêter ici. En disant ces mots, Hélène s'assit sur un banc de gazon posé au pied de la croix, et Clara la pressant de commencer son récit, Hélène conta son histoire à peu près en ces termes :

« Le ciel ne m'a donné qu'un enfant « (mon fils Jerson); il étoit encore au « berceau quand je perdis mon mari; « alors je fis vœu de ne jamais me re« marier, et je n'ai pas eu de peine « à ne pas rompre mon serment, car « mon fils me tenoit lieu de tout. J'étois « heureuse en pensant que, suivant l'u« sage du pays, cet enfant bien-aimé, « héritant de la ferme, seroit culti« vateur, qu'il resteroit toujours avec « moi, et que je n'aurois jamais la dou« leur de le voir faire des campagnes

« sur-mer. Je lui donnai toute l'éduca-
« tion qu'on peut recevoir au village,
« il répondit parfaitement à mes soins :
« dans son enfance, son maître d'école
« le proposoit pour modèle à tous ses
« autres écoliers; dans sa première jeu-
« nesse, il étoit cité comme le jeune
« homme le plus sage, le plus labo-
« rieux, et comme celui qui s'enten-
« doit le mieux à conduire et à faire
« valoir une ferme. J'étois la plus heu-
« reuse de toutes les mères, j'allois
« bientôt en devenir la plus à plain-
« dre!........ Mon fils venoit d'atteindre
« sa dix-septième année; je remarquois
« depuis quelque temps un change-
« ment singulier dans son humeur. Il
« étoit triste, rêveur, silencieux, et
« il s'obstinoit à me cacher la cause de
« son chagrin. J'imaginai qu'il avoit de
« l'inclination pour la jeune Cécile, la
« fille de notre plus proche voisine,
« qu'il a épousée depuis; il m'avoua

« qu'en effet il l'aimoit. Cécile n'avoit
« que quinze ans, elle n'étoit pas riche;
« mon fils auroit pu faire un mariage
« beaucoup plus avantageux ; mais je
« ne voulois que son bonheur, et je lui
« promis que lorsque Cécile seroit dans
« sa dix-huitième année, je la lui donne-
« rois pour épouse. Cette promesse pa-
« rut le satisfaire; néanmoins il conser-
« va toujours le même fond de tris-
« tesse. Nous étions au milieu de l'hi-
« ver : comme j'attribuois toujours son
« chagrin à l'amour qu'il avoit pour
« Cécile, je lui proposai d'aller passer
« les soirées chez la mère de Cécile,
« dont la maison ne tenant point au vil-
« lage, est à peu de distance de la nôtre.
« Cécile a trois frères : les deux cadets
« étoient sur mer depuis plus de trois
« ans; ils revinrent dans ce temps. La
« joie de les revoir fut extrême, d'au-
« tant plus que le bruit s'étoit répandu
« pendant plusieurs mois qu'ils avoient

« péri dans un naufrage. A nos veil-
« lées chez ma voisine, on ne fut plus
« occupé que d'eux. Ils contoient tour
« à tour leurs belles aventures : on les
« écoutoit avec une attention qui, mal-
« gré moi, me faisoit une peine secrète.
« J'enviois leur mère qui se glorifioit
« d'avoir des enfants qui avoient vu
« tant de choses, ou, pour mieux dire,
« j'étois fâchée que mon fils n'eût pas
« cette gloire, et ne fût pas écouté,
« admiré comme ces deux jeunes gens.
« Je savois mauvais gré à Cécile d'être
« si attentive aux récits de ses frères,
« que mon fils même pouvoit à peine
« la distraire un moment dans le cours
« d'une veillée : ces pensées me cau-
« soient une tristesse mortelle. Souvent
« je me plaisois à contredire les deux
« jeunes matelots, et à rabaisser le mé-
« rite des actions dont on les louoit ; et
« puis, craignant qu'on ne devinât ma
« jalousie, je m'embarrassois, je balbu-
« tiois, je finissois par me fâcher,

« presque toujours à dessein, afin d'in-
« terrompre du moins ces histoires de
« tempêtes et de naufrages que j'écou-
« tois avec tant de déplaisir. Une nou-
« velle inquiétude vint bientôt mettre
« le comble à ma peine. Je m'aperçus
« que les histoires contées par les frères
« de Cécile causoient à mon fils les agi-
« tations les plus extraordinaires. Pen-
« dant ces récits, il respiroit à peine, il
« rougissoit, s'extasioit, ses yeux en-
« flammés se remplissoient souvent de
« larmes; enfin il étoit dans un état
« qui frappoit tout le monde, et qui
« me fit deviner le secret qu'il me ca-
« choit depuis long-temps. Je vis qu'il
« brûloit du désir de faire sur mer des
« voyages de long cours. Je l'interro-
« geai, et il m'avoua que telle étoit en
« effet la cause de sa tristesse habi-
« tuelle; qu'il n'auroit jamais osé me la
« déclarer, ajouta-t-il, si je ne l'avois
« pas pénétré..... Je ne me repens point,
« lui dis-je, de vous avoir questionné,

« car puisque vous aviez pu concevoir
« et nourrir un dessein qui me perce
« le cœur, vous auriez fini par m'en
« instruire de vous-même, et du moins
« mes questions vous ont épargné cette
« cruauté ! En parlant ainsi je pleurois
« amèrement. Mon fils se mit à mes
« genoux, ses larmes coulèrent avec les
« miennes : O ma mère ! me dit-il,
« c'est surtout parce que je vous ché-
« ris que j'ai pris cette résolution.......
« — Que dis-tu ? grand Dieu !....... —
« Oui, ma mère; n'ai-je pas vu com-
« bien, depuis le retour des frères de
« Cécile, vous souffrez aux veillées !
« et puis-je supporter qu'il y ait dans
« le village une mère plus glorieuse de
« ses enfants que vous ne l'êtes de moi ;
« une mère qui vous fasse envie !.... Il
« est vrai, j'avois le désir de faire une
« campagne sur mer ; mais jamais je
« ne m'y serois déterminé, si je n'avois
« pas vu que vous seriez plus heureuse
« si votre fils avoit fait ces grands voya-

« ges........ A ces mots mes pleurs re-
« doublèrent. Jugez de ma douleur,
« et combien je me reprochois une foi-
« blesse qu'il étoit inutile de nier, car
« mon fils avoit trop d'esprit, et me
« connoissoit trop bien, pour qu'il me
« fût possible de le dissuader : les san-
« glots me suffoquoient. Calmez-vous
« donc, me dit mon fils; songez, ma
« mère, songez à mon retour, et comme
« vous me verrez fêté, bien reçu........
« Hélas! répondis-je, mon enfant, je
« ne puis songer qu'à ton absence......
« — Et moi je vous vois me recevoir
« après une campagne périlleuse! A
« mon tour je serai écouté par Cécile!
« et ma mère s'en enorgueillira, elle
« ne souffrira plus à nos veillées!........
« Voyez, ma mère, comme tous les
« marins sont accueillis dans leur jeu-
« nesse! presque toujours les jeunes
« filles les préfèrent aux paisibles la-
« boureurs; et dans leur vieillesse
« comme on les entoure, comme on

« aime leur conversation!.... Ils ont
« couru tant de dangers, ils ont vu tant
« de choses extraordinaires et merveil-
« leuses! — Ah! mon fils, repris-je, s'il
« s'agissoit de défendre le pays, je ne
« manquerois pas de courage; mais te
« voir quitter ton état, m'abandonner,
« me laisser seule et désolée, exposer
« ta vie, sacrifier la mienne, pour aller
« courir les mers et pour voir des sau-
« vages et des îles désertes!...... car je
« sais bien que tu ne t'embarqueras pas
« sur ces bâtiments marchands, comme
« les jeunes matelots, dans l'espérance
« de faire fortune : la tienne est toute
« faite. Tu possèdes le plus bel héri-
« tage du canton..... — Eh bien! ma
« mère, les autres s'expatrient pour
« gagner de l'argent; et moi je sup-
« porterai les mêmes fatigues, je bra-
« verai les mêmes dangers, par amour
« pour la gloire. — Dis plutôt par cu-
« riosité et par vanité. — Ma mère,

« c'est votre vanité pour moi qui m'en « donne.

« Cet entretien fut très-long. Mon « fils, malgré son ardente passion pour « les voyages, ne vouloit point par- « tir sans mon consentement ; je le « refusai, il céda à ma volonté, mais « non sans un mortel chagrin ; il tomba « dans une si profonde mélancolie, « que sa santé s'altéra bientôt visible- « ment. Alors je cédai ; et, quoique ce « fût avec la mort dans le cœur, de « ce moment je cessai de me plaindre, « et je ne fus occupée que du soin de « cacher mes douleurs. Mon fils me « donna sa parole de ne faire, en toute « sa vie, que cette seule campagne. « Mais quel voyage! Le bâtiment sur « lequel il vouloit s'embarquer devoit « aller aux Grandes-Indes, et mettre à « la voile le premier mai : nous étions « sur la fin du mois de mars!...... O « combien depuis cette époque les

« jours s'écoulèrent tristement pour
« moi ! Je n'avois plus de plaisir à voir
« mon fils, et même au contraire sa
« vue me causoit un affreux serrement
« de cœur, en même temps je sentois
« que je ne l'avois jamais autant aimé.
« Cependant je comptois tous les jours
« avec frayeur, et chaque soir je ver-
« sois des larmes en me disant : Voilà
« donc encore son départ rapproché
« de vingt-quatre heures !.... Avec quel
« sentiment doulourenx je vis renaître
« le printemps ! Tout ce qui, dans cette
« saison m'avoit charmée jusqu'alors,
« produisoit sur moi une impression
« désagréable. Quelle peine me firent
« les premières fleurs que je vis éclore,
« et les premiers boutons de l'aubépine
« qui annonçoient le mois de mai ! Il
« me sembloit que mes forces m'aban-
« donnoient, et que je me sentois dé-
« faillir à mesure que tout se ranimoit
« dans la nature et que nos champs
« s'embellissoient ! C'étoit en vain que

« nos cultures nous promettoient l'a-
« bondance et le prix de nos travaux,
« quand les vents et les ondes alloient
« emporter loin de moi et mon bon-
« heur et mes plus chères espé-
« rances !...... Cependant je montrois
« un courage dont tout le monde
« s'étonnoit : ma vive douleur eût
« donné un tort à mon fils, il ne
« m'en coûtoit rien de la cacher; d'ail-
« leurs je voulois qu'il partît sans
« inquiétude et sans remords. Ce jour
« si terrible pour moi vint enfin !
« J'embrassai mon fils, allant aux
« Grandes-Indes, sans verser une
« larme ! Pouvois-je m'occuper de
« ma douleur en voyant mon fils saisi
« d'un trouble qu'il n'avoit pas pré-
« vu, ne pouvant s'arracher d'auprès
« de moi, se repentant trop tard, et
« prêt à me sacrifier ce voyage désiré
« depuis si long-temps ! Si j'eusse dit
« un mot, il restoit; mais son hon-
« neur m'étoit mille fois plus cher

« que mon repos et même que sa vie.
« Il n'étoit plus temps de se dédire.
« Je montrai une fermeté qui le
« trompa ; il crut que je pourrois
« vivre tranquille séparée de lui par
« tant de mers!...... Pâle et baigné de
« pleurs, il se mit à genoux : O ma
« mère, dit-il d'une voix étouffée,
« pardonnez à votre enfant!........ Ah!
« si j'avois pu savoir!......... Je l'inter-
« rompis pour lui donner toutes les
« bénédictions maternelles........ Il me
« quitta!........ Mais deux fois il revint
« du rivage pour m'embrasser en-
« core!........ Enfin il s'embarqua.......

« Oh! si le cœur d'une mère pouvoit
« se montrer à découvert, combien
« le vôtre seroit touché du récit de
« mes souffrances!.......... Mais il est
« possible de peindre les peines de l'a-
« mour, et il ne l'est pas de donner une
« idée des tourments d'une mère mal-
« heureuse!

« Je passai les quinze premiers

« jours de l'absence de mon fils dans
« une solitude absolue, sans vouloir
« recevoir aucun de mes proches. Je
« ne pouvois pas supporter la pensée
« que ceux qui viendroient me voir
« auroient l'espérance de me donner
« des consolations; que les uns me
« trouveroient déraisonnable, et que
« les autres blâmeroient mon fils de
« m'avoir ainsi quittée. On me déplai-
« soit également en désapprouvant ou
« en louant sa conduite : une seule
« chose me faisoit plaisir, c'étoit les
« éloges que l'on donnoit générale-
« ment à son courage.

« Je fus bien attendrie en revoyant
« la jeune Cécile; je la trouvai abattue
« et changée; de cet instant je la re-
« gardai véritablement comme ma
« fille. Je demandai à sa mère de me
« la donner; je la pris chez moi, et
« j'eus la douceur de pouvoir parler
« à toute heure de mon fils. Cécile
« pleuroit souvent avec moi; elle étoit

« affligée, elle concevoit mon cha-
« grin; mais qu'elle étoit loin de le
« partager! chaque jour adoucissoit
« le sien, et son sommeil étoit tran-
« quille!.... Pour moi, tout ranimoit,
« tout aigrissoit mes regrets : je m'é-
« tois réservé le soin du logement de
« mon fils. J'allois tous les matins ou-
« vrir les fenêtres de sa chambre; l'as-
« pect de cette chambre inhabitée me
« causoit toujours une espèce de sai-
« sissement; et quelle peine me faisoit
« la vue de ce bon lit abandonné, en
« pensant qu'on n'avoit dans les vais-
« seaux que de mauvais hamacs!......
« Pouvois-je moi-même jouir de toutes
« les commodités de la vie, quand je
« songeois que mon fils en étoit entiè-
« rement privé?...... Un jour, à dîner,
« Cécile loua la pureté de l'eau que
« nous buvions : hélas! lui dis-je, on
« n'en a jamais de semblable sur mer!
« et mes larmes se mêlèrent à mon

« breuvage !.... Je retrouvois les mêmes « sujets de tristesse dans mon jardin, « dans mon verger ; là, mon fils avoit « formé ce berceau ou planté cet arbre ; « ici, il avoit cultivé ces légumes ; il « avoit aimé, embelli ces lieux délais- « sés par lui !.... Et que préféroit-il à « ces doux travaux, à cette vie pai- « sible ? des terres inconnues, peuplées « de sauvages, et des périls affreux !... « O quelle folie de ne pouvoir se fixer « où l'on est tranquille, où l'on est « aimé !..... Ces idées douloureuses me « poursuivoient partout. Combien je « souffrois en allant visiter nos champs ; « mon fils ne présidoit plus à leur cul- « ture, il n'y travailloit plus ; j'y voyois « sa charrue passée en d'autres mains !.... « Mais de tous les souvenirs, les plus « douloureux pour moi étoient ceux « qui me retraçoient son enfance, ces « jours si fortunés pour une mère, où « nos enfants nous aiment uniquement,

« et ne s'éloignent jamais volontaire-
« ment de nous !.... Alors nous les ché-
« rissons dans le présent, nous les ado-
« rons dans l'avenir ; car on croit que
« dans leur jeunesse la raison et la mé-
« moire joindront à leur affection na-
« turelle tous les liens sacrés de la re-
« connoissance !...... Que de peines se
« renouveloient pour moi tous les
« jours !.... J'étois obligée, pour aller
« à notre petite ferme, dépendante de
« celle que nous habitions, de côtoyer
« tous les matins les bords de la mer,
« et de passer dans le lieu où l'on cons-
« truit des vaisseaux !..... Quelquefois
« je m'arrêtois sur le rivage quand la
« mer étoit calme, je voulois m'ac-
« coutumer à la regarder sans horreur ;
« mais, malgré sa tranquillité, son in-
« concevable étendue m'effrayoit tel-
« lement, qu'au bout de quelques mi-
« nutes je restois immobile, pétrifiée :
« mon imagination mesuroit l'espace
« immense qui me séparoit de mon

« fils !.... Cécile, qui ne me quittoit ja-
« mais, me prenoit dans ses bras; je
« n'avois plus la force de me soutenir.
« Jugez de ce que je devois éprouver
« quand les flots étoient violemment
« agités!... Oh! durant cette cruelle
« absence, quel mal m'ont fait les tem-
« pêtes! lorsqu'au milieu de la nuit
« j'étois tout à coup réveillée par un de
« ces orages si communs au printemps
« et dans l'automne, je croyois voir
« aussitôt un vaisseau s'abîmant dans
« les ondes!.... Le mugissement de la
« mer ou les sifflements d'un vent im-
« pétueux produisoient à l'instant sous
« mes yeux cette affreuse image! Ainsi
« je souffrois sans cesse, et je n'avois ni
« plaisirs ni dédommagements; j'étois
« même plus à plaindre encore aux
« époques qui ramènent la joie dans
« les campagnes; dans le temps des
« vendanges et des moissons; la gaîté
« générale rendoit ma tristesse plus
« amère.

« J'aurois succombé à mes maux sans
« les soins de notre bon pasteur. Il ve-
« noit souvent me voir, il me parloit
« de la Providence, il m'assuroit que
« Dieu protège les bonnes mères, et ses
« discours me ranimoient. Il y avoit de
« tout temps sur la colline de l'Espé-
« rance cette grande croix de pierre que
« vous y voyez. Je fis poser là ce siége
« de gazon, et je promis à Dieu de ve-
« nir ici faire une prière au pied de la
« croix tous les matins et tous les soirs,
« jusqu'au retour de mon fils. En outre
« je fis un pèlerinage à Notre-Dame-de-
« Pitié, dans un village à trois lieues
« d'ici, où l'on trouve une image de la
« sainte Vierge qui a fait beaucoup de
« miracles. Elle en fit un pour moi; car
« après mon pèlerinage, je me trouvai
« toute fortifiée et toute remplie d'espé-
« rance... Dieu me donna la patience
« et le courage; je n'eus presque plus d'i-
« dées noires, et quand, de loin en loin,

« il m'en survenoit, une prière au pied
« de cette croix les dissipoit entière-
« ment. Cependant j'étois souvent té-
« moin sur cette colline d'un spectacle
« qui me faisoit verser bien des larmes!.
« J'y rencontrois sans cesse des mères,
« des femmes et des sœurs de matelots,
« qui venoient là pour y découvrir au
« loin sur la mer les vaisseaux dont elles
« attendoient le retour. Je voyois leurs
« transports en apercevant ces bâti-
« ments. Elles élevoient les bras vers
« le ciel; elles le remercioient, et moi,
« je ne pouvois que l'implorer!..........
« Toutes ces femmes, au comble de la
« joie, descendoient précipitamment
« la montagne, pour aller sur le rivage
« recevoir leurs maris, leurs frères, leurs
« enfants!.. Triste et consternée, je res-
« tois seule sur la colline, et je me disois:
« Je suis donc bien malheureuse, puis-
« que le bonheur des autres n'est plus
« pour moi qu'un surcroît de peines!...,

« Ce fut ainsi que s'écoula le temps
« de l'absence de mon fils, c'est-à-dire
« près de deux mortelles années!........»
« Enfin plusieurs lettres m'annoncèrent
« son prochain retour, et j'eus aussi la
« joie (que j'avois tant enviée) de me
« trouver sur la colline de l'Espérance
« avec la plus heureuse attente!.... Un
« matin (le 3 d'août), des nouvelles
« certaines m'apprirent que l'on avoit
« vu de nos côtes le vaisseau qui rame-
« noit mon fils, et que sûrement ce bâ-
« timent mouilleroit le jour même dans
« la petite baie, et que par conséquent,
« je reverrois mon fils avant le coucher
« du soleil. En apprenant ces bonnes
« nouvelles, Cécile me sauta au cou en
« s'écriant : Ah! ma mère, c'est juste-
« ment aujourd'hui que finit ma der-
« nière neuvaine!...... Nous fûmes au
« moment même nous établir sur la
« colline de l'Espérance. Le croiriez-
« vous, que sachant mon fils si près
« de nous, je n'éprouvois qu'une joie

« mêlée de trouble et des plus pénibles « agitations. Il avoit encore un petit « trajet à faire; et quand je me le re- « présentois mettant le pied sur ce ri- « vage qu'il ne devoit plus quitter, je « ne pouvois croire qu'un tel bonheur « me fût destiné....... Il est vrai que le « ciel étoit sombre, que tout annonçoit « un orage, et que je n'ignorois pas que « l'approche de ces côtes est difficile par « un gros temps...... Je regardois avec « frayeur tous les nuages qui s'amon- « celoient sur nos têtes; je frissonnois « en jetant les yeux sur la mer agitée... « Les battemens de mon cœur se pré- « cipitoient à mesure que je voyois « s'augmenter le mouvement tumul- « tueux des vagues!... Bientôt un vent « terrible s'éleva, le tonnerre se fit en- « tendre, le jour disparut presqu'en- « tièrement....... Hélas! j'étois venue là « pour voir arriver mon fils, et je crai- « gnois mortellement de découvrir son « vaisseau sur cette onde en furie!......

« Je ne savois plus où porter mes re-
« gards ; la vue de la mer me glaçoit
« d'horreur, et la foudre partoit des
« cieux!... Oh! mon fils! mon fils! m'é-
« criai-je, échappé à tant de périls, ne
« reviens-tu sur ces bords que pour
« périr sous mes yeux!..... Non, non,
« Dieu aura pitié du désespoir d'une
« mère!... En disant ces paroles, je me
« traînai vers la croix, que j'embrassai
« étroitement, et l'ardeur de mes priè-
« res soutint ma vie; sans ma confiance
« en Dieu, cette horrible tempête m'eût
« fait mourir, ou du moins m'auroit
« ôté toutes mes forces. Je priois tout
« haut avec une voix éclatante; il me
« sembloit que mes cris, qui m'empê-
« choient d'entendre les vents, de-
« voient les apaiser.... Cependant, au
« bout d'une demi-heure, je me sou-
« levai pour regarder la mer, et je fus
« épouvantée du bruit et de l'élévation
« des vagues! J'étois aussi saisie, aussi
« étonnée que si je n'eusse jamais vu

« de tempêtes ; tout me paroissoit pro-
« digieux dans celle-là, je craignois
« pour mon fils, et l'orage qui menaçoit
« ses jours étoit pour moi un boulever-
« sement inouï de la nature entière. Pé-
« nétrée de terreur, j'étois immobile et
« glacée, les regards attachés sur la
« mer, lorsque tout à coup, à la lueur
« éblouissante d'un éclair, je découvre
« le vaisseau de mon fils dont la proue
« poussée en l'air par les flots sembloit
« toucher les nuages ! Je crus que le
« feu du ciel qui l'éclairoit venoit de
« me foudroyer ; je tombai la face
« contre terre en disant : O mon Dieu !
« sauvez mon fils !.... A l'instant même
« j'entendis un bruit épouvantable,
« mille voix s'écrièrent à la fois du
« rivage (car tout le village étoit ras-
« semblé là : *Au secours ! au secours !*
« *Ils périssent !*...... Je m'évanouis......
« En reprenant l'usage de mes sens, je
« me trouvai dans ma chambre où l'on
« m'avoit portée... J'étois sur mon lit ;»

« je n'avois que très-imparfaitement
« ma tête, mais l'égarement où j'étois
« ne m'ôtoit rien du poids de ma dou-
« leur; je la sentois toute entière: car je
« me disois: Mon fils a péri!....... Ne
« voulant plus ni regarder, ni écouter,
« ni vivre, je ne me plaignois point,
« je restai sans mouvement, et je fer-
« mai les yeux........ Alors une main
« glacée prend la mienne et la serre
« fortement; je tressaille, je rouvre les
« yeux, et je vois près de moi une figure
« pâle et tremblante! Dieu! m'écriai-je,
« l'ombre de mon fils!... A ces mots je
« retombai dans le plus profond éva-
« nouissement...... On me secourut; je
« revins à la vie, mais avec un délire
« affreux qui dura dix ou douze jours:
« je ne me rappelois que la mort pré-
« tendue de mon fils, et d'avoir vu son
« spectre. Le curé me parloit inutile-
« ment, je ne l'écoutois pas; j'implo-
« rois ses prières pour mon fils; je
« répétois, il souffre, j'en suis sûre;

« priez pour lui, priez pour lui!.......
« Ah! sans doute il souffroit! il étoit là,
« inondé de larmes, mon état lui per-
« çoit le cœur!...... Quoi! disoit-il, je
« perdrai ma mère, et je serai cause de
« sa mort!..... Dieu ne veut pas qu'elle
« reprenne sa connoissance; car elle
« me béniroit, et je ne mérite que ses
« malédictions!....

« Tandisque mon fils se désoloit, de
« mon côté je n'avois de connoissance
« que pour m'affliger sans mesure: mon
« fils n'osoit plus se montrer, certain
« que dans l'état où j'étois il me paroî-
« troit toujours un fantôme, car je
« croyois l'avoir vu périr, rien ne pou-
« voit m'ôter cette idée, et l'on étoit
« d'autant plus effrayé de mon égare-
« ment, que je n'avois pas de fièvre, et
« que sur tout autre sujet je ne dérai-
« sonnois point.

« Ce fut dans ces entrefaites que le
« père Arsène arriva chez nous; je le
« connoissois et le révérois. Il avoit

« instruit ma première jeunesse, et j'en
« conservois un tendre souvenir. Aus-
« sitôt que je le vis, je le suppliai, en
« versant un torrent de larmes, de prier
« pour mon fils. On veut, ajoutai-je,
« me faire croire qu'il n'a point péri,
« mais je l'ai vu mort, j'ai vu deux fois
« son ombre gémissante !... Le père Ar-
« sène connut que j'avois l'imagination
« trop frappée pour me ramener à la rai-
« son par des moyens ordinaires; et,
« après m'avoir long-temps écoutée en
« silence: Hélène, me dit-il, croyez-vous
« que tout soit possible à Dieu?... Oui,
« mon père. — Vous rappelez-vous l'his-
« toire de la veuve de Sarepta, et sur-
« tout celle de la Sunamite que nous
« avons lue ensemble, et que vous ai-
« miez tant?... — La Sunamite.... Oui...
« Dieu ressucita son enfant! O mon
« père... Ici le plus violent battement de
« cœur me coupa la parole. Calmez-
« vous, ma fille, reprit le père Arsène,

« car j'ai de grandes choses à vous dire...
« Oui, oui, m'écriai-je avec un transport
« inexprimable, Dieu peut tout.... Mais
« suis-je digne d'obtenir un miracle !....
« Nulle créature n'en est digne, répon-
« dit le père Arsène; néanmoins la mi-
« séricorde suprême est telle qu'elle en
« a fait souvent pour des coupables
« souillés de crimes. Ainsi, sans manquer
« d'humilité, vous pouvez tout espérer.
« A peine avoit-il achevé ces paroles,
« que malgré mon extrême foiblesse, je
« me levai précipitamment de mon fau-
« teuil, et je me jetai à genoux en disant;
« O mon père, achevez de vous expli-
« quer... Eh bien, ma fille, répondit le
« père Arsène, Dieu vous a rendu votre
« fils.. — Mon fils est ressuscité... — Oui,
« ma fille, il vit !..... Paroissez, Jerson;
« poursuivit-il d'une voix forte, parois-
« sez, venez embrasser votre mère, et
« vous unir à elle pour bénir et remer-
« cier Dieu. Comme il disoit ces mots,

« mon fils se trouva dans mes bras!.....

« Je ne sais ce que je devins, ce que « je pensai dans ce moment le plus « beau de ma vie!..... Je me rappelle « seulement que mon amour pour Dieu, « se confondant avec mon affection « pour mon fils, remplissoit mon cœur « d'un sentiment céleste, dont le seul « souvenir me transporte encore et « m'élève au-dessus de moi-même. Mon « fils et moi nous nous tenions étroite- « ment embrassés, et nous restâmes « long-temps à genoux en offrant à « Dieu notre bonheur!....... Ah! ne de- « vois-je pas, en effet, remercier la « bonté divine d'un miracle? n'en étoit- « ce pas un d'avoir sauvé mon fils (et « de l'avoir sauvé seul) du plus hor- « rible naufrage?..... Avec le bonheur « et la santé je recouvrai en peu de « temps ma raison toute entière. Mon « fils me rendit souvent les impressions « de mes anciennes douleurs en me « contant ses aventures et les dangers

« qu'il avoit courus en me faisant les
« détails de son naufrage...... Je le me-
« nai prier avec moi sur la colline de
« l'Espérance ; il y plaça, au pied de
« la croix, l'ancre de son vaisseau dont
« il avoit recueilli quelques débris ; il
« versa des larmes amères sur le sort
« de ses malheureux compagnons, et
« nous prîmes soin de trois enfants
« devenus orphelins par cette affreuse
« catastrophe. »

Ici la mère Hélène termina son récit. Clara l'embrassa tendremnnt, comme pour la remercier du vif intérêt qu'elle venoit de lui inspirer par ses chagrins passés et pour sa personne. Les malheurs de ce qu'on aime déchirent, arrachent le cœur; mais il y a toujours quelques douceurs dans la pitié la plus douloureuse que font éprouver les indifférents. On se sait gré de pouvoir s'émouvoir ainsisans aucun sentiment particulier d'amitié; et ce témoignage secret de la conscience est plus satis-

faisant encore, quand c'est une douleur vertueuse qui excite en nous cette compassion si généreuse et si désintéressée. Celui qui nous a fait verser de telles larmes n'a pas de grands frais à faire pour devenir notre ami.

Clara retourna dans la ferme. Pendant toute cette journée elle ne quitta point la bonne Hélène; elle resta le soir à la veillée, et elle eut un grand plaisir à questionner Jerson sur ses voyages, et à les lui entendre raconter à côté d'Hélène, qui, plus d'une fois, durant ce récit, laissa tomber son fuseau pour regarder Clara, dont l'étonnement naïf et l'émotion la charmoient. Sur la fin de la veillée, on demanda à l'une des jeunes filles de chanter la *complainte d'Aline*. La jeune fille rougit, et, les yeux toujours baissés et sans quitter sa quenouille, elle chanta, en filant, la romance suivante :

Sur la rive et sur la colline,
Nous voyons errer tous les jours

La sensible et plaintive Aline,
Déplorant ainsi ses amours! ....
Nouvelle épouse et jeune mère,
Je supporte un double tourment;
Mon enfant, je pleure ton père,
Et je regrette mon amant.

Hélas! à peine l'hyménée
Par des nœuds si saints et si doux
Enchaîna notre destinée,
Que je vis partir mon époux.
Après avoir à son amante
Promis de si durables feux,
Il porta sur l'onde inconstante
D'autres désirs et d'autres vœux.

Eh quoi! dans la même journée
Recevoir sa foi, ses adieux,
Et de fleurs d'hymen couronnée,
Le voir s'éloigner de ces lieux!
Entendre à la fois du rivage
Le bruit des danses et des jeux,
Et son vaisseau, malgré l'orage,
Fendre les flots tumultueux!

Ah! sur ces plages étrangères
Que vas-tu chercher loin de nous!
Des périls, de vaines chimères!.....
Il est ici des biens si doux!...

Quelle espérance mensongère
Sut t'arracher de ton pays!.....
Tu ne peux voir Aline mère,
Tu n'as pas vu naître ton fils.

Cet enfant chéri renouvelle
Et semble éprouver ma douleur.
Oui, c'est toi que sa voix appelle
Quand ses cris me percent le cœur!
Des Indes l'or et la richesse
Ne sauroient payer mes tourments.
Reviens dissiper ma tristesse,
Les vrais trésors sont dans nos champs (1).

Cette romance fut chantée avec une prononciation nette et distincte, une voix jeune, juste, sonore et sans accent, sans inflexion; mais il y avoit tant d'innocence dans cette douce monotonie, qu'on y trouvoit un charme plus touchant que celui d'un chant expressif et parfait : car il faut avoir

---

(1) Cette romance, mise en musique par M. Lambert, se trouve chez M. Imbault, au Mont-d'Or, rue Saint-Honoré, n° 200, près la rue des Poulies, et péristyle italien, rue Favart, n° 461.

vécu long-temps dans les grandes villes, pour ne pas éprouver un étonnement pénible lorsqu'on entend les jeunes personnes exprimer les passions avec toute l'énergie et toute la sensibilité que peuvent donner les souvenirs et l'expérience.

Clara sentit dès ce jour même qu'elle se plaisoit dans cette agréable solitude. Elle admiroit et elle aimoit également la simplicité des mœurs et l'union parfaite qui régnoit dans cette famille; et elle bénissoit, sur ce point comme sur tous les autres, le père Arsène qui lui avoit procuré un asile si doux et si sûr.

Clara prit l'habitude d'aller seule tous les matins, quand le temps le permettoit, sur la colline de l'Espérance. Là, repoussant le souvenir funeste de ses malheurs, elle se rappeloit avec délices le songe heureux qu'elle avoit fait sur le Rhône, dans cette nuit mémorable où, par les soins

du père Arsène, soustraite au plus affreux danger, la nacelle qui les portoit voguoit au gré des vents et du courant du fleuve; elle se retraçoit encore avec le même charme l'espèce d'inspiration qui la saisit dans la chapelle de l'ermitage. Elle entendoit toujours la voix intérieure qui prononça cet oracle: *Tu seras heureuse, même sur la terre; plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances*............ Non, non, disoit-elle, ce n'est point une illusion! Dieu dans sa miséricorde incompréhensible, a daigné parler à sa foible créature!........ Il ne s'est point communiqué à moi par des organes périssables; mon oreille n'a rien entendu, mais chacune de ses paroles divines se gravoit dans mon âme!...... Il m'a semblé, dans ce moment d'extase, que tout ce que j'avois de mortel venoit de se dissoudre...... Ce souvenir immortel, je le porterai dans le ciel,

puisqu'il n'a rien de terrestre! j'en puis jouir sur la terre, et il efface à jamais toute l'horreur du passé!.......... Que m'importe de ne pouvoir comprendre comment je pourrai devenir *heureuse?* Dieu l'a dit; que me faut-il de plus?........ Au moment d'épouser Valmore, aurois-je pu concevoir que j'allois devenir l'objet de son exécration, et qu'au lieu d'être conduite à l'autel, je serois couverte d'ignominie et traînée à l'échafaud!...... L'impénétrable avenir ne peut être dévoilé que par la main puissante qui régit l'univers. O sagesse éternelle! ô bonté suprême! vous m'avez caché des maux dont je n'aurois pu supporter la pensée; car je ne connoissois que ma foiblesse, et je n'avois pas d'idée de la force que vous pouvez donner! Et, dans l'abîme où je suis plongée, vous daignez m'annoncer le bonheur! Ah! le promettre, c'est le rendre!...... Plus d'inquiétudes, plus de pleurs : je serai

heureuse!.... Ainsi donc je conserverai toujours cette foi qui m'a soutenue, fortifiée, et qui m'a fait goûter des délices inexprimables dans les horreurs de la prison et au milieu des apprêts de la mort!.. Je serai *heureuse!* je ne cesserai donc point de marcher dans les sentiers du juste; et Valmore sera consolé, il le sera par moi! Je l'entendrai gémir de son affreuse erreur; je verrai ses regards s'attacher sur moi avec l'expression du repentir et de la tendresse! O mon Dieu! vous me donnerez la force nécessaire pour ne pas mourir de joie, et pour supporter cette nouvelle révolution!........... En parlant ainsi, seule au pied de la croix de la colline, Clara répandoit de douces larmes; elle ne vivoit plus que dans l'avenir, et son imagination étoit tellement frappée de l'idée qu'un grand changement dans sa fortune devoit avoir lieu tôt ou tard, qu'elle étoit continuellement dans l'attente d'un événement extraordinaire.

Cette pensée l'agitoit, mais donnoit un vif intérêt à toutes ses journées, malgré la monotonie de sa vie. Tous les matins, à son réveil, elle demandoit avec empressement si l'on n'avoit point apporté de lettres pour elle. Le seul père Arsène lui écrivoit; et lorsqu'elle recevoit une lettre de lui, elle éprouvoit avant de l'ouvrir une extrême émotion, comme si elle eût dû y trouver une nouvelle importante. Si elle entendoit de la ferme le bruit d'un cheval au galop, elle imaginoit dans l'instant, que c'étoit un courrier pour elle. Cette perpétuelle agitation l'animoit sans la fatiguer; car elle n'éprouvoit que les plus douces émotions, puisqu'elle n'avoit que d'heureux pressentiments. Plus d'une année s'écoula de la sorte : ce fut alors, à cette époque, que les paisibles lieux habités par Clara prirent tout à coup un aspect différent.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

NOTE (*a*), page 134.

On n'avoit point encore parlé de cette espèce de couvents, et ils sont dépeints ici avec la plus parfaite exactitude. En général, on a fait dans ces derniers temps les descriptions les plus fausses et les plus calomnieuses des couvents, parce que ces descriptions ont toujours été faites par des hommes, ou par des protestants qui n'avoient à cet égard aucune connoissance, et qui ont donné pour des faits des conjectures très-fausses, et souvent même ridicules. Les hommes n'ont pu entrevoir que les monastères régis par des abbesses; il y avoit dans ceux-là de grandes richesses, des espèces de cours; et quoique les mœurs y fussent d'une irréprochable pureté, il s'y trouvoit quelquefois des prétentions ambitieuses, par conséquent des espèces de rivalités, et des tracasseries, mais beaucoup moins fréquentes et moins vives qu'on ne le croit communément. On ne voyoit rien de semblable dans les couvents gouvernés par des prieures triennales. Le gouvernement, là, étoit sans faste, il ne donnoit point de représentation imposante, il n'étoit qu'une charge très-fatigante: aussi n'intriguoit-on point pour l'obtenir; l'intérêt de toutes étoit qu'il fût déféré à la *plus digne*, surtout

dans les couvents consacrés à l'éducation de la jeunesse, et les élections prouvoient toujours que la raison et non la brigue avoit décidé les suffrages.

NOTE (*b*), page 180.

On sait qu'entre autres, Bourdaloue ne voulut point être évêque, et qu'il refusa la direction de madame de Maintenon, toute-puissante alors. Madame de Maintenon, retirée à Saint-Cyr, rapporte avec détail ce trait dans ses lettres; elle ajoute : *Je l'en estimai davantage, car à cette époque ma direction n'étoit pas à dédaigner.*

NOTE (*c*), page 188.

Ce fut avec le secours de ces pieuses dames, et ceux de ses amis, que saint Vincent de Paul fit un nombre prodigieux de fondations de charité : entre autres celles de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital des Enfants-Trouvés, et de l'Hôpital-Général pour les vieillards et les infirmes. L'association des dames de Charité donna pour ces établissements des sommes immenses. L'une d'elles, pour l'Hôpital-Général, donna cinquante mille francs à la fois, une autre assura seule une rente foncière de mille écus. En outre, elles firent des quêtes à la cour et à la ville; elles intéressèrent à cette entreprise la France entière. Toutes les femmes de la ville travailloient alors à faire des chemises pour les pauvres : elles en firent *dix mille*. Les dames de charité alloient deux fois

par jour à l'Hôtel-Dieu, soigner les malades, leur porter des rafraîchissements, et instruire, par leurs exemples, les sœurs Grises instituées par S. Vincent. Ce dernier étoit intimement lié avec le commandeur Brulard de Sillery, qui avoit été ambassadeur en Espagne et en Italie, et qui possédoit une grande fortune. Le commandeur renonça à toutes ses places, congédia ses domestiques, auxquels il fit des pensions, quitta son hôtel de Sillery, vendit ses meubles et ses bijoux, distribua cet argent aux pauvres, sous la direction de saint Vincent, et céda ses revenus aux hôpitaux fondés par saint Vincent, ne se réservant qu'une petite pension alimentaire. Outre ces pieux établissements, saint Vincent, avec les libéralités inépuisables de ces mêmes personnes, envoya de prodigieux secours dans la Lorraine, dévastée et ruinée par les guerres. Des missionnaires fondés par lui partirent et allèrent distribuer cet argent sur les lieux. Cette ferveur de Charité dura autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire environ dix ans, et, dans cet espace de temps, saint Vincent envoya par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes. On a remarqué qu'un seul frère de la mission, pendant dix années, fit cinquante-trois voyages en Lorraine; et ce qui parut merveilleux, c'est que presque tous ces voyages se firent au travers des armées et des lieux remplis de soldats et de pillards, et que jamais un seul missionnaire ne fut volé, ni fouillé : ils arrivèrent tous heureusement dans les lieux où ils alloient distribuer les aumônes. Une grande quantité

des malheureux habitants de la Lorraine vinrent se réfugier à Paris. Saint Vincent leur procura des asiles et la subsistance; il exerça la même charité à l'égard des Anglais et des Ecossais catholiques, que des persécutions amenèrent à Paris; il procura les plus généreux secours à la ville d'Etampes, affligée de la disette et d'une affreuse maladie épidémique, durant le campement des armées aux environs de Paris.

Comme il n'est pas inutile, pour la vraisemblance de ce petit roman, de faire connoître les mœurs de ce siècle, on terminera cette note par deux citations intéressantes; la première est un article des règlements des sœurs de la Charité faits par saint Vincent, et conçu en ces termes :

« Les sœurs de Charité ne recevront aucun pré-« sent, tant petit soit-il, des pauvres et malades « qu'elles assistent, se gardant bien de penser qu'ils « leur soient obligés pour le service qu'elles leur « rendent, vu qu'au contraire elles leur en doivent « de reste, puisque, pour une petite aumône qu'elles « leur font, non de leurs biens propres, mais de « leurs soins, elles se font des amis dans le ciel, « qui les recevront un jour dans les tabernacles éter-« nels. »

La religion peut seule donner un tel désintéressement, en proposant un tel but, et en promettant une semblable récompense. Ce réglement du saint fondateur a toujours été fidèlement observé par ces respectables religieuses. Beaucoup de personnes de la société (avant la révolution) se faisoient soigner par elles, et n'ont jamais pu, sous aucune forme,

leur faire accepter le plus léger présent. On peut citer entr'autres M. le duc de Laval, qui, pour un mal à la jambe, fut pansé deux fois par jour pendant plusieurs mois par deux sœurs de la Charité, qui refusèrent constamment tous les dons que leur offrit, dans cette occasion, la reconnoissance la plus noble et la plus ingénieuse.

Voici la seconde citation qui peint si bien la charité de ce temps : saint Vincent, recommandant un jour aux prières de sa communauté ces pieuses filles, dit les paroles suivantes :

« Je recommande à vos prières les filles de la Cha-
« rité que nous avons envoyées à Calais pour assister
« les pauvres soldats blessés : de quatre qu'elles
« étoient, il y en a deux décédées, et qui étoient les
« plus fortes et les plus robustes de leur compagnie,
« et voilà qu'elles ont succombé sous le faix! Imaginez-
« vous, Messieurs, ce que c'est que quatre pauvres
« filles à l'entour de cinq ou six cents soldats blessés
« ou malades, et toujours des maladies contagieuses?
« En vérité, Messieurs, cela est touchant! N'est-ce
« pas une action de grand mérite devant Dieu, que
« des filles s'en aillent avec tant de courage et de réso-
« lution parmi des soldats malades, qu'elles aillent s'ex-
« poser à de si grands travaux; à de fâcheuses mala-
« dies, et enfin à la mort, pour ces gens qui se sont
« exposés aux périls de la guerre pour le bien de l'état?
« Nous voyons donc combien ces pauvres filles sont
« pleines de zèle pour la gloire de Dieu, et par consé-
« quent pour l'assitance du prochain. La reine nous a

« fait l'honneur de nous écrire, pour nous mander d'en « envoyer d'autres à Calais, afin d'assister ces pau- « vres soldats, et voilà que quatre s'en vont partir au- « jourd'hui. Une d'entr'elles, âgée de cinquante ans, « me vint trouver vendredi dernier, à l'Hôtel-Dieu « où j'étois, pour me dire qu'elle avoit appris que « deux de ses sœurs étoient mortes à Calais, et qu'elle « venoit s'offrir à moi pour y être envoyée à leur « place, si je le trouvois bon. Voyez, Messieurs, « le courage de ces pauvres filles à s'offrir de la sorte « comme des victimes pour l'amour de J. C. ! Cela « n'est-il pas admirable * ? »

Telles furent les mœurs de ce siècle religieux, et tels sont les fruits de la religion.

NOTE (d), page 222.

Dans tous les temps, la religion a produit des actions de cette charité si touchante ; et même de nos jours, un pieux ecclésiastique a sauvé ainsi la vie au jeune homme le plus intéressant par ses sentiments, sa conduite et son courage (un des fils de M. Bourgoing).

Pour peindre toute la sublimité de la charité chrétienne, on ne peut rien inventer, la réalité surpasse tout ce que l'imagination peut créer. Cette charité généreuse est un feu céleste qui paroît moins éclatant à de certaines époques, mais qui ne s'éteindra jamais.

---

* Toute cette note est tirée de la Vie de saint Vincent de Paul, par Louis Abelli, évêque de Rhodez. Un vol. in-8°.

NOTE (*e*), page 234.

Ce renoncement au monde et à toute ambition fut assez commun dans ce siècle. On ne fuyoit point les hommes par misantropie, on s'en séparoit par défiance de soi-même ; le père Ange de Joyeuse, frère du duc de Joyeuse, qui se noya dans le Tarn, ne se fit capucin qu'après avoir été répandu dans le plus grand monde.

Le comte de Moret, fils naturel de Henri IV et de mademoiselle de Beuil, comtesse de Moret, fut, selon les uns, tué au combat de Castelnaudary (en 1632), et selon les autres il ne fut pas tué, mais laissé pour mort sur le champ de bataille, et secouru par des paysans. Il se fit ermite.

On a en général une très-fausse idée des solitaires religieux et des pères du désert. On croit que ces saints personnages se dévouoient entièrement à la méditation, et que rien ne pouvoit les arracher de leur retraite. On voit au contraire dans la Vie des Saints, et dans celle des Pères du désert, que ces pieux cénobites n'hésitoient jamais à quitter leur solitude, lorsqu'ils avoient le moindre espoir d'être utiles dans le monde. Ce fut ainsi qu'une infinité de solitaires s'arrachèrent des grottes du désert pour aller, dans des temps de contagion, soigner des pestiférés abandonnés de leurs amis et de leurs proches. Ils conservoient avec le monde cette seule relation qui permettoit de les appeler quand leur charité sans bornes pouvoit être utile. D'ailleurs, la plus grande partie d'entr'eux travailloit dans le désert pour les pauvres;

les uns faisoient des corbeilles, les autres cultivoient des légumes; ils alloient tous les mois dans les villes vendre, au profit des pauvres, ces diverses choses; et là ils étoient informés des calamités publiques. Ce fut ainsi que saint *Almaque*, ou saint *Télémaque*, apprenant que les combats de gladiateurs avoient toujours lieu, vint du fond de l'Orient à Rome, pour travailler à l'abolition de ces jeux barbares. Il eut le courage d'aller seul dans l'arène des gladiateurs et de les haranguer en leur reprochant leur cruauté au nom de la religion. On l'écouta avec étonnement dans un profond silence; mais ensuite le peuple, irité qu'on voulût le priver d'un spectacle qu'il aimoit, se jeta sur Télémaque et le massacra. Aussitôt après la mort de ce martyr de la religion et de l'humanité, Honorius abolit ces combats.

NOTE (*f*), page 284.

On doit à la religion la seule morale qui ait une base solide et un but, et la seule dont tous les principes soient toujours purs et conséquents. On doit à cette morale, et aux saints qui l'ont prêchée, la civilisation de l'Europe. Un grand nombre de saints ont été législateurs, et toujours avec le plus heureux succès : saint Patrice en Irlande, saint Kilda dans l'île de ce nom, saint Martin en Italie, saint Louis en France, et tant d'autres en Ecosse, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, etc.

Dans les premiers siècles du christianisme, des pêcheurs se réfugièrent sur un rocher nommé Ma-

clowen : des fugitifs du royaume de Kent se joignirent à eux, et cette peuplade forma bientôt une nombreuse société de pirates. De pauvres religieux s'établirent sur ce même rocher; et, parmi les bandits féroces qui ne vivoient que de guerre et de rapines, ils osèrent prêcher la justice et la paix : s'ils n'eussent fait que débiter les maximes vagues d'une morale sans base et sans autorité, on les eût exterminés; mais ils parlèrent avec simplicité au nom de Dieu même. La curiosité, l'étonnement, le respect et l'admiration devinrent leur sauve-garde : on les écouta. Ce peuple naissant embrassa le christianisme; les religieux, l'Evangile à la main, lui donnèrent des lois. Un évêque fut appelé; il consacra avec pompe le rocher Maclowen : les habitants et les maisons se multiplièrent; il se forma une ville, et elle prit le nom révéré du saint évêque, qui acheva de perfectionner sa police et ses lois; c'est aujourd'hui la ville de Saint-Malo.

NOTE (*g*), page 237.

Les lettres qui nous restent de saint François-de-Sales sont le monument le plus touchant de la piété filiale et de la tendresse fraternelle; rien n'a jamais surpassé son affection pour sa mère, ses frères et ses nièces. La piété, loin d'affoiblir les sentiments légitimes, les fortifie en les épurant; elle les dépouille de toute personnalité; elle leur donne un désintéressement sublime, qui peut seul rendre capable de dévouement et des sacrifices les plus héroïque.

NOTE (*h*), page 247.

On voit, aux environs de Hambourg, une petite montagne, au bord de la mer, qu'on appelle *le cap des Veuves*, parce que les femmes des matelots, privées de leurs maris durant leurs courses sur mer, vont sans cesse sur ce cap, dans l'espoir de découvrir au loin les navigateurs. Ce fait motive l'invention de ma *colline de l'Espérance*. Les mœurs champêtres (faute d'observation) sont si peu variées dans les livres, que, lorsqu'on peint des usages nouveaux, on a besoin de citer des exemples, pour éviter d'être accusé de manquer de vraisemblance en fondant des fictions sur des coutumes imaginaires. On peut tout inventer, à l'exception des usages et des mœurs.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.



